

**SOUVENIRS
ET NOUVELLES.**

Ouvrages de M. Hippolyte Violeau.



- VEILLÉES BRETONNES. 1 vol. in-12. 2 fr.
NOUVELLES VEILLÉES BRETONNES, deuxième série. 1 vol. in-12. 2 fr.
PARABOLES ET LÉGENDES, poésies dédiées à la jeunesse. 1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 fr.
PÈLERINAGES DE BRETAGNE (Morbihan). 1 vol. in-12. 2 fr.
LIVRE DES MÈRES ET DE LA JEUNESSE; ouvrage couronné par l'Académie française. 3^e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.
PREMIERS ET NOUVEAUX LOISIRS POÉTIQUES. 3^e édition, à l'usage des maisons d'éducation, approuvée par S. E. le cardinal de Bonald et Mgr l'évêque de Quimper. 2 vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50
SOIRÉES DE L'OUVRIER. Lectures à une Société de Secours mutuels. Ouvrage couronné par l'Académie française. 3^e édition. 1 vol. in-12. 1 fr. 50
— 4^e édition. 1 vol. in-18. 1 fr.
AMICE DU GUERMEUR, étude historique et morale (première moitié du dix-septième siècle). 1 vol. grand in-18 anglais. 2 fr. 50
LA MAISON DU CAP. Nouvelle bretonne. 1 vol. in-12. 2 fr.
SOUVENIRS ET NOUVELLES. 2 vol. in-12. 4 fr.

SOUVENIRS

ET

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU.



TOME PREMIER.



PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

1859

23
843
Vio



Document numérisé en 2016

A MONSIEUR GOUBE,

DIRECTEUR DE LA MANUFACTURE DES TABACS,

A MORLAIX.

Je viens offrir à votre indulgente amitié ces deux volumes de *souvenirs*. Dans la plupart de ces récits la fiction se mêle à la vérité, mais personne mieux que vous ne saura les distinguer l'une de l'autre. Notre intimité date de notre première entrevue, et, depuis, vous savez si ma confiance vous a jamais fait défaut. Vous êtes l'un des témoins de ma vie, pour me servir ici de l'expression si heureuse de Plinie le Jeune à l'égard de Tacite. Hélas ! un autre de ces témoins, que nous regrettons ensemble aujourd'hui, prenait aussi plaisir à rechercher dans mes écrits les sentiments et les faits personnels à leur au-

teur. J'aime à confondre ici avec votre nom le nom de cette amie d'un esprit si délicat, d'un cœur si bon, si généreux, et qui, en vous donnant sa fille, vous a légué un trésor.

Vous connaissez depuis longtemps l'histoire de *Théophile Renaud*. A l'époque où je l'écrivis, plusieurs personnes blâmaient la résolution que j'avais prise de vivre à l'écart en province, et me conseillaient d'aller chercher ailleurs fortune et célébrité. Des succès dans les concours académiques, et un certain nombre d'articles favorables, dans les journaux, sur mes premiers ouvrages, paraissaient à quelques-uns de brillantes promesses d'avenir. Mon avis était différent, et, comme je m'apercevais que l'illusion dont j'étais l'objet éveillait d'autres ambitions à défaut de la mienne, je songeais à justifier mes goûts de retraite en les motivant. Je voyais avec peine, en effet, des jeunes gens appartenant aux classes populaires s'autoriser de la faveur qui m'avait accueilli pour embrasser eux-mêmes, à l'aventure, la carrière des lettres ou des arts. Avais-je tort de penser qu'un tableau fidèle de la situation d'un artiste pauvre à Paris ne serait pas sans utilité ? Ce tableau, je pouvais le faire d'après nature, car j'avais sous les yeux la correspondance d'un jeune peintre de talent, mon com-

patriote, tué à vingt-quatre ans par la misère et le chagrin. Je crois n'avoir rien exagéré. Du moins, en relisant ces pages onze années après les avoir écrites, je retrouve mes impressions d'autrefois aussi vives et aussi sincères.

L'orgueil sous toutes ses formes, voilà ce que j'ai voulu combattre dans ce long récit, persuadé que nous devons à l'orgueil la plus grande partie de nos fautes et de nos malheurs. Dans *Une passion funeste*, je me suis occupé d'un vice plus honteux, un vice que dernièrement encore M. l'abbé Bautain flétrissait avec énergie dans son charmant livre sur la belle saison à la campagne. L'aventure des *Petits Ouessantins* est racontée sans ornements. Monseigneur l'évêque de Quimper voulut bien me signaler le premier ce trait de courage qui l'avait beaucoup ému. Plus tard, MM. Picart et Le Roux, le premier curé d'Ouessant, le second recteur de Saint-Renan, m'ont fourni les détails dont j'avais besoin. Cette narration leur appartient plus qu'à moi.

Vous lirez la *Nièce du major* et le *Manoir de Keranglas*; mais, au lieu d'en parler, je reviens un instant au journal de Théophile. La citation qui le termine résume encore ma philosophie sur l'art d'être heureux : l'affection me paraît

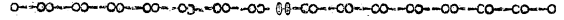
meilleure que les louanges ; la gloire , les richesses , en admettant chez moi assez de talent ou d'habileté pour les acquérir , ne seraient jamais à mes yeux d'un prix comparable à la vie cachée , tranquille et indépendante . Mes bonnes relations avec la solitude me la font chérir toujours davantage , j'entends la solitude avec les consolations de la famille et de l'amitié . Je m'appliquerai volontiers , en pensant à vous et à d'autres amis , qui se reconnaîtront ici sans que je les nomme , les paroles que Ducis adressait un jour à l'auteur des *Études de la Nature* :
 « Il y a des voix humaines , lui disait-il , que
 « j'aime à entendre résonner dans ma Thébàide ;
 « elles produisent sur moi l'effet de cet idiome
 « grec dont les sons charmaient Philoctète dans
 « son désert. »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

1^{er} décembre 1858.

UNE PASSION FUNESTE.

UNE PASSION FUNESTE.



I

LE MANOIR DE KANIBLEK.

Si j'étais peintre de paysages, au lieu de prendre le chemin de la Suisse et de l'Italie, je voudrais m'établir dans les profondeurs de la forêt de Québécois, pour y vivre une année entière. De la hutte que le charbonnier a laissée déserte, j'aurais bientôt fait un atelier où je rapporterais, chaque soir, des croquis de montagnes abruptes, de blocs de rochers superposés dans un entassement gigantesque, de ruines de châteaux et de monastères, de dolmens à demi renversés, de tranquilles chaumières au bord des étangs, de vallées sinueuses, ombragées, charmantes; enfin, de mille aspects de la nature, tantôt empreints de sévérité, tantôt

frais et gracieux, comme nous aimons à nous figurer les bosquets de l'Éden. J'ai parlé ailleurs de cette forêt et des campagnes qui l'avoisinent : j'ai montré l'étang des Salles, à l'extrémité duquel des moulins, placés en contre-bas, ne laissent voir, au niveau de l'eau transparente qui les reflète, que des cheminées aiguës et de vieux toits rongés de mousse. J'ai dit les chaînes de montagnes, les taillis coupés de mille ruisseaux, les bois sombres, les gorges impénétrables, les clairières fleuries où se montrent, tour à tour, dans un lointain lumineux, un arbre isolé au bord d'une eau dormante, un coin de prairie semé d'iris, un quartier de roc détaché de quelque sommet, et qui, vu à cette distance, ressemble à un horrible géant. Depuis l'époque où j'ai parcouru en tous sens ces bois immenses au bord du Blavet, je me rappelle souvent les solitudes où l'on trouve le vallon de l'Enfer, le promontoire de Castel-Finans, la taille de la Madeleine et le breil du Chêne. On raconte bien des histoires sur la forêt de Quénécan : en voici une se rattachant à quelques pans de murs qu'on distingue à peine sur la crête d'une colline, entre le bourg de Saint-Aignan et le pont qui conduit aux ruines de Bon-Repos.

Le manoir de Kaniblek n'était pas alors un amas de décombres; pourtant, bien qu'il fût encore habitable, on y voyait déjà plus d'une lézarde, et la teinte grise de sa façade, rendue plus

sombre par les grands sapins qui l'entouraient, justifiait pleinement le nom de Kaniblek, c'est-à-dire obscur, nuageux, dans le dialecte de Vannes. Les étroites fenêtres de cette demeure s'ouvraient, pour la plupart, sur le Blavet serpentant au pied des montagnes. On en comptait seulement trois ou quatre d'où la vue pouvait s'étendre sur la partie de la forêt comprise dans les paroisses de Saint-Aignan et de Sainte-Brigitte. En toute saison, ce manoir isolé, avec ses trois tourelles couvertes de plomb et surmontées de girouettes rouillées, eût semblé triste; mais il l'était surtout par une soirée de la fin d'octobre, quand le vent donnait aux sapins tous les bruits de la mer, que les feuilles séchées tourbillonnaient sur les toits, que les oiseaux de nuit, effrayés, poussaient des cris lugubres; que les hurlements des loups s'entendaient au loin, en attendant que, pressés par la faim, ces animaux se décidassent à graver la colline, pour venir assiéger la porte de l'étable.

C'était donc un soir, à la fin d'octobre, dans une chambre de ce manoir, d'ailleurs assez pauvrement meublé, qu'une femme, jeune encore, et dont les traits fatigués gardaient les traces de profonds chagrins, contemplait vaguement les tisons brûlant devant elle, tandis qu'un enfant de six ans, blond, rose, sa jolie tête appuyée sur une de ses mains, se tenait immobile de l'autre côté du foyer. — Ni la mère ni le fils ne prêtaient

Poreille aux plaintes du vent, aux cris de la frésaille ou des loups : tous deux écoutaient un bruit plus rapproché, bruit de chants, de conversations folles, de verres entre-choqués, et qui s'élevait davantage à chaque instant. Par moments la mère tournait la tête du côté d'une porte donnant accès dans la salle voisine ; l'enfant suivait son regard, et l'observateur le moins habile eût découvert alors sur les deux visages l'expression de l'inquiétude, peut-être même de la terreur.

Mais, avant de continuer ce récit, jetons un regard en arrière.

Éléonore Morvan, la future châtelaine de Kaniblek, appartenait à une famille de petits bourgeois, qui comptait presque tous ses membres parmi les directeurs et les employés d'usines dans le Vanetais. Le père était mort depuis longtemps, en laissant une fortune assez ronde à sa veuve, fortune qui devait être partagée, plus tard, entre la jeune fille et un frère aîné ; mais la mère, peu satisfaite de tenir un rang honorable parmi les industriels, n'avait qu'un rêve, une ambition : marier Éléonore à un gentilhomme. Les causes les plus futiles avaient éveillé ce désir, devenu une préoccupation constante. Il s'agissait uniquement d'ouvrir à sa fille et à elle-même les salons de la *première société*. La bonne dame était fatiguée de regarder d'en bas ; elle voulait s'asseoir au sommet de l'échelle sociale, et là, essayer de faire oublier, comme tant d'autres, à force de

dédain, son grand-père le forgeron, et son oncle le papetier. La jeune noblesse se fit prier quelque peu. Cependant, il se trouva un vicomte, plus riche de parchemins que d'écus, et disposé à troquer la moitié de son titre contre une dot relativement imposante. Robert, le frère d'Éléonore, fit des observations très-sages sur la vie dissipée du beau Gaëtan de Kaniblek.

— Bah ! répondit la mère, est-il réellement mauvais sujet ? Tant mieux donc ! les mauvais sujets font les meilleurs maris : ils se rangent après le mariage.

Éléonore avait à peine dix-sept ans ; la vanité de sa mère stimula la sienne, et la pauvre enfant consentit à épouser un souvenir, en le prenant follement pour une espérance.

Le vicomte avait des relations établies dans les salons où madame Morvan brûlait de se présenter en égale. Sans doute on y faisait peu de cas de la valeur personnelle du jeune homme ; mais les liens de famille et de société ne permettent pas toujours le choix très-judicieux des amis ; et, bien que M. de Kaniblek fût un rejeton fort dégénéré d'une noble race, il n'en était pas moins invité à toutes les fêtes du grand monde. Cela valut à sa compagne cinq ou six mois d'éblouissement, et à la belle-mère l'inexprimable bonheur de ne plus donner à sa fille d'autre nom que celui de madame la vicomtesse.

« Si la noblesse est vertu, a dit La Bruyère, elle

se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. »

Avant le mariage, la noblesse de Gaëtan n'était pas vertu ; et si elle parut telle dans les premiers mois passés sous l'influence de liens nouveaux, agréables, et encore respectés, l'illusion se dissipa bientôt devant une réalité désolante. Des liaisons fâcheuses avaient été négligées ou rompues ; elles se renouèrent d'abord en secret, puis ouvertement. Ce fut un moment affreux pour la jeune femme que celui où il lui fallut bien reconnaître la funeste passion de son mari. Cette passion, les désordres qu'elle enfante, surtout dans les classes populaires, sont incalculables. Partout où elle se montre, on est sûr de voir arriver à sa suite des malheurs sans nombre. Tantôt M. de Kaniblek rentrait chez lui, le visage animé, les yeux étincelants, le geste brusque, l'humeur querelleuse ; tantôt, au contraire, la figure était morne sous des teintes violacées, le regard abattu, les mouvements embarrassés, la parole engourdie, inintelligible. Il y eut dans l'intérieur troublé du jeune ménage, d'un côté, des prières, des pleurs, quelquefois des reproches ; et, de l'autre, des scènes de violence, suivies de courts repentirs. Madame Morvan était morte désabusée. Le frère d'Éléonore proposait d'amener le mari à une séparation volontaire. Mais Éléonore montrait son fils, que le coupable Gaëtan chérissait aussi, qu'il voudrait retenir, et elle répondait en gémissant que sa

place était auprès de l'enfant et du père. D'ailleurs, la jeune femme était pieuse, compatissante, et elle n'avait pas perdu tout espoir de rendre un jour à son mari la tendresse qu'il lui inspirait lorsqu'elle le croyait digne de son nom.

Ce jour n'était pas encore arrivé après sept années de mariage ; et, comme il est difficile de rester stationnaire dans le vice, le mal s'aggravait de plus en plus. D'abord, les notables de la petite ville d'Hennebonts'étaient montrés fort indulgents pour ce qu'ils appelaient des folies de jeunesse ; mais quand ces folies se renouvelèrent plus honteuses avec le temps, qu'il fut reconnu, malgré les soins d'Éléonore pour le cacher, que Gaëtan se livrait presque toutes les nuits aux excès d'une passion abrutissante, l'accueil empressé qu'il recevait partout jusque-là fit place à des manières peu engageantes et toujours empreintes de froideur.

Le mot de La Bruyère peut s'appliquer, dans toute sa rigueur, à un grand nombre d'anciennes familles bretonnes ; pour elles, la noblesse est vertu ; elles ont de nobles sentiments héréditaires, l'idée des devoirs plus présente encore que celle des droits ; aussi, en voyant un des leurs s'attirer par ses désordres la réprobation des consciences honnêtes, les gentilshommes de la petite ville habitée par M. de Kaniblek prirent-ils la résolution de ne plus le recevoir. Gaëtan s'aperçut bien qu'on le fuyait ; sa femme le lui fit sentir : elle-même

cherchait à réveiller ainsi un désir de réhabilitation. Leçon perdue ! vaine tentative ! la dignité d'un buveur n'est pas sensible aux affronts ; et celui-ci, après un moment d'humeur, se dit qu'après tout le monde des salons ne l'amusait guère, et qu'en rompant avec lui, il serait plus libre de vivre comme il l'entendrait.

Quant à la jeune vicomtesse, si l'ambition et la vulgarité de sa mère avaient nui à son entrée dans le monde aristocratique, elle s'y était montrée si simple et si digne, si agréable et si bonne, qu'aucune prévention n'avait pu tenir contre un caractère aussi bien doué. Plus tard, on voulut lui faire comprendre qu'en excluant son mari, on s'estimerait toujours heureux de la voir : les familles les plus distinguées même invitèrent exprès à leurs réunions Robert Morvan, son frère, espérant que la sœur ne refuserait pas d'y paraître avec lui ; mais cette dernière croyait qu'une femme dont le mari attirait l'attention d'une manière fâcheuse aurait mauvaise grâce à courir les bals et les concerts. Elle prit donc le parti très-sage de vivre dans une retraite absolue ; et, tandis que Gaëtan lui donnait tous les jours de nouveaux sujets d'humiliations et de peines, elle demanda les forces dont elle avait besoin à la tendresse de Sény, son unique enfant.

Sény n'avait de Gaëtan que son ancienne beauté. Pour les qualités du cœur et de l'esprit, l'enfant tenait tout de sa mère. On eût dit que le

ciel, qui met toujours quelques motifs de consolation à côté des plus grandes douleurs, se plaisait à donner au fils les nobles instincts, les sentiments délicats et affectueux qui manquaient au malheureux père. Pourtant, celui-ci avait quelquefois des élans de sensibilité indiquant que tout n'était pas encore éteint dans son âme malade. A ces heures d'expansion, il prenait l'enfant sur ses genoux, le caressait, et quand Sény lui passait les bras autour du cou, il l'embrassait et fondait en larmes. Il y avait là peut-être plus de remords que de tendresse paternelle ; toutefois, Éléonore s'autorisait de ces pleurs, jusque-là stériles, pour persuader à Robert que l'enfant était destiné à toucher un jour le cœur de son père et à le ramener au bien.

Cette prophétie parut au moment de se vérifier et d'une façon aussi inattendue que mystérieuse. On supposera facilement qu'un homme, dont l'état le plus ordinaire était l'ivresse, n'eut pas besoin de sept années entières pour réduire de près des trois quarts la fortune que lui avait apportée sa femme. Les amis, les complices, de joyeux compères, disait Gaëtan, avaient aidé largement à ce résultat. La gêne entra pour la première fois dans ce ménage, qui pouvait être si heureux. Un matin, un créancier se présenta, la menace à la bouche ; malgré les supplications d'Éléonore, il ne voulut accorder qu'un délai assez court ; et les deux époux, après son départ,

durent se consulter pour savoir comment ils se procureraient de l'argent. La jeune femme refusa de recourir à son frère, qui lui tenait rigueur de ce qu'elle ne voulait pas se prêter à une séparation. Enfin, Gaëtan se rappela tout à coup une terre de son patrimoine récemment vendue à un fermier de la paroisse de Silfiac, et sur le prix de laquelle il lui était dû encore une somme qui devait suffire pour rembourser celle dont il était lui-même débiteur. Il prit donc le parti d'aller réclamer au plus vite la somme en question, fit seller un cheval, promit à sa femme d'aller coucher à Kaniblek, berceau de sa famille, manoir délabré, où il avait un vieux gardien et quelques meubles. Ce manoir étant assez rapproché de la paroisse de Silfiac, située aussi, en partie du moins, dans la forêt de Quénécan, Gaëtan espérait terminer l'affaire dans la journée du lendemain.

Trois jours après, madame de Kaniblek reçut, par un exprès, la somme nécessaire pour payer la dette, et une lettre fort incohérente, qu'elle relut dix fois sans trop savoir si elle devait se réjouir ou s'effrayer. Gaëtan lui annonçait la résolution qu'il avait prise de ne plus reparaitre dans la ville d'Hennebont. Il maudissait ses longs égarements, protestait de son repentir, suppliait sa femme et son fils de venir au plus tôt le rejoindre à Kaniblek, qu'il ne voulait plus quitter, et dont la solitude lui semblait propice au désir

qu'il avait de changer entièrement de vie. Cette conversion subite pouvait n'inspirer qu'une confiance médiocre; néanmoins, toute cette partie de la missive ne contenait rien que de très-satisfaisant. Il n'en était pas ainsi de la fin de la lettre. Là, Gaëtan parlait d'avertissements terribles; puis il terminait en rassurant son fils sur un grand danger que l'enfant aurait couru sans le savoir, danger sur lequel toute explication était impossible. M. de Kaniblek ne voulait point cacher cependant qu'il fallait chercher dans ce péril la cause du serment qu'il avait fait de renoncer pour toujours à sa passion pour les liqueurs fortes. Ces aveux incomplets étaient mêlés d'exclamations de douleur, de retours amers sur le passé, et cela avec un désordre tel, qu'Éléonore put se demander, en achevant sa lecture, si son mari n'avait pas complètement perdu la raison.

Quitter la ville où Gaëtan trouvait tous les jours des occasions de rechute, où elle-même n'osait plus lever les yeux, tant elle souffrait de l'avilissement du père de Sény; se cacher à vingt-quatre ans dans les forêts avec celui qu'elle nommait en secret son pauvre malade, fut un véritable bonheur pour madame de Kaniblek. Elle ne dit rien à l'enfant qui pût jeter du trouble dans son jeune cœur. Sény aimait la campagne, les fleurs, les eaux courantes, les oiseaux; on lui promit un petit jardin, un ruisseau à lui, un rossignol dans une cage; que fallait-il de plus pour

lui montrer aussi l'éloignement de la ville comme une inappréciable félicité? La mère et surtout l'enfant furent accueillis au manoir avec une joie presque délirante. Gaëtan revint sur sa lettre, sur le serment qu'il avait fait, sur la haine que lui inspiraient maintenant ses égarements passés. Mais lorsque Éléonore voulut risquer une question timide, relativement à des points restés obscurs :

— Non, dit M. de Kaniblek, les traits bouleversés, je ne puis rien vous confier aujourd'hui; nous verrons plus tard.

N'osant plus s'adresser à son mari pour avoir des renseignements qui pouvaient être d'une grande utilité, Éléonore interrogea le vieux Mathurin, gardien du manoir de Kaniblek. Les confidences du bonhomme se réduisaient à peu de chose. Le soir de son arrivée, M. le vicomte avait déclaré qu'il coucherait au manoir; mais après s'être oublié à table jusqu'à minuit, et avoir vidé plusieurs flacons, le désir lui vint de traverser la forêt avant le jour, de façon à se trouver chez son débiteur aux premières clartés du matin. Le domestique fit quelques observations sur l'imprudence qu'il y aurait à parcourir de telles solitudes à une pareille heure. M. de Kaniblek, ou plutôt le démon de l'ivresse qui le possédait, entra dans une grande colère, et le concierge dut s'estimer heureux de pouvoir regagner la cuisine en évitant le choc d'une bouteille que son irritable maître venait de lui jeter à la tête.

Gaëtan se mit donc en route et ne revint que le surlendemain, aussi doux, aussi bienveillant dans ses paroles qu'il s'était montré violent peu d'instants avant son départ. Il paraissait d'ailleurs fort troublé.

— Mathurin, dit-il, j'ai eu tort de ne pas suivre tes conseils; j'ai passé une nuit affreuse dans la forêt.

Il ne voulut pas s'expliquer davantage; mais, le même jour, le vieux Rogard, pauvre charbonnier des environs, étant venu au manoir chercher une aumône, le châtelain lui demanda si, dans ses tournées, il n'avait jamais parcouru, la nuit, le vallon de l'Enfer, et s'il ne s'était jamais couché, pour y dormir, sous un monument druidique qu'il lui désigna. La réponse fut négative. Cependant les deux vieillards s'étonnèrent ensemble des agitations de M. de Kaniblek, et ils ne doutèrent ni l'un ni l'autre que le châtelain n'eût fait, dans la forêt, quelque terrible rencontre.

Mathurin ne pouvait rien ajouter à ce peu de renseignements et à ces vagues conjectures. Ce qui s'était passé dans la forêt demeurait un mystère. Mais, quel qu'il fût, Éléonore bénissait les suites heureuses d'un événement qui semblait avoir éclairé son mari. Celui-ci était devenu un modèle de tempérance; seulement, fatigué par des excès, il avait peine à retrouver la santé avec des habitudes régulières, et, tandis que la jeune femme cherchait à l'égayer, à lui rendre la vie

facile, il était préoccupé, souffrant ; il passait alternativement d'un état de fièvre à un état de langueur. Était-ce une transition inévitable entre les orgies du passé et les tranquilles bonheurs de l'avenir ? La châtelaine l'espérait ; elle le disait au malheureux Gaëtan qui, cette fois, faisait des efforts sérieux pour se vaincre. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, une partie de chasse très-nombreuse, qui devait avoir lieu dans les bois voisins de Silfiac, fut annoncée dans tout le pays, et comme M. de Kaniblek parut prendre quelque intérêt à cette nouvelle, Éléonore crut bien faire en le pressant de saisir cette occasion pour sortir de sa torpeur. Un abattement aussi profond était fait pour donner des inquiétudes : il fallait retrouver le mouvement, la santé, la vie ; et Gaëtan le pouvait encore, en remplaçant par d'honnêtes et salutaires plaisirs les excitations brutales de ses liqueurs incendiaires. Il fut convenu entre les deux époux que le mari se rendrait, au jour fixé, dans la partie de la forêt désignée pour la chasse, et, la veille de ce jour, Gaëtan renouvelait son serment de sagesse, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre à la porte du manoir. Ces voix, Éléonore les reconnut, et le frisson parcourut ses membres. C'étaient trois ou quatre buveurs de la ville d'Hennebont, qui, ayant appris qu'une battue allait être faite dans la forêt de Quénécán, s'y rendaient moins pour y chasser que pour y chercher une occasion de

festin. Un détour de deux ou trois lieues n'avait rien coûté pour serrer la main d'un ami. On avait le temps de dîner à Kaniblek. Le soleil se couchait à l'horizon ; la nuit serait belle ; on en profiterait pour prendre avec le châtelain le chemin du rendez-vous de chasse.

Ce qui suivit, dans la salle à manger du manoir, n'a pas besoin d'être raconté. J'ai montré, au commencement de ce récit, madame de Kaniblek, seule au coin du feu avec son enfant, tandis que des refrains bachiques retentissaient à son oreille, comme le glas de mort de ses espérances. Elle n'avait quitté la table qu'après avoir vu Gaëtan céder à des provocations réitérées, et lorsque la hardiesse des propos ne lui permettait plus d'occuper sa place auprès d'un mari trop hors de sens pour savoir encore la faire respecter. Le cœur gonflé de tristesse, elle essayait de paraître calme, pour ne pas alarmer l'enfant assis devant elle. Celui-ci parla le premier :

— Maman, dit-il, pourquoi ces vilains hommes sont-ils venus vous faire du chagrin ? Je croyais ne plus les voir jamais.

— Je l'espérais aussi, mon enfant ; mais ta pauvre mère n'aura de repos que dans la tombe.

Ces paroles de découragement étaient échappées à madame de Kaniblek ; elle les regretta, en voyant l'enfant se jeter dans ses bras, les yeux pleins de larmes.

— Maman, ne dites pas que vous allez mourir

et me laisser tout seul. Si vous saviez comme j'ai peur de mon père, lorsqu'il parle avec sa grosse voix et qu'il marche dans la chambre en roulant les yeux et en frappant du pied!... Depuis que nous sommes à la campagne, je ne l'ai pas vu en colère; mais avant, oh! comme je tremblais de l'entendre!...

Éléonore essaya de calmer son fils, en lui disant que Gaëtan le chérissait trop pour jamais songer à lui faire le moindre mal. Sény secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— J'ai bien vu, dit-il, que lorsque mon père avait bu de ces liqueurs qui le rendent méchant, vous aviez grand soin de m'écarter de lui le plus possible. Ce soir encore, quand il voulait me retenir à table, vous l'avez supplié de me laisser vous suivre, et avant qu'il eût parlé, vous m'avez entraîné ici presque en courant. A présent, vous craignez qu'il ne vienne me chercher, et vos yeux sont toujours fixés sur la porte.

Madame de Kaniblek ne savait comment expliquer à son fils la véritable cause de ses terreurs. Les dangers physiques dont l'enfant s'effrayait sans les comprendre, pouvaient ne pas exister; mais la mère en connaissait d'autres non moins redoutables. Un fils, même à l'âge de Sény, ne saurait être témoin des égarements de son père, sans qu'il en résulte les plus graves inconvénients. Ou l'exemple paternel devient contagieux pour lui, ou le sens moral, éveillé déjà

dans son jeune cœur, entre en pleine révolte, et tue le respect filial. De ces deux hypothèses, la première est la plus à craindre; toutefois, l'autre est assez importante aussi pour qu'une femme, dans la situation d'Éléonore, ne néglige aucune précaution afin de conserver au père de son enfant un reste d'autorité!

— Ton père est souvent malade, reprit la châtelaine, dont le front se couvrit de rougeur; il croit trouver un remède dans ces flacons qui aggravent son mal et lui donnent la fièvre.

— Mais s'il était malade, il ne chanterait pas comme il le fait en ce moment, répliqua Sény en secouant toujours la tête. Tenez, maman, je sais bien la vérité. Peu de jours avant notre départ d'Hennebont, je jouais aux quilles avec Edmond, Gustave et les autres; Gustave trichait, et comme je m'en plaignis, il y eut dispute. « Va, me dit Gustave, tu devrais parler moins haut, toi dont le père est un ivrogne qui ne sait que désoler ta mère. Est-ce qu'il te ferait boire avec lui, que tu deviens si arrogant et si hargneux? — Fi, Gustave! dit le plus grand de nos camarades; ce n'est pas bien de reprocher à Sény les fautes de son père. »

— Je quittai le jeu aussitôt, et depuis je ne suis plus retourné sur la place.

Madame de Kaniblek cherchait sa réponse, lorsque la porte de la salle s'ouvrit tout à coup.

— Allons, Sény, dit le châtelain d'une voix

qui ne laissait aucun doute sur les nombreuses libations qu'il avait faites, viens à table avec nous, tu goûteras de notre vieux porto, et tu nous chanteras une chanson.

— Oui, oui, un verre pour Sény; Sény va chanter, répétèrent à l'envi tous les buveurs.

L'enfant s'était réfugié tout tremblant derrière le fauteuil de sa mère. Éléonore se leva.

— Non, monsieur, dit-elle, non; n'exigez pas qu'un garçon qui vient d'achever à peine sa sixième année, se mêle à ce que vous nommez vos plaisirs. Vous le voyez, je ne veux pas vous irriter; je parle avec douceur. Je vous supplie de ne pas insister. La place d'un petit enfant comme celui-ci est encore à côté de sa mère.

— Et pourquoi refusez-vous de faire les honneurs de ma table? demanda Gaëtan, en élevant la voix.

— De grâce, dispensez-moi de répondre à cette question! Vous savez, mon ami, que nos idées ne sont pas toujours les mêmes sur quelques points: pourquoi resterais-je au milieu de vous, si je ne puis partager votre gaieté? Il vaut donc bien mieux que je me tienne à l'écart, dans les moments où ma présence ne saurait être agréable.

— A la bonne heure, madame; mais ceci n'est point une raison pour m'empêcher de montrer à mes amis les gentilleses de mon fils. Vous m'avez entendu, Sény, obéissez!

— Je veux lui apprendre les jolis couplets de Chaulieu, dit l'un des hôtes de M. Kaniblek. Et il se mit à chanter:

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir;
Et laissons là le soin des choses
Qui nous cache un long avenir.

— Maman, bégaya l'enfant, dont les paroles, quoique murmurées très-bas, arrivaient distinctes à l'oreille de la mère; maman, ne me laissez pas emmener. Je ne boirai pas; je ne chanterai pas; j'ai bien plutôt envie de pleurer.

Les appréhensions et les prières de son fils agissaient trop puissamment sur le cœur de la châtelaine, pour qu'il lui fût possible de conserver longtemps l'attitude suppliante qu'elle avait prise d'abord. Gaëtan était debout devant la porte qu'il avait ouverte. La jeune femme s'avança vers lui:

— Monsieur, dit-elle, oubliant cette fois sa douceur et sa prudence habituelles, Sény ne sortira pas de cette chambre, où il n'entend déjà que trop vos paroles et vos chansons. Je veux le soustraire à tous les périls, sachez-le bien; et je ne souffrirai jamais qu'on lui fasse commencer, sous les yeux de sa mère, l'apprentissage du vice. J'avais de la fortune, et j'ai supporté courageusement, je crois, la ruine occasionnée par vos désordres. J'étais jeune; plus heureuse, j'aurais

peut-être aimé les plaisirs d'une société choisie, et je n'ai pas hésité à vous suivre dans une solitude où vous ne me laissez pas même la paix domestique, qui eût été ma suprême consolation. Enfin, ce nom que vous m'avez donné, ce nom que vos ancêtres portaient noblement, vous l'avez tellement avili, que les enfants le sifflent dans leurs jeux, et en font un reproche à Sény, qui devait apprendre, à six ans, comment on peut rougir de son père. Fortune, considération, joies de la famille, j'ai tout perdu pour vous et par vous ; aucun sacrifice ne m'a été épargné dans l'existence désolée que vous m'avez faite. Il en est un pourtant que vous semblez exiger encore ; mais, celui-là, je le refuse, je le réprouve de toutes les forces de mon âme, car il s'agit de l'innocence et du bonheur de mon fils.

Étonné d'une véhémence à laquelle il n'était pas accoutumé, M. de Kaniblek avait reculé de quelques pas. Éléonore poussa brusquement la porte et la ferma à double tour. Des vociférations, mêlées de rires, s'entendirent un moment dans la salle voisine ; puis, après quelques vaines menaces, que Gaëtan, du reste, n'essaya pas de mettre à exécution en forçant la porte, le vacarme bachique recommença. Cela dura jusqu'à minuit. Peu d'instant après, il se fit un grand mouvement dans le manoir ; les chiens aboyèrent, et le pas de plusieurs chevaux retentit dans la cour. La lune éclairait le versant de la montagne, du côté

de la forêt. La mère et l'enfant s'approchèrent d'une fenêtre, et virent cinq ou six cavaliers s'éloigner et disparaître dans l'allée de sapins. Éléonore respira, et conduisit l'enfant accablé de sommeil dans la chambre qu'ils occupaient tous les deux.

ROGARD LE CHARBONNIER.

Vous est-il arrivé de traverser une forêt la nuit ? Pour moi, je doute qu'il soit possible de conserver longtemps des idées riantes en chevauchant aux premières heures du matin dans les âpres solitudes de Quénécan. Les vieux chênes aux branches anguleuses, les bouleaux toujours agités, les saules frissonnants penchés sur le bord des flaques d'eau, les houx, les sureaux, les hautes fougères, tous les rameaux, toutes les plantes, lorsqu'un vent d'automne les balance ou les courbe dans l'ombre, ont des murmures inconnus, des gémissements inouïs, une grande voix désolée qu'on ne retrouve jamais à la douce clarté du soleil. La lune, en éclairant ça et là, de ses pâles

lueurs, quelques troncs d'arbres, quelques rochers détachés d'une masse noire et mystérieuse, rend plus obscures et plus effrayantes les profondeurs immenses où sa lumière ne pénètre pas. La Grèce païenne tremblait aux bruissements des chênes de Dodone ; la Gaule cherchait également des oracles dans les forêts ; et c'est là aussi, c'est là surtout, depuis l'ère chrétienne, que tant de pieux cénobites, couchés sur un lit de feuilles sèches, voyaient fuir les heures de sommeil troublées par de prophétiques visions. La nuit dans les grands bois a donc une majesté plus triste, plus haute, plus religieuse. Perdu sous la voûte mobile des feuillages, entre une multitude de colonnes vivantes enroulées de lierre, dans l'immensité d'une cathédrale de verdure dont les mille portiques se succèdent, où les étoiles brillent comme des lampes allumées devant les autels, l'homme le moins porté aux idées sérieuses devient grave, et éprouve, sans se l'avouer peut-être à lui-même, une sorte de ravissement épouvanté. Bien qu'il ait souvent parcouru de jour les mêmes solitudes, il est tenté de s'écrier comme Jacob, au moment où le patriarche, sur le chemin de Horan, voulut consacrer à Dieu la pierre sur laquelle il venait de dormir : « Que ce lieu est terrible ! Véritablement le Seigneur est ici, et je ne le savais pas. »

L'ivresse de Gaëtan ne put le soustraire à l'impression que je viens de peindre. Bavard et tapageur, il n'y a qu'un instant, le châtelain devint

silencieux dès qu'il eut laissé le manoir à quatre cents pas derrière lui. Les autres cavaliers subirent à leur tour la même influence mélancolique, de sorte que celui qui les eût rencontrés dans les sentiers, qu'ils suivaient un peu à l'aventure, échangeant à peine un mot sur les difficultés de la route, n'eût jamais supposé que cette petite troupe si paisible sortait d'une orgie, et se préparait à recommencer dans quelques heures ses trop copieuses libations. Cependant, de temps à autre, les pieds des chevaux s'embarrassaient dans les broussailles, glissaient sur une pente roide, enfonçaient dans un terrain marécageux, trébuchaient contre une racine bizarrement élevée au-dessus du sol. Les inconvénients étaient de différentes sortes. Par moments, la lune se couvrait de vapeurs, disparaissait derrière un voile de nuages, et alors nos voyageurs n'avançaient plus qu'en tâtonnant, et avec le risque de se précipiter à chaque pas dans une fondrière. Souvent aussi, lorsqu'ils croyaient avoir fidèlement suivi le sentier, ils se trouvaient au milieu d'un taillis, devant un épais rempart de troncs, de branches, formé par des arbres qui, abandonnés à la nature, avaient poussé des rameaux si abondants à moins d'un mètre de leurs racines et dans toute leur partie inférieure, qu'un enfant eût cherché vainement à se glisser dans leurs intervalles. Force était de rebrousser chemin, sauf à retomber l'instant d'après dans un embarras pareil. A vrai dire, la lune n'é-

tait pas seule coupable de ces erreurs : les fumées du vin y entraient pour les trois quarts.

Tout à coup, l'un des compagnons du châtelain, celui qui allait en avant, poussa un cri ; son cheval se cabra, et l'on entendit le bruit d'un corps jeté pesamment sur le sol. En ce moment l'obscurité était complète, car non-seulement la lune ne se montrait plus, mais il s'élevait aussi d'épaisses vapeurs des marais voisins ; et la cime des arbres en cet endroit était tellement surchargée de branches, qu'elle étendait entre les voyageurs et le ciel un sombre rideau. La petite troupe descendit de cheval, et l'on sut bientôt ce qui venait d'arriver. Le cavalier renversé à l'improviste gisait étendu au pied d'un menhir, contre lequel, aveuglé par la nuit, il était venu se heurter la tête. Le chapeau avait amorti le coup : toutefois, l'ivresse du personnage aidant, le choc avait été assez rude pour causer un étourdissement subit et la chute qui venait de mettre en émoi les autres voyageurs.

Ceux-ci, on le pense bien, ne s'étaient pas mis en route, par une nuit d'automne, sans prendre quelques mesures de précaution. La première de toutes avait été de se munir amplement de cette liqueur préférée, justement nommée par de pauvres noirs le *diable homicide*. Revenu à lui, et bien assuré que l'accident se bornait à des meurtrissures et à une légère écorchure au front, le blessé demanda lui-même la gourde, à ses yeux

le plus sûr remède et la première des consolations. Pour lui donner le temps de se remettre et d'essayer de s'orienter un peu, on fit halte autour de la pyramide de granit, dont la masse s'élevait, entre les rameaux tordus d'un arbre mort, comme un spectre de mauvais présage. La fraîcheur des bois avait presque entièrement dégrisé le châtelain de Kaniblek; mais, pour lui et ses compagnons de voyage, se reposer, se consulter, c'était avant tout boire ensemble. La raison qui commençait à revenir à quelques-uns fut bientôt plus loin que jamais. Gaëtan surtout ne pouvait détacher ses lèvres de la gourde qui versait le feu dans ses veines.

Jusqu'à cette halte au pied du menhir, aucun autre bruit ne s'était fait entendre dans les grandes futaies ou dans l'épaisseur des taillis, que ceux indiqués déjà, et, de temps à autre, les hurlements du loup s'enfonçant plus avant dans ses repaires, ou la plainte d'un oiseau de nuit effrayé par le passage des cavaliers. Ce fut donc avec un vrai plaisir que ces derniers reconnurent enfin, à une distance assez rapprochée, le son de la voix humaine. Quelqu'un venait de leur côté en chantant une longue ballade du pays. Le chanteur rustique était un vieillard : on le reconnaissait au tremblement de sa voix, d'ailleurs encore belle et très-forte. Gaëtan et ses amis, désireux d'avoir quelques indications sur le chemin à suivre, écoutèrent avec attention pour s'assurer si l'homme

qu'ils entendaient venait bien directement à eux. Ils n'en pouvaient douter : les paroles mêmes de la ballade arrivaient maintenant à leurs oreilles. Le vieillard, après avoir achevé sa chanson, entonna un autre air très-doux, très-suave et bien connu de toutes les nourrices bretonnes :

« Couchez-vous là, mon petit, et ne pleurez pas. Je chanterai pour vous endormir. Quand votre mère reviendra, elle prendra soin de vous. Votre mère est à la danse. Votre père est un buveur : longue sera la nuit avant qu'ils n'arrivent. »

Gaëtan se leva en chancelant, et répéta d'une voix rauque le chant du berceau :

« Votre père est un buveur... Couchez-vous là, mon petit Sény, et ne pleurez pas. Votre père est un buveur... un ivrogne!... »

L'accent étrange du châtelain surprit ses amis, et inquiéta l'homme qui s'avancait dans les ténèbres.

— Oh ! oh ! dit-il en breton ; qui va là ? amis ou ennemis ?

— Amis ! amis ! crièrent à la fois tous les cavaliers, approchez sans crainte.

— Je vous prévien, reprit le vieillard qui s'était arrêté à quelques pas, que je tiens à la main un bon casse-tête, et que Turc, que vous entendez, a déjà étranglé quatre loups.

Turc grondait, en effet, d'une manière peu amicale. Les chiens de chasse, au contraire, jappaient joyeusement, et folâtraient déjà d'un air

engageant autour de l'énorme dogue, dont le formidable collier était hérissé de pointes de fer.

On s'expliqua. Le chanteur n'était autre que Rogard le charbonnier, celui que M. de Kaniblek avait interrogé sur le vallon de l'Enfer. Le vieillard reconnut le châtelain, et lui parla aussitôt de la bonté de madame de Kaniblek et de l'intelligence de Sény. L'enfant, disait-il, saurait bientôt mieux que lui toutes ses ballades, tant il les écoutait avec attention et s'appliquait à les retenir.

Les chasseurs ne laissèrent point le bonhomme achever le panégyrique : ils l'interrompirent brusquement pour lui demander où conduisaient deux sentiers qui, à la sortie de l'endroit sombre où se trouvait le menhir, laissaient entrevoir des lignes sinueuses où de pâles lueurs caressaient depuis un moment des touffes de houx et de buis nains.

— Prenez à droite, reprit le charbonnier, si vous voulez arriver à temps au rendez-vous de chasse. Tournez à gauche, si vous préférez descendre avec moi au vallon de l'Enfer.

Depuis que le dernier refrain de Rogard avait éveillé l'attention du châtelain, celui-ci était dans un état de surexcitation extraordinaire. Lorsque le vieillard nomma le vallon de l'Enfer, un gémissement étouffé s'échappa du groupe des cavaliers prêts à partir. Personne ne le remarqua, excepté le charbonnier qui n'avait pas oublié les

singulières questions de M. de Kaniblek. Tandis que les chasseurs s'éloignaient à droite, Gaëtan suivant ses amis à quelque distance, Rogard demeura tout pensif à l'entrée de l'autre sentier. Il se décida enfin à poursuivre sa route, et commença à descendre une pente rapide, la tête basse et sans reprendre ses chansons.

Le bonhomme avait passé une partie de la nuit à travailler au charbon, et il lui tardait de regagner sa pauvre hutte pour y prendre un peu de repos. Il n'était pas encore au bas de la descente, qu'il entendit résonner au-dessus de lui le sabot d'un cheval. Le pas de l'animal, tantôt lent, tantôt pressé, avait quelque chose de sinistre sur le chemin rocailleux où il semblait n'avancer qu'en hésitant et par saccades. Le charbonnier s'arrêta de nouveau.

— Si ce n'est qu'un homme, dit-il, j'ai mon bâton, et, dans tous les cas, Turc en ferait son affaire. Mais sait-on quelle rencontre on peut faire en pareil lieu, avant le lever du soleil ? Un de mes oncles a rencontré Gabino sous la forme d'un cheval, et pour ne s'être pas rangé assez vite sur un des côtés du pont qu'il traversait, le pauvre homme a été précipité dans la rivière. Les Korrigans aussi hantent ces bois sauvages, et plus d'un les a vues tout à coup devant lui, montées sur des juments blanches.

Les traditions superstitieuses sur les fées ou Korrigans, sur Gabino, lutin capricieux et fan-

tasque, sur cent autres créations bizarrement poétiques, sont encore très-répandues dans le pays de Vannes. Rogard ne mettait pas en doute la vérité de ces récits, et, naturellement intrépide devant le danger, il l'était moins si le péril lui apparaissait sous la figure d'un spectre ou d'un démon. Cette fois, le vieillard crut prudent de maintenir Turc en respect, et de se mettre en observation derrière un bloc de rocher détaché des hauteurs, et roulé au bas de la colline avec toute une végétation d'arbustes l'entourant de mille nœuds. Le charbonnier n'eut pas longtemps à attendre. Un cavalier passa devant lui : c'était M. de Kaniblek.

Pleinement rassuré en ce qui le regardait personnellement, mais nourrissant de vagues inquiétudes auxquelles Éléonore et le petit Sény n'étaient pas étrangers, le charbonnier sortit de sa cachette et suivit le châtelain. Ce dernier descendit de cheval, et, regardant tout autour de lui, dans le faible crépuscule qui commençait à paraître, il prononça deux fois le nom de Rogard d'une voix qu'il cherchait vainement à rendre assurée, et dont l'accent trahissait une anxiété profonde. Le charbonnier répondit à l'appel d'un ton joyeux, et pressa le pas pour rejoindre le gentilhomme.

Celui-ci posa une main sur l'épaule du paysan, et continua à marcher en tenant de l'autre main la bride de son cheval.

— Je suis bien aise de traverser avec toi cette gorge affreuse, dit le vicomte : j'ai la tête pesante ce matin ; j'y vois à peine ; et puis, j'ai un si grand poids sur le cœur !

— Êtes-vous malade ? demanda le charbonnier. Alors, pourquoi vous séparer de vos amis ?

— Je les retrouverai plus tard, quand j'aurai vu si tout cela n'était qu'un effroyable rêve. Non, non, je ne rêvais point. Comment se fait-il qu'aujourd'hui encore, au lieu de suivre le chemin qui mène au rendez-vous de chasse, il m'a fallu tourner bride, et venir ici malgré moi ?... Est-ce que tu ne crois pas, Rogard, à certaine puissance incompréhensible qui se rit de notre volonté, et nous entraîne de force, en dépit de toutes nos résistances ? L'homme ne s'appartient pas, vois-tu ! Il faut qu'il fasse le bien ou le mal, suivant que l'un ou l'autre lui est ordonné.

— Comment dites-vous cela ? s'écria le vieillard au comble de l'étonnement ; moi, Rogard, je ne serais pas libre de me conduire en honnête homme, et s'il plaît à ce je ne sais qui, dont vous parlez, il faut que je me fasse voleur et coquin !... Allons donc ! Je veux bien qu'il y ait dans la vie de mauvais pas à franchir ; que certains d'entre nous en rencontrent davantage, mais je sais aussi que nous avons tous les forces nécessaires pour nous préserver du mal, avec l'aide de Dieu pourtant, car cela se voit dans le *Pater*.

— Rogard, ne raisonnons pas. Tâche plutôt de

me distraire : chante-moi une de tes chansons, ou fais-moi quelque récit.

— Choisissez, monsieur ; ce que je sais est à votre service, et je n'ai guère de mérite, votre petit Sény est si bon pour moi !

— Ah ! oui, mon petit Sény... Pauvre enfant !... Rogard, que ton refrain de tout à l'heure me paraissait triste ! Comment disais-tu ? « Dors, cher petit, ta mère est au bal... » Non, ce n'est pas la mère qui a des torts envers son enfant, tu le sais bien. Ah ! je me souviens ! « Ne pleurez pas, mon petit ; votre père est un buveur : longue sera la nuit avant qu'il n'arrive. » Tiens, cette chanson me navre ; si tu la chantaient encore, je me laisserais tomber sur le chemin, et je mettrais ma tête sur mes genoux pour sangloter.

Le vieillard ne méconnaissait pas les effets de l'ivresse dans ces paroles, trahissant les remords et empreintes de démence.

— Vous voulez un récit, reprit-il d'une voix grave ; eh bien ! je vous raconterai d'où vient qu'à mon âge, après avoir travaillé plus de cinquante ans, et lorsque je puis travailler encore, il me faut recourir trop souvent au pain de la charité. J'étais heureux avec ma femme, sainte et vaillante créature ; heureux avec nos deux filles ; l'aînée, Marie, sérieuse et bonne comme sa mère ; l'autre, ma petite Jeff, bonne également, gaie comme un roitelet, et, par malheur, légère comme une paille. Il se présenta des épou-

seurs : je choisis deux forgerons, beaux garçons le dimanche, quand la poussière noire de la forge avait fondu dans l'eau ; et de plus, je le croyais du moins avant le mariage, hommes sobres, rangés, de ceux qui sont la joie et l'orgueil d'un père. Eh, monsieur ! je ne me trompais pas ! ils étaient gens de bien à cette époque ; mais un jour ou l'autre on s'oublia : on glissa sur la pente de l'ivrognerie, et alors tout fut perdu. Il y avait une famille nombreuse dans les deux ménages, et je vous assure que les deux mères eurent souvent occasion de chanter : « Ton père est un buveur ; longue sera la nuit avant qu'il n'arrive. » Marie supporta bravement ses malheurs, et pourtant elle vit la misère entrer dans sa maison, ses enfants à peine vêtus, manquant de tout, et encore maltraités par ce malheureux qui avait le vin terrible. Pauvre femme ! son courage lui resta jusqu'à la fin. Mais son corps, usé avant l'âge par les privations, n'avait pas la force de son âme. Le mari ne gagnait rien de trop pour satisfaire son abominable passion : la charge de cinq enfants dont l'aîné n'avait que sept ans, un an de plus que votre Sény, pesait tout entière sur ma fille. Un hiver (c'était celui où la forêt resta couverte de neige près de trois mois), le pain devint si rare au logis, que Marie ne prit aucune nourriture pendant deux jours. Elle avait un enfant malade, et, le troisième jour, ayant mis sur lui, pour le réchauffer, ses meilleurs vê-

tements, elle fut saisie par le froid et gagna la fièvre. Elle toussait, oh ! mon Dieu ! c'était à me fendre le cœur ! « Je ne veux pas, je ne veux pas mourir ! disait-elle au prêtre qui vint pour entendre sa confession ; que deviendraient ces chers petits sans leur mère ? » Il fallut bien se résigner. Je promis à l'agonisante de prendre tous les enfants chez moi ; car nous savions bien que lui ne s'en mettrait pas en peine. Il était devenu comme idiot, à ce point, qu'ayant tiré du doigt de la morte l'anneau de mariage, il l'engagea le lendemain au cabaret.

Le charbonnier se tut, et marcha quelques instants en silence.

— Ton histoire est bien sombre, dit Gaëtan.

— Ce n'est pas tout, reprit le vieillard en baisant la voix ; mon autre fille était plus à plaindre encore. Je vous disais que Jeff, ma jolie petite Jeffik, était quelque peu légère. Avec un bon mari, ce défaut se fût corrigé vite en ménage ; mais quand la pauvre créature vit celui qui devait être son soutien et son protecteur trahir les devoirs les plus sacrés, remplir la maison de scènes dégoûtantes et journalières, au lieu de tenir bon comme sa sœur, elle perdit la tête à son tour. Élevés en brutes et non en chrétiens, pervertis par l'exemple de leurs parents, deux garçons tournèrent à mal, et, à la suite d'un vol aux forges des Salles, furent jetés dans les prisons de Vannes. Peu de temps après, le père, endormi

la nuit sur un chemin, fut écrasé par une charrette. La mère, il m'en coûterait trop de vous dire comment elle finit. Aurais-je jamais pensé que la mort de Jeffik pourrait être un soulagement pour les siens ? Ah ! monsieur ! quelle calamité pour nous autres paysans et ouvriers que ce penchant maudit ! Sur cent familles tombées dans la misère, tenez pour certain que quatre-vingts le sont par l'inconduite du père ou des fils en état de gagner. D'autres, comme moi, depuis que j'ai recueilli les enfants de mes deux filles, subissent les conséquences des fautes d'autrui. Ainsi, presque partout, en cherchant la cause de nos malheurs, nous trouvons des égarements dont nous sommes les auteurs ou les victimes.

M. de Kaniblek n'écoutait plus le vieillard : son pas était devenu précipité, tout son corps était sous l'empire d'une agitation fébrile. Rogard, qui marchait derrière lui, avait quelque peine à le suivre. Ils étaient arrivés dans la partie la plus resserrée du vallon, et côtoyaient la petite rivière dont le nom lugubre paraît conserver le souvenir d'un double meurtre accompli dans cette contrée sauvage. Quel lieu semblerait mieux choisi pour un événement tragique que cette gorge étroite, ces montagnes hérissées de rochers croulants, couronnées de maigres sapins montrant çà et là, de leur sommet à leur base, des portions de terrain profondément creusées par des eaux maintenant absentes, mais qui ont laissé après leur

passage des ravins où tremblent encore des joncs flétris et des roseaux desséchés. Un ruisseau, ou plutôt un torrent, le *Deu-Laz*, dont j'ai parlé tout à l'heure, fuit avec cent détours au bas des pentes escarpées, à travers les rocs et les abîmes. Dans cette vallée effrayante, tout est désordre et déso-lation. Impossible de mieux justifier son nom redoutable : Vallon de l'Enfer.

— Il faut que je parle, s'écria tout à coup Gaëtan; aussi bien, je sens au frémissement qui s'empare de moi, que la voix ne peut tarder à se faire entendre. C'est un ordre affreux, cependant, et que je n'aurais jamais la force d'exécuter.

— Quel ordre? demanda le charbonnier en frissonnant malgré lui.

— Écoute, Rogard, reprit le châtelain en parlant très-vite, comme s'il était pressé d'en finir avec une pénible confiance : C'était à trois cents pas d'ici; je m'étais égaré en cherchant le bourg de Silfiac, et comme j'étais malade, accablé de fatigue, je voulus me reposer quelques instants. Il y a là des pierres formant une allée couverte, des pierres élevées par les druides, qui, dit-on, sacrifiaient parfois des victimes humaines à je ne sais quel dieu sanguinaire. Je me glissai sous le dolmen pour y chercher le sommeil dont j'avais besoin. Je venais de fermer les yeux en pensant à mon enfant chéri, et en m'accusant tout bas de l'avoir rendu pauvre de riche qu'il était, lorsque

j'entendis distinctement une voix qui me parlait à l'oreille :

— Gaëtan, disait-elle, un jour ou l'autre tu feras mourir ton fils.

Et comme je m'éveillais en sursaut, tremblant de tous mes membres :

— Sors de ce tombeau, reprit la voix, et regarde, à droite, sur la colline, ce plateau entouré de gouffres : c'est là que ton Sény doit mourir.

J'ignorais l'existence de cette sorte de terrasse avançant en saillie sur les abîmes; mais lorsqu'il me fut possible de me trainer hors du dolmen, je la vis comme à présent se détacher en noir sur le ciel. Tout mon être protestait contre l'idée d'un crime aussi atroce, et pourtant je sentais avec horreur que, si l'enfant avait été là, ni lui ni moi n'auraient échappé à un effroyable destin. Ne cherche pas à m'interrompre; ne me dis pas que c'était un effet du cauchemar, une illusion provenant de l'ivresse. Quand je revins à moi, quand les vapeurs du vin se furent dissipées, je crus aussi à un rêve, d'autant plus que l'entraînement irrésistible que j'avais senti un moment avait entièrement disparu. J'éprouvai un tel chagrin d'avoir pu seulement rêver une chose aussi affreuse, que je pris le parti de renoncer désormais à de trop longues habitudes. J'ai languì, j'ai souffert dans mon corps; peu m'importait, du moment que le calme s'était fait dans mon esprit, et que j'avais la certitude, en tenant ma promesse

de ne plus boire, de ne jamais faire le moindre mal à mon enfant. Hélas ! hier, d'anciens amis sont venus me surprendre, j'ai manqué à mes serments ; je me suis enivré, et voilà qu'au moment où tu as nommé devant moi le vallon de l'Enfer, les angoisses ont reparu, la conviction d'un malheur prochain est revenue aussi terrible. Après une lutte de quelques moments, j'ai voulu savoir, en me retrouvant ici la nuit, si la voix me parlerait de nouveau. Je me suis hâté pour te rejoindre, cherchant à me persuader que ta présence me ferait du bien et que l'épreuve, au lieu de confirmer la vision sinistre, m'en délivrerait à l'avenir. Rogard, j'éprouve un malaise, un accablement qui m'avertit de ne pas chercher à fuir mon sort : je tuerai Sény, et je suis déjà le plus malheureux des hommes.

Il est inutile de rapporter ici les raisonnements du vieillard pour combattre ce qu'il appelait l'erreur diabolique d'un pauvre-cerveau en délire. La contradiction semblait augmenter l'exaltation fiévreuse du malheureux Gaëtan, et lorsqu'ils furent arrivés ensemble au dolmen, dont l'une des plus larges pierres était renversée et entravait le cours du torrent, Rogard avait déjà répondu à tant de divagations, qu'il n'éprouva aucune surprise en voyant le châtelain se glisser en rampant dans la partie du dolmen restée debout, pour en sortir presque aussitôt en versant d'abondantes larmes. Le doute n'était plus possible : M. de Ka-

niblek avait des accès de démence. Les cas d'aliénation mentale causés par l'abus des spiritueux sont fréquents. Le docteur Bayle va même jusqu'à affirmer qu'un tiers des aliénés existant en France doivent leur maladie à cette cause honteuse. M. Brierre de Boismont aussi, dans son livre sur les hallucinations, cite plusieurs exemples où la folie occasionnée par les alcools prit le caractère le plus dangereux. L'un de ces exemples a beaucoup d'analogie avec l'histoire qui nous occupe. Les détails en sont navrants.

Rogard n'avait lu ni les mémoires du docteur Brierre de Boismont, ni ceux du docteur Bayle ; mais il savait, pour l'avoir vu plus d'une fois, qu'un buveur devient aisément un sombre maniaque. Le vieillard, quelque porté qu'il fût à admettre le merveilleux, ne crut donc à rien de surnaturel, lorsque Gaëtan apostropha devant lui un être invisible, et supplia ce fantôme de ne rien ordonner de trop cruel. Un long évanouissement mit fin à cette scène pénible. Le charbonnier porta le malade au bord de la petite rivière et lui jeta de l'eau au visage, ce qu'il fallut renouveler plusieurs fois avant que le châtelain ne rouvrit les yeux.

Le jour commençait à paraître, et si le soleil ne brillait pas encore, on devinait sa présence derrière les brouillards du matin. Le châtelain promena autour de lui un regard étonné, arrêta ce regard sur le dolmen et baissa la tête, car il

venait de retrouver ses souvenirs. Son ivresse était dissipée; la raison lui était revenue, et avec elle la honte de s'être confié imprudemment à un homme qu'il connaissait à peine, presque un mendiant, et qui pourrait un jour abuser de ses secrets. Rogard parut deviner la pensée du gentilhomme.

— Monsieur de Kaniblek, dit-il en se découvrant, voyez mes cheveux blancs et non mes pauvres habits. Ne regrettez pas de m'avoir parlé de vos peines; ce n'est pas le charbonnier qui s'en souviendra, mais un chrétien vieilli dans le malheur. Voulez-vous m'autoriser une fois seulement à vous donner un conseil? Puisque vous avez fait la triste expérience de votre faiblesse, ne comptez pas trop sur vos bonnes résolutions. Vous avez succombé au bout de quelques mois; vous succomberez peut-être encore avant peu, et la vie de votre enfant va dépendre de cette rechute ou des rechutes suivantes. Lutte avec courage contre vous-même, mais avant tout, mettez à l'abri ce pauvre innocent que vous aimez, qui est la joie de sa mère, et comme le sang de son cœur. Je me tairai sur ce que j'ai vu et entendu; madame de Kaniblek n'en saura jamais un mot; mais que Sény soit éloigné et défendu contre toute surprise. Un vieux prêtre de Vannes a chez lui des pensionnaires qu'il promet de rendre savants, chargez-le d'enseigner à votre fils le latin ou autre chose, et lorsqu'après deux ou

trois ans d'épreuve vous serez sûr de vous, lorsqu'il ne sera plus question d'imaginaires mauvaises, vous serez libre de ramener Sény au manoir.

— La vie de ma femme est déjà fort triste, murmura le châtelain. Comment me décider à séparer l'enfant de sa mère?

— Aimez-vous mieux les exposer à une séparation plus affreuse? demanda le charbonnier.

Le visage de M. de Kaniblek devint livide.

— Je serais le dernier des hommes, reprit le vicomte, si, après avoir expérimenté deux fois les effets de l'ivresse sur mon cerveau, je ne me corrigeais pas encore. Va! Sény n'a plus rien à craindre de moi. Je veux me le prouver à moi-même, en rejoignant les chasseurs, en me mêlant à eux, en déclarant tout haut que j'ai renoncé pour toujours aux liqueurs, à toute boisson enivrante. J'ai le corps brisé, le cœur gonflé d'amertume; mon plus grand désir serait de retourner immédiatement chez moi; n'importe! j'irai au rendez-vous de chasse, parce que là seulement je puis acquérir la certitude qu'il me faut. Le résultat, je le connais d'avance: on ne s'expose pas trois fois volontairement aux tortures dont tu as été le témoin.

— On peut s'y exposer, on le peut! s'écria le vieillard d'un ton encore plus suppliant qu'impératif. Je vous ai promis le secret sur ce que j'ai vu et entendu cette nuit; mais le moyen de me taire si l'enfant est en danger? C'est grand pitié

de savoir qu'il suffit d'un instant de faiblesse pour vous rendre ces lubies furieuses où le pauvre petit serait perdu s'il vous tombait sous la main. Consentez à l'éloigner ou je reprends ma parole, et je raconte, dès aujourd'hui, à madame de Kaniblek tout ce qu'elle doit connaître pour veiller à la sûreté de son fils.

— Il partira donc, Rogard, et en effet, cela vaut peut-être mieux. Je suis bien décidé à changer de vie ; pourtant, ce n'est pas chose facile après avoir tant différé. Ce malheureux poison, sais-tu depuis combien d'années il brûle mes veines ? D'abord, avant mon mariage, ce n'était que sept à huit nuits par mois... mais ensuite, oh ! comment les compter !... J'avais la fièvre, une fièvre ardente, continue, et cherchant à l'éteindre dans les flacons, je la rallumais toujours. Cet état d'exaltation et de délire n'était pas exempt d'émotions fâcheuses : j'avais souvent de grandes colères qui me portaient à la tête et me serraient la gorge comme si j'allais étouffer. Toutefois, je connaissais le remède, et une dose plus forte m'apportait à la fois l'engourdissement et l'oubli. L'oubli ! comprends-tu ce qu'il vaut pour un homme dont la mémoire ne peut s'éveiller sans que la rougeur lui monte au visage ? Tu m'as vu morne, affaissé, anéanti en quelque sorte depuis que j'habite la campagne... Sais-tu pourquoi ?... C'est qu'en renonçant aux liqueurs spiritueuses, j'avais retrouvé mes souvenirs. Je n'ai plus rien à

cacher devant toi depuis ce qui vient de se passer ici. Plains-moi, Rogard ! Je ne boirai plus ; je n'aurai plus recours, pour m'étourdir, au poison qui fait oublier ; mais, avec ma raison, l'idée de mes fautes et de l'abaissement qui s'en est suivi, me sera toujours présente. Oui, plains-moi, car mon existence ne peut être que misérable, et, pour comble de malheur, aux heures d'accablement et de désespoir, je n'aurai plus auprès de moi mon fils, mon petit Sény, si gai dans son innocence !

Le charbonnier passait sa rude main sur ses yeux, et cherchait en même temps dans son cœur les paroles les plus consolantes. Cet état de fatigue morale et d'isolement serait passager ; il fallait l'accepter courageusement en expiation des fautes commises jusqu'au moment où la santé, le bonheur et la considération rentreraient avec l'enfant dans le sombre manoir de Kaniblek. Le vieillard sut arracher au châtelain l'autorisation de parler le jour même à la pauvre mère de l'avantage qu'il y aurait pour Sény à suivre les leçons du vieux prêtre. Gaëtan, d'ailleurs, ne savait comment aborder le premier une question pénible ; il prévoyait des objections, des résistances, et il ne se sentait pas assez de lucidité d'esprit ni de force de volonté pour les discuter et les vaincre. Le soleil brillait maintenant de tout son éclat sur les sommets déserts. Rogard indiqua au châtelain un sentier qui devait le ra-

mener sur le chemin du rendez-vous de chasse ; et après avoir marché seul environ trois quarts d'heure, en suivant toujours la même chaîne de montagnes, le charbonnier se trouva devant la porte de sa chaumière, où sa femme et plusieurs enfants l'attendaient.

III

LA CHANSON DU CAQUEUX.

Le soleil que nous avons vu se lever derrière les sapins du vallon de l'Enfer montait à l'horizon, donnait un plus vif éclat à l'azur d'un beau ciel, et répandait autour du manoir de Kaniblek, sur les mille teintes de verdure particulières à l'automne, des flots de lumière chaude et d'autant plus agréable à voir qu'on n'avait plus longtemps à en jouir. Madame de Kaniblek mit dans une corbeille du pain, des fruits, un gobelet, et, prenant la main de son fils, elle sortit pour le promener dans la campagne, et lui faire oublier, par des distractions nouvelles, la scène de la veille. Tous les enfants aiment à circuler en plein air, à aller devant eux sans voir les limites de la promenade ; car, je crois l'avoir déjà fait remar-

quer, il y a bien des rapports entre le caractère des enfants et celui des oiseaux ; ni les uns ni les autres ne s'arrangent de tourner sans cesse et sans avancer entre les barreaux d'une cage. Prendre la volée dans les bois, n'était pas une chose moins désirable pour Sény que pour les bouvreuils ou les ramiers retenus en prison pour le divertir, et dont il opérait de temps en temps la délivrance. Un peu soucieux à son réveil, lorsqu'il sa mère l'avait pris pour l'habiller, le petit garçon avait retrouvé sa gaieté habituelle à la promesse d'un goûter sur l'herbe, au bord de la source. Il s'en allait donc sautant plutôt que marchant, le nez en l'air, les joues animées, les yeux brillants de plaisir. Ses cheveux blonds, soulevés par le vent et par le mouvement qu'il se donnait, se répandaient en boucles sur son frais visage. Il chantait, il poussait mille exclamations de joie, et frappait à chaque instant ses petites mains l'une contre l'autre, comme pour applaudir à tout ce qu'il rencontrait.

Il faut convenir aussi qu'on applaudit beaucoup de choses qui ne valent ni les bords du Blavet ni la forêt de Quénécán. Sény ne songeait guère à la beauté des montagnes, des blocs de rochers et des grands bois ; il s'occupait peu des effets de lumière et d'ombre dans les feuillages nuancés de vert, d'or et de pourpre ; ce qui l'arrêtait, ce qui le faisait tressaillir d'aise, bondir sur lui-même, c'étaient des trésors proportionnés

à sa petite taille, qu'il fallait considérer de près, et qui, par cela même, avait tout l'attrait d'une découverte. Des grappes de corail suspendues aux branches d'un vieux houx eurent l'honneur de sa première exclamation ; ensuite, ce fut une bergeronnette courant sur les plantes aquatiques qui flottaient à la surface d'un ruisseau. Un peu plus loin, là où le ruisseau formait cascade, il fallut voir les truites remonter le courant, se poursuivre, jouer dans un rayon de soleil, tandis que sur les mêmes eaux la demoiselle au corsage svelte et scintillant guettait la mouche imprudente, tantôt se servant, pour l'atteindre, de ses ailes légères, tantôt nageant à l'aide des rames qui l'entraînent avec tant de rapidité.

Si vous êtes obsédé par de tristes prévisions ou de pénibles souvenirs, croyez-moi, isolez-vous quelques heures avec un petit enfant, et votre esprit retrouvera, pour un moment au moins, la sérénité dont la perte est si douloureuse. Impossible de résister longtemps à la gaieté communicative de l'enfant ! Il court en vous invitant à le poursuivre : comment ne pas courir avec lui ? Il veut rire, chanter, danser : comment dire non, s'il commence tout seul et vous supplie en tendant la joue ? On cède par un sentiment de complaisance ; puis, une fois lancé dans les jeux, on s'aperçoit qu'on y prend goût pour soi-même et qu'on s'en trouve bien. Éléonore, elle aussi, devait à la gaieté de son fils des instants de félicité, les seuls

de son existence humiliée et sombre. En voyant Sény prendre un intérêt si vif aux évolutions des truites, elle donnait elle-même toute son attention à ce spectacle; et quand l'enfant, couché à plat ventre au bord du ruisseau, rampait jusqu'à elle en poussant des cris de plaisir, elle riait avec lui, comme l'eût fait la plus heureuse femme.

Trop de cris et des pierres jetées dans l'eau ayant écarté les poissons, il fallut s'occuper d'autre chose. On mangea, et Dieu sait avec quel appétit! Le repas achevé, Sény déclara qu'il allait chanter une chanson qu'il avait apprise de Rogard, exprès pour la dire à sa mère. Madame de Kaniblek promit d'écouter avec attention.

— C'est la chanson du Caqueux, dit Sény; je n'en sais pas d'aussi longues ni d'aussi belles.

La chanson du Caqueux est en langue bretonne. Un de nos amis l'a traduite, et je vais la transcrire ici dans toute sa naïveté. On sait que le nom de Caqueux ou Cacoux s'appliquait, en Bretagne, aux malheureux atteints de la lèpre, ou que l'on supposait issus de parents lépreux. Cette dernière origine passe pour être celle des cordiers, contre lesquels s'est élevé longtemps le préjugé populaire.

I

« En revenant du pardon, je fis rencontre d'un joli petit bossu. Il portait un chapeau de castor; je ne savais pas qu'il fit des cordes.

« Il avait un pourpoint de velours; je ne savais pas qu'il fût caqueux. — Et lui s'approchant de moi : Petite fille, voulez-vous vous marier ?

« Oh ! ce n'est pas dans les carrefours que se font les mariages ! mais dans l'église, ou tout au moins au portail, devant les saints et les saintes.

« Nos parents des deux côtés nous servant de témoins, et un prêtre ou deux faisant la cérémonie.

« Mon père et ma mère vivent : leur consentement ne serait pas de trop.

II

« Mon pauvre père répondait à la demande du joli petit bossu : — Ce n'est pas à des vagabonds que je compte donner ma fille ;

« Mais à quelque brave garçon appartenant à une bonne famille du pays.

« — Eh bien ! moi, je suis un fils de bonne lignée, tant par ma mère que par mon père. Chez mon père, il y a dix-huit bassins, et l'on ne mange que du pain léger.

« Donnez-moi votre fille nu-pieds; j'ai de l'argent pour lui acheter des habits.

III

« Quand j'approchai de la caquinerie, j'entendis le bruit des rouets.

« Et je demandai naïvement à mon mari : — Y a-t-il ici quelque maison de caqueux ?

« Et lui se retournant et m'appliquant des soufflets : — Je vous apprendrai, petite fille, à traiter mon père de caqueux.

« A mon arrivée à la caquinerie, je ne savais pas tourner les rouets. Maintenant je les tourne et retourne aussi bien qu'une fille de l'endroit.

« Maintenant que je sais tourner les rouets et faire des câbles pour les navires, maintenant je m'assieds au foyer, allaitant mon petit caqueux.

« Et mon cœur s'échauffe à ses caresses comme s'il était fils d'un baron.

« A chacun sa destinée : ne nous plaignons pas de celle que Dieu nous a faite. »

Sény chantait d'une petite voix dolente, la tête levée et les yeux au ciel. Il mettait son orgueil à répéter exactement et sans hésitation les chansons qu'il connaissait, et, pour atteindre ce but glorieux, toute son attention n'était pas de trop. Au dernier couplet, après avoir respiré longuement et bruyamment, comme un garçon qui vient de s'acquitter en conscience d'une tâche difficile, au dernier couplet seulement, il reporta sur sa mère un regard tranquille et satisfait. La plainte de la paysanne exprimait avec une touchante vérité des mécomptes et des chagrins domestiques que la châtelaine connaissait depuis longtemps. Le mariage lui promettait également un époux appartenant à une bonne famille du pays, et, en définitive, elle n'avait recueilli de son union avec M. de Kaniblek qu'une situation abaissée, et dans

laquelle la force des choses, en laissant les fautes personnelles, met l'expiation en commun. Les réflexions les plus poignantes s'étaient succédé dans l'esprit d'Éléonore jusqu'au moment où Sény chanta ces paroles si naïvement éloquentes :

« Maintenant que je sais tourner les rouets et faire des câbles pour les navires, maintenant je m'assieds au foyer, allaitant mon petit caqueux.

« Et mon cœur s'échauffe à ses caresses comme s'il était fils d'un baron. »

Oh ! oui ! la pauvre mère le sentait : l'abjection de son mari n'était rien à l'amour profond que lui inspirait son fils. Elle aussi se résignait à son sort, quelque misérable qu'il fût ; elle aussi trouvait la force de vivre pour l'enfant qui chantait assis sur le bord de sa robe, et qu'elle n'osait regarder en ce moment, craignant de ne pouvoir retenir ses larmes.

— Ah ! maman, vous dormez ! dit le chanteur, d'un ton où perçait l'accent du reproche.

— Non pas ! Où as-tu vu que je dormais ? répliqua la mère, arrachée à sa rêverie. Ta chanson est fort belle, Sény ; mais elle n'est pas gaie, et elle éveillait en moi certains souvenirs.

L'enfant appuya son menton sur une de ses mains, et s'accoudant sur les genoux de sa mère :

— Je dirai à Rogard de ne plus m'apprendre de chansons, puisque cela vous rend triste. Je voudrais être grand et fort pour empêcher qu'on

vous fit du chagrin. Ces vilains hommes d'hier soir, par exemple; oh! si j'avais eu un fusil!

Madame de Kaniblek sourit tristement.

-- Tuer les gens pour s'en débarrasser serait un moyen trop violent, dit-elle; d'ailleurs, ces vilains hommes sont les amis de ton père.

— Ils me font peur, reprit l'enfant, et papa me fait peur aussi. Tenez, ma bonne petite mère, si vous voulez, tandis qu'il est à la chasse, nous allons nous sauver bien loin. Je ne suis pas fatigué; je marcherai toute la journée dans les bois pour retourner avec vous à Hennebont, auprès de mon oncle.

— Ton oncle ne voudrait pas de nous, mon chéri; il est fâché contre moi. Si nous quitions ton père, nous serions sans ressources. Nous n'aurions ni maison ni pain.

— Oh! que si! répliqua Sény avec assurance; je travaillerai pour vous, maman, et nous aurons tout ce qu'il faudra.

— Travailler? et que ferais-tu à six ans?

La question était embarrassante; mais Sény ne reculait pas pour si peu.

— Le petit garçon de Rogard n'est pas plus haut que moi, et il fait des fagots de branches mortes qu'il porte ensuite sur sa tête. D'autres gardent les moutons et les vaches. Et puis, ajouta le pauvre Sény en s'exaltant de plus en plus aux grandes choses, dans l'ardeur de son dévouement filial, et puis il y a encore les ramoneurs!

Ce dernier mot pourtant fut suivi d'un torrent de larmes. On voyait clairement que ce pis aller était le dernier effort du courage.

Madame de Kaniblek riait et pleurait en même temps. Il y avait dans les yeux de Sény quelque chose de si affectueux et de si bon, qu'un de ses regards en disait vingt fois plus que bien des paroles. Sa mère l'embrassa avec effusion.

— Non, Sény, non, mon fils; il serait mal d'abandonner ton père, qui n'est pas méchant. Tu es encore trop petit pour comprendre comment il me fait du chagrin, presque sans le vouloir. Il faut le respecter, mon chéri; il faut l'aimer tendrement, et tu verras qu'un jour nous serons tous heureux ensemble. Seulement, si je n'étais pas là, et qu'il t'offrit de boire avec lui, ne crains pas de refuser; et s'il te présentait toujours ce poison, mets-toi à genoux comme pour faire ta prière, et dis bien doucement : « Non, papa, non, j'aime mieux mourir que désobéir à ma mère et offenser le bon Dieu. » Si tu approchais seulement tes lèvres de ces fatales liqueurs, sais-tu bien ce qui arriverait? Je serais à la fois si affligée et si honteuse, que je supplierais mon Sauveur, ce Jésus que tu aimes tant, de m'ôter bien vite de ce monde.

L'enfant ne pouvait parler, mais les pleurs et les baisers dont il couvrait les mains de sa mère promettaient suffisamment ce qu'une tendresse craintive attendait de lui. Éléonore allait continuer la tâche si délicate de prémunir son fils

contre l'exemple et les entraînements paternels, lorsqu'une voix bien connue s'éleva des taillis, et appela Sény à plusieurs reprises.

— Rogard ! par ici, Rogard ! cria l'enfant. Tu nous cherchais, mon bon vieux Rogard ! Peut-être tes petits garçons n'ont-ils pas de quoi souper aujourd'hui, et moi j'ai si bien mangé tout à l'heure. Oh ! nous allons retourner chez nous, et tu auras autant de pain que tu en voudras.

Le bonhomme ne venait guère au manoir que pour y renouveler ses provisions, quand la misère se faisait trop rudement sentir dans sa famille. Madame de Kaniblek connaissait l'histoire de Marie et de Jeff ; elle savait les malheurs occasionnés par l'inconduite des deux forgerons, et, victime d'égarements semblables, elle n'en compatissait que mieux aux peines du vieillard. Cette fois, Rogard n'avait rien à demander, et si des préoccupations pénibles se lisaient encore dans ses yeux, ses propres malheurs n'y étaient pour rien.

Après quelques mots échangés avec Sény, qui consentit de grand cœur à cueillir un gros bouquet pour le petit-fils de Rogard, le paysan prépara de son mieux la châtelaine au douloureux message qu'il s'était chargé de remplir. Le vieillard raconta comment il avait rencontré les chasseurs, et, sans trahir un secret qu'il tenait à garder religieusement, il trouva moyen de réveiller les craintes d'Éléonore pour son fils : elle les avait ressenties une première fois en lisant

l'étrange épître où il était question de dangers mystérieux sur lesquels Gaétan n'avait jamais voulu s'expliquer. Une fois sous l'empire de cette émotion inquiète, il était plus facile de lui parler d'une séparation dont le premier avantage était d'écarter l'enfant des périls qui le menaçaient. D'ailleurs, à côté de ces vagues appréhensions, il en existait une autre bien distincte et bien naturelle, que les recommandations de tout à l'heure suffiraient pour indiquer aux moins clairvoyants.

Le charbonnier trouva donc madame de Kaniblek mieux disposée qu'il ne l'aurait cru au sacrifice que l'intérêt de l'enfant exigeait d'elle. Les deux héritiers du manoir de Crénuhel étaient déjà parmi les meilleurs élèves du prêtre de Vannes, le troisième fils du châtelain de Quoëtuder allait les rejoindre, au premier jour, et ce dernier n'était guère moins jeune que Sény, dont il n'avait ni la robuste santé ni l'intelligence. Rogard avait été mis au courant de tout par les domestiques des deux manoirs, et la pauvre mère ne se lassait pas de lui faire répéter l'éloge du saint homme que M. de Kaniblek venait de choisir pour lui confier l'éducation de son fils.

— Mais, dit le vieillard au moment où Sény ayant achevé sa moisson de fleurs revenait en chantant s'asseoir aux pieds de sa mère, veillez bien sur le cher petit jusqu'à l'heure de son départ. Vous le conduirez vous-même à Vannes,

n'est-il pas vrai ? La route est plus sûre par Pontivy et Locminé.

— Oui, oui, je ferai ce triste voyage, répondit la châtelaine en baissant la voix pour ne pas être entendue de l'enfant, qui la regardait déjà d'un air interrogateur. Mon Dieu ! que cette solitude me paraîtra désolante quand je reviendrai sans mon fils !

Rogard s'éloigna très-satisfait du succès de son ambassade, tandis que madame de Kaniblek retournait lentement au manoir. Éléonore n'entendait plus ni les questions ni les refrains de Sény ; absorbée dans ses réflexions, elle cherchait à pénétrer le mystère que son mari voulait lui cacher, et que le vieillard semblait connaître, sans s'expliquer davantage. La pensée de son prochain isolement l'accablait. Pourtant, elle sentait que le sacrifice était nécessaire, et elle ne pouvait s'empêcher de voir dans la résolution soudaine de Gaëtan quelque chose de providentiel. Il lui tardait de savoir comment Sény prendrait la nouvelle qu'il fallait bien lui annoncer.

— Tu me disais, il y a une heure, que tu voudrais t'en aller bien loin, dit-elle en pressant avec plus de tendresse la main de l'enfant. Sais-tu ce que Rogard vient de m'apprendre ?... Ton père a justement le désir de t'envoyer à Vannes, chez un homme très-vénérable, qui a chez lui beaucoup de jolis enfants, des enfants gais, heureux, et qui seront charmés de jouer avec toi.

— Et vous resterez avec nous, ma bonne petite mère ?

— Non, je te conduirai seulement à Vannes, et j'irai t'y chercher plus tard.

— Alors, j'aime mieux ne pas vous quitter, dit Sény d'un ton résolu.

— Il le faudra bien, mon chéri. Et puis, tu voulais travailler pour moi : à Vannes, on t'enseignera beaucoup de choses qui nous seront très-utiles à tous les deux. Quand tu les sauras, tu pourras devenir réellement le soutien de ta mère.

— Faut-il longtemps pour les apprendre ?

— Non, tu les sauras vite, en te montrant soumis et appliqué.

Moyennant cette assurance, Sény répondit qu'il voulait bien partir ; mais il devint pensif, et, au lieu de courir, de sauter comme il en avait l'habitude, il revint au manoir, les yeux baissés et sans quitter la main de sa mère. La lampe allumée, il alla s'asseoir dans un coin, répondant à peine à madame de Kaniblek qui lui présentait ses jouets favoris. Cependant, au moment où la châtelaine s'affligeait d'un abattement qui, néanmoins, avait aussi pour elle une certaine douceur, Sény lui adressa une question :

— Qu'est-ce que Vannes ? Une ville comme Hennebont, avec des rues et des places ?

— Oui, une ville très-jolie, et beaucoup plus grande qu'Hennebont.

— Est-ce qu'on y voit aussi Polichinelle ? de-

manda Sény en souriant déjà, et avec un redoublement d'attention.

On y voyait Polichinelle. L'enfant battit des mains, car le spectacle des marionnettes était sa passion, et il n'avait pas eu d'autre regret en quittant la ville. Sény aimait sa mère autant que pas un enfant au monde; mais l'idée charmante qui se présentait à lui ne pouvait rien laisser à l'affliction dans son jeune cœur. Oh! le théâtre ambulante en coutil-rayé, qu'emporte de place en place un être invisible, que suivent une foule de petits souliers, de petits sabots, tout cela trottant avec un bruit où l'on sent déjà le plaisir! Oh! la figure enluminée du héros, son air jovial, ses deux bosses, ses gestes heurtés, fantasques, sa voix qui rit, chante, bredouille sans jamais lasser! oh! les querelles domestiques, les batailles, les chutes, les danses, les gambades de Polichinelle, qui ne les a vues, qui ne les regrette, qui, enfin, ne justifiera pleinement Sény oubliant tout à coup, dans sa joie, qu'il faudra se séparer de sa mère pour retrouver dans la hutte portative l'inappréciable enchanteur? Avec cette facilité qu'ont tous les enfants de voir et d'entendre à l'avance ce qui leur plaît, Sény riait maintenant de confiance et de souvenir; et la mère (explique qui pourra les contradictions de notre cœur) souffrait presque autant de la gaieté de son fils qu'elle s'inquiétait avant de sa tristesse.

— Il m'oubliera, disait-elle; lui, si nécessaire

à mon bonheur, il apprendra à se passer de moi dans ses jeux, dans ses plaisirs, et peut-être bien dans ses peines.

Un sentiment égoïste peut naître dans un cœur maternel; mais la raison et l'amour en ont bientôt fait justice. Lorsqu'elle eut couché son enfant, et qu'elle se fut mise à genoux devant le crucifix, la châtelaine bénit Dieu avec une entière abnégation, et le remercia d'avoir laissé à l'enfance la faculté d'oublier vite les causes de chagrin, et de se procurer partout des consolations faciles.

Le lendemain, M. de Kaniblek revint au manoir, plus calme qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il était sorti à son honneur de l'épreuve qu'il avait voulu tenter, et la joie qu'il en éprouvait donnait à son regard, à son attitude, à sa parole une assurance passagère. Il avait résisté à toutes les séductions d'un grand festin; dorénavant, il se croyait sûr de rester son maître et d'empêcher le retour des hallucinations terribles qui, deux fois, avaient égaré son esprit. Ne voyant plus aucun danger dans la présence de Sény au manoir, il eût renoncé à éloigner son fils sans la promesse faite à Rogard, et la crainte, s'il ne remplissait cette promesse, de pousser le charbonnier à tout raconter à la châtelaine. Nul doute qu'après une confiance pareille la confiance pût jamais renaître entre les époux. Que serait M. de Kaniblek aux yeux de sa femme? Un monstre, destiné tôt ou tard à remplir sa maison de sang et

de deuil. Mieux valait donc s'exécuter de bonne grâce et s'assurer pleinement soi-même, à l'aide du temps, que sa raison était bien revenue pour toujours. Toutes ces pensées étaient encore assez confuses dans l'esprit engourdi du châtelain; mais il avait au moins bien distinct le sentiment de sa résistance courageuse, la veille, au milieu de ses amis; et ce sentiment, je le répète, répandait sur toute sa personne un air de satisfaction intérieure dont il semblait jusque-là avoir perdu le secret.

Madame de Kaniblek parla la première du voyage à Vannes; elle le fit en paroles si attendries et si résignées à la fois, que M. de Kaniblek en fut touché et lui témoigna quelques regrets de lui enlever sitôt son enfant. Il n'en fut pas moins décidé que le départ aurait lieu sous peu de jours. La voiture d'un voisin devait être mise à la disposition des deux époux qui conduiraient ensemble Sény chez le vieux prêtre.

La semaine suivante se passa à préparer le trousseau de l'exilé. Un voyage était pour Sény un événement de grande importance; et, tandis qu'il regardait curieusement sa mère coudre et préparer son linge, son babil ne tarissait pas. Madame de Kaniblek se plaisait aussi à le faire chanter, et elle répétait avec lui d'une voix émue les couplets qui l'avaient surtout frappée dans la chanson du Caqueux. Son cœur se réchauffait encore, comme celui de la paysanne, aux caresses

de son enfant; mais lorsqu'elle se disait tout bas que ces caresses allaient lui manquer bientôt, que cette petite voix si doucement plaintive chanterait désormais pour d'autres oreilles que les siennes, il lui semblait qu'un poignard la frappait en pleine poitrine, et qu'elle serait morte avant le départ de son fils. La veille de ce départ, des contrariétés successives vinrent s'ajouter à ses chagrins. D'abord, le vieux concierge tomba malade; et assez gravement pour que l'unique servante du manoir se refusât à rester seule avec lui. La châtelaine n'avait pas plutôt trouvé un moyen d'aplanir cette difficulté, que le voisin dont la voiture devait servir au voyage fit savoir par un billet qu'une affaire imprévue le forçait à partir lui-même subitement: ce qui ne lui permettait plus de renouveler ses offres à M. de Kaniblek. Ce dernier se souvint alors qu'un gentilhomme du voisinage, M. de Quoëtuder, devait justement conduire, le lendemain, un de ses fils à Vannes, et qu'il avait proposé de se charger de Sény dans le cas où ses parents seraient retenus au manoir.

— Je prendrai l'enfant sur mon cheval, dit Gaëtan, et nous aurons bientôt franchi la distance qui nous sépare de Quoëtuder. Là Sény sera en bonnes mains pour continuer son voyage; dès que je l'aurai vu en voiture, je reviens ici, et nous ferons en sorte de ne pas trop tarder nous-mêmes à l'aller visiter à Vannes.

— Ainsi, je n'aurai pas même la consolation

de l'accompagner ! murmura la pauvre Éléonore. Gaëtan ne trouvait aucun moyen de faire mieux : il fallait en prendre son parti.

Soit qu'il fût trop sensible au chagrin qu'elle montrait, soit pour un autre motif, madame de Kaniblek remarqua l'air préoccupé de son mari, lorsqu'il fut décidé qu'elle ne serait pas du voyage. Peut-être éprouva-t-elle une vague inquiétude en se rappelant l'insistance que Rogard avait mise à lui conseiller de veiller jusqu'au bout à la sûreté de l'enfant. Mais que pouvait-elle redouter ? M. de Quoëtuder était un brave gentilhomme ; son manoir se trouvait à moins de trois lieues de Kaniblek, et, dans le trajet, Sény serait sous la protection de son père, que l'ivresse seule rendait parfois brutal, et qui ne pouvait s'enivrer dans un chemin désert, où le poison tentateur ne se rencontrerait pas sur son passage. Cependant le châtelain, les bras croisés sur sa poitrine et la tête basse, se promenait à grands pas dans la salle, et, à mesure que le soir approchait, on eût dit, à l'altération de ses traits, au feu sombre de ses regards, que ses réflexions devenaient plus amères. Après avoir donné ses ordres pour que tout fût prêt le lendemain au lever du soleil, il se retira dans sa chambre où la servante, qui passait devant la porte, crut un instant l'entendre gémir.

Madame de Kaniblek sentait son cœur trop gonflé de soupirs pour s'étonner de la tristesse de son mari : la joie de la maison allait partir ; on

était à la veille d'une longue absence, et, pas plus que Gaëtan, la pauvre mère ne se sentait la force nécessaire pour savourer en paix les derniers instants que Sény devait passer avec eux. Les enfants ne s'effrayaient pas de l'absence parce qu'ils ne connaissent point encore la mesure du temps. Un an ; six mois, demain, tous ces mots se ressemblent pour qui n'a jamais compté dans le présent les heures de l'attente ; pour qui n'a jamais éprouvé avec quelle lenteur s'écoulent certains jours, dans une vie dont l'ensemble est si rapide ! Le futur écolier s'était fait renouveler trois fois la promesse d'une prochaine visite chez son vieux maître, et déjà les semaines, les mois étaient franchis d'un bond joyeux par sa pensée. Il voyait sa mère arriver à Vannes, sa mère toute fière de trouver en lui un savant. Le roman ne s'arrêtait pas à cette entrevue. Vieux, on aime à se rappeler le passé ; mais, à l'âge de Sény, on se plaît à raconter l'avenir, et cela avec une assurance aussi profonde que si les événements supposés avaient l'autorité des faits accomplis. La châtelaine écoutait avec attendrissement le poème enfantin sorti du cœur de son fils : seule, elle n'eût pas imaginé des rêves de bonheur ; mais, quand Sény, l'œil brillant de plaisir, déroulait complaisamment ses tableaux de félicité, elle ne demandait pas mieux que d'y croire.

En attendant, il fallait se séparer, et je demande à toutes les mères, principalement à celles dont le

ménage a été empoisonné par d'amers chagrins; ce qu'elles ont éprouvé la veille du départ d'un enfant unique. Ce n'est pas assurément d'une main insouciant qu'elles ont ouvert les tiroirs où se trouvaient les petits vêtements de celui qui s'en allait. Ce n'est pas sans s'y reprendre à plusieurs fois, et sans essuyer des larmes, qu'elles ont pu rassembler ces objets chéris, en garnir un portemanteau, et surtout qu'elles ont jeté un dernier regard sur le meuble resté vide. Comment se faire à l'idée de confier aux soins d'un étranger, d'un inconnu, celui dont la plainte la plus légère vous éveillait en sursaut au milieu des nuits; celui dont les traits un peu fatigués, une pâleur soudaine, un sommeil agité, faisaient trembler la lampe dans vos mains, et vous retenaient suspendue longtemps sur le berceau dans une contemplation pleine d'angoisses? Et la santé, mon Dieu, est-ce que c'est tout! Ah! l'on aura compté plus tôt les feuilles des forêts que les tourments d'une mère qui va se séparer de son fils pour la première fois!

Les préparatifs terminés, Éléonore épuisa le chapitre des recommandations et des conseils. Sény prenait un air sérieux, faisait des efforts héroïques pour détourner son attention d'un oiseau qui chantait sur la fenêtre, d'un jeune chat qui parcourait la chambre en roulant une boule; mais, en dépit de la bonne volonté de l'enfant, la mère ne pouvait se dissimuler combien un au-

diteur de six ans était peu fait pour retenir tant de sages avis. Elle continuait cependant, voulant tout prévoir, jusqu'au moment où le futur écolier, fatigué de se tenir immobile, pencha sa jolie tête sur une épaule, la bouche entr'ouverte et les yeux fermés. La châtelaine le prit sur ses genoux et le déshabilla lentement, baisant tour à tour ses joues fraîches et roses, ses petits bras et ses pieds nus. Sény soulevait ses paupières, balbutiait quelques douces paroles, puis sommeillait encore pour se réveiller aussitôt. Il se prosterna devant le feu pour réciter, comme à l'ordinaire, sa prière du soir.

Éléonore s'agenouilla aussi, et le tint serré dans ses bras tandis qu'il répétait l'oraison qu'elle lui avait apprise :

« Petit Jésus, parfait modèle des enfants, enseignez-moi à vous prier, à vous aimer, à vous servir, et préservez-moi de tout mal. »

La prière achevée, Sény se retourna pour embrasser sa mère, comme il le faisait chaque soir avant de s'endormir. Les joues de madame de Kaniblek étaient inondées de larmes; l'enfant s'en aperçut aussitôt.

— Maman, dit-il en appuyant son front sur le sein de sa mère, si vous pleurez, je reste ici avec vous.

— Ce n'est rien, mon chéri, répliqua madame de Kaniblek, étouffant ses sanglots et cherchant à rappeler tout son courage. Je t'ai dit, mon amour,

combien il est avantageux pour toi de partir ; et, d'ailleurs, nous irons te voir bientôt.

— N'y manquez pas, au moins, chère maman, dit Sény en posant sa tête blonde sur l'oreiller. Ce ne sera pas demain ni dimanche, mais bien peu de temps après, n'est-ce pas ? Je vous ferai connaître par leurs noms tous mes camarades, et puis je vous réciterai le catéchisme.

La voix de l'enfant devenait plus faible, l'accent plus lent et plus confus. Ses deux petites mains qu'il agitait en parlant se détendaient, s'abaissaient l'une après l'autre, et retombaient mollement sur les couvertures. Il n'en continuait pas moins l'énumération des agréables surprises qu'il réservait à sa mère.

Et puis, reprenait-il, jusqu'au moment où la dernière parole s'éteignit dans un murmure intelligible, et puis, je vous montrerai mes lettres écrites avec de la bonne encre.... et puis, je vous chanterai du latin.... et puis, je vous conterai une petite histoire.... et puis.... et puis, nous irons voir Polichinelle.

Après une perspective aussi engageante, le mieux était de s'arrêter et de laisser madame de Kaniblek livrée à ses réflexions.

La châtelaine ne pleurait plus ; elle hasarda seulement un dernier baiser bien léger, bien timide, écarta un peu le rideau, et posa la lampe de façon à jeter quelque clarté sur le charmant visage de Sény. Elle prit l'*Imitation de Jésus-*

Christ, sans l'ouvrir, et vint s'asseoir au pied du petit lit, le front posé sur sa main, le coude appuyé sur la couchette où l'enfant dormait déjà d'un profond sommeil.

— Je veillerai cette nuit, se dit-elle intérieurement ; il me reste si peu de temps à le voir, que je ne veux pas perdre dans le sommeil des moments si précieux. Demain soir, il ne sera plus auprès de moi, et je pourrai fermer les yeux, mes regards ne devant plus le rencontrer de sitôt dans cette chambre où je n'avais d'autre joie que sa présence. Comme il est beau mon petit garçon ! Et puis, il aime tant sa mère !

Éléonore demeura toute la nuit à la même place, comptant les heures, regrettant de les voir s'envoler si vite, éprouvant plus d'une fois le désir de réveiller son fils, pour s'entretenir avec lui. À défaut de conversation, elle contemplait, au moins, ce fils bien-aimé ; elle écoutait le bruit de sa respiration, et cette vue et ce léger souffle charmaient encore la tendresse de la pauvre mère. Le regard manquait aux yeux de l'enfant, comme la parole à ses lèvres ; mais, en se penchant sur lui, en l'écoutant dormir si paisiblement, elle jouissait toujours, à un certain degré, des courts instants qu'ils avaient à être ensemble.

IV

LE VALLON DE L'ENFER.

Tout finit en ce monde, même la dernière nuit passée près de l'enfant qui va partir, la nuit qu'on voudrait prolonger éternellement. Vers les quatre heures du matin, Sény avait fait quelques mouvements, ses yeux s'étaient ouverts ; et, reconnaissant sa mère qu'il retrouvait assise au pied du lit :

— Maman, demanda-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas allée dormir ? Est-ce que j'ai été malade, que vous êtes restée là, comme l'autre fois, quand j'avais la fièvre ?

— Non, mon chéri ; non, dors tranquille.

— Oh ! si, j'ai été malade... je le sais bien... et j'ai vu de vilains oiseaux, les corbeaux noirs. Tenez, maman, je les vois encore !

Sény s'était rendormi avant d'avoir fini de par-

ler. Depuis ce moment jusqu'à celui où il se réveilla, deux heures plus tard, son sommeil avait été moins paisible. De temps en temps, il étendait une de ses petites mains, comme pour repousser quelque chose de terrible. Ses lèvres frémissaient ; son visage, où coulaient des gouttes de sueur, trahissait l'agitation et la crainte.

Tandis que sa mère l'aidait à passer ses vêtements, le petit garçon essaya de raconter comment il avait fait un très-mauvais rêve. Ses souvenirs étaient si confus, qu'il eût fallu toute la science d'un Joseph pour les interpréter. Ce qui semblait surtout avoir effrayé le dormeur, c'était une multitude de gros oiseaux au plumage noir, voltigeant, disait-il, autour de sa tête, et qui l'aveuglaient de coups d'aile. Une main invisible le retenait malgré lui au milieu de ces oiseaux, et il entendait de bien loin la voix de Rogard lui crier de prendre garde. Éléonore n'était pas superstitieuse ; pourtant ce songe lui déplut, et, tout en se répétant que les chimères de l'imagination n'ont rien de sérieux, elle ne put se défendre d'une certaine inquiétude. Il arriva qu'en ouvrant sa fenêtre pour s'assurer de la beauté du ciel, elle aperçut justement un corbeau perché sur la girouette rouillée, au-dessus de la tourelle habitée par M. de Kaniblek. L'oiseau croassait à faire peur, et lorsqu'il eut assez longtemps prolongé sa méchante aubade, il s'éleva dans l'air, plana quelques instants sur le manoir, puis s'envola à

travers les grands arbres de la forêt, dans la direction de Silfiac. La châtelaine se dit involontairement que le manoir de Quoëtuder, où devait se rendre son fils, était de ce côté.

— Mais quelle sottise, ajouta-t-elle, de s'occuper de choses aussi peu importantes que le cri de tel ou tel oiseau !

— Celui-là y était aussi, grommelait Sény en apostrophant le corbeau et en lui montrant le poing. Je n'ai pas peur de toi à présent ; entends-tu, vilaine bête !

Le déjeuner ne pouvait être gai. Il fallut, d'ailleurs, manger à la hâte afin d'arriver à temps à Quoëtuder, pour profiter des offres obligeantes du châtelain. M. de Kaniblek paraissait entièrement délivré de son agitation de la veille. Il était redevenu l'homme de ces derniers temps, morne, éteint, les traits fatigués, les gestes trahissant l'atonie et l'épuisement.

Avant de se séparer de son fils, Éléonore le conduisit dans la petite chambre dont elle avait fait un oratoire. Là, elle ouvrit une boîte contenant divers souvenirs de sa vie de jeune fille, et, prenant une petite croix d'argent suspendue à un cordon de soie, elle l'attacha au cou de l'enfant, après l'avoir baisée avec la plus grande ferveur.

— Cette croix, dit-elle, appartenait à une sainte religieuse, qui mourut peu de jours avant ma sortie du couvent, et dont les dernières paroles ont été pour me l'offrir et me la recommander.

En me la confiant, la religieuse m'assura que la pieuse relique avait séché bien des larmes dans sa famille, et elle ajoutait qu'elle me la laissait pour me protéger et me porter bonheur à moi-même. Quand tu feras ta prière, mon chéri, prends cette croix dans tes petites mains ; elle t'aidera à penser à moi, qui te la donne pour qu'elle te garde. Si jamais (et cela n'arrivera pas, je l'espère), si jamais on voulait te faire du mal, si tu avais peur, comme dans ton rêve de cette nuit, oh ! pense à ma petite croix, mon bien-aimé, et crie au bon Jésus de te venir en aide ! Il est si compatissant, vois-tu ; il a tant guéri de malades ; il a consolé tant de cœurs brisés en passant dans ce monde ; enfin il aime tant les petits enfants comme toi, que, fallût-il un miracle pour te sauver, il le ferait, ce miracle, à cause de ton innocence et de ma douleur. Tiens, Sény, embrasse-moi, embrasse-moi encore... et puis, adieu, adieu, mon enfant chéri !

M. de Kaniblek prit l'enfant des bras de sa compagne, et, après avoir embrassé cette dernière avec beaucoup d'affection, il monta à cheval, et plaça son fils devant lui. Sény penchait la tête sur la crinière de *Bruno*, et pleurait tout bas, en descendant, au petit trot, le chemin assez roide de la colline. La servante sanglotait à la porte de la cour d'honneur, à côté de la mère, qui se tenait debout, les mains jointes, avec l'immobilité d'une statue. Tout malade qu'il était, le vieux

concierge s'était traîné jusque-là, pour suivre des yeux ce bel enfant qui donnait à tout le manoir la joie et la vie.

Les voyageurs avaient disparu, et le trot du cheval se perdait dans l'éloignement. Éléonore se rappela que, d'une chambre haute, on découvrait encore, à une demi-lieue de là, un détour de la route suivie par M. de Kaniblek, et elle eut bientôt franchi les degrés qui conduisaient à cette chambre. La partie du chemin qu'elle cherchait à voir tenait une place bien restreinte entre les épais rameaux d'un vieux tremble; et pour peu que le vent s'élevât et inclinât soudain du côté de Saint-Aignan le vaste rideau de feuillage, le cavalier et l'enfant passaient inaperçus avant que l'arbre, relevant ses branches, n'eût repris sa position naturelle. Singulier bonheur que celui d'entrevoir de si loin, et pour trois ou quatre secondes, un enfant cent fois plus présent, cent fois plus distinct dans nos souvenirs, qu'il ne saurait l'être à cette distance et dans un instant si rapide! — La voilà pourtant, la pauvre mère, debout devant la fenêtre, l'œil au guet, maudissant l'agitation du feuillage, puis frémissant de plaisir et de douleur en disant: C'est lui!

Qu'il a bien connu tous les mystères de notre cœur, le grand poète qui fait dire à son Imogène: « J'aurais brisé les fibres de mes yeux dans leurs efforts pour le voir plus longtemps, jusqu'à ce qu'il fût devenu, par l'éloignement, plus petit que

mon aiguille. Oui, mes regards l'auraient suivi jusqu'à ce que, de la grosseur d'un atome, il se fût évanoui dans l'air; et alors, j'aurais détourné les yeux, et pleuré. »

Madame de Kaniblek détourna aussi les yeux du point où elle les tenait fixés tout à l'heure avec tant d'anxiété, et ses larmes coulèrent abondamment. Le départ de Sény lui enlevait, au moins pour un temps, la compensation unique dont la Providence semblait avoir voulu consoler ses peines. Elle demeura plus d'une heure assise à la même place, repassant dans son cœur les amertumes de sa vie, et mettant une implacable ténacité à n'en oublier aucune. Tendresse méconnue, propos outrageants, scènes violentes, dilapidations, humiliations sans nombre, tous ces lamentables souvenirs se réveillant à la fois, la jetèrent dans un accablement profond et presque désespéré. Encore si le présent, si l'avenir avaient pu racheter le passé! Mais, dans ces derniers temps, lorsque son mari cherchait à vaincre l'effroyable passion cause de tous ses maux, qu'avait-elle retrouvé du Gaëtan de ses premiers rêves? Rien... Le repentir était venu trop tard; il ne restait plus de l'homme d'autrefois qu'un corps ruiné, un esprit éteint, une âme languissante. Comment croire à la persistance d'une volonté saine devant ce pauvre être dégradé, dont le vague regard et le geste indécis indiquaient trop bien l'état maladif et voisin de la démence!

Plongée et comme anéantie dans ces réflexions, Éléonore ne se sentait plus vivre que par un immense désir de la mort. Tout à coup, son corps affaissé se redressa, ses yeux étincelèrent, elle se leva d'un bond, et prêta l'oreille. Une voix effrayée, une voix suppliante se faisait entendre distinctement à travers les bruits de la forêt :

— O maman, venez vite !... O Jésus, Jésus, sauvez-moi !...

J'ai parlé ailleurs de la croyance aux *intersignes*, à peu près générale dans les campagnes bretonnes, et je suis bien forcé d'y revenir lorsque je raconte quelques-unes de nos traditions. Quant à la réalité de ces avertissements du ciel dans une occasion importante, je ne veux ni l'affirmer ni la nier, me bornant à faire remarquer ici que des hommes instruits et très-sérieux ne la regardent pas comme impossible. Paulin ne nous montre-t-il pas l'évêque Honorat réveillé par une voix surnaturelle, qui le presse de se lever pour assister saint Ambroise agonisant ? Le même Ambroise avait été averti, dans l'église de Milan, d'une manière non moins mystérieuse, de la mort de saint Martin de Tours. Mais l'histoire religieuse n'est pas seule à consigner ces prodiges. Marguerite de France, dans ses Mémoires, atteste que Catherine de Médicis voyait, à Metz, de son lit de douleur, le cadavre du prince de Condé, tué en ce même moment, à la bataille de Jarnac. La

duchesse de Lorraine eut aussi une vision semblable dans sa cellule à Pont-à-Mousson.

« Mes sœurs, s'écria-t-elle, tandis que la victoire nous abandonnait à Pavie, ah ! mes sœurs, prions ensemble ! mon fils de Lambesc est mort, et le roi François est prisonnier ! »

Se précipiter hors de la chambre, voler à l'écurie, s'élancer sur un cheval ; tout cela prit moins de temps à madame de Kaniblé que je n'en ai mis à rappeler trois ou quatre faits inexplicables. Elle avait entendu le cri d'alarme de son fils, et, folle de terreur, la châtelaine traversait les bois au galop, se confiant, pour diriger sa course, à la puissance céleste qui, croyait-elle, avait daigné l'avertir du danger couru par l'enfant. Un chant très-élevé, qu'accompagnait un bruit de sonnettes, attira son attention. Un vieillard, assis de côté sur un cheval maigre, déboucha par un des sentiers qui croisaient la route, et s'arrêta court en voyant l'air effaré de la dame du manoir. C'était Rogard ; il revenait des forges où il avait porté, dans la nuit, une charge de charbon.

— Oh ! Rogard ! il peut être mort ! Je l'ai entendu : il appelait Jésus à son secours ; et je vais devant moi, sans savoir où.... J'ai bien reconnu sa voix, te dis-je.... Oui, oui, parti seul avec son père ; et ils sont tous les deux dans la forêt.

Le vieillard était devenu livide.

— Alors ne perdons pas un instant, s'écria-t-il, et que Dieu nous vienne en aide !

C'était le jour des merveilles : aiguillonné par une branche d'épines qui lui déchira les flancs, le cheval du charbonnier prit le galop une fois dans sa vie.

— Venez, venez, reprit Rogard ; j'ai peur de savoir trop bien où les trouver.

Ils firent ainsi, en peu d'instant, une lieue et même davantage ; mais le sentier devenant plus étroit à mesure qu'ils se rapprochaient du vallon de l'Enfer, les branches s'entre-croisant, à la hauteur de leurs têtes, de façon à barrer le chemin, il leur fallait à chaque instant incliner le front pour éviter un choc peut-être mortel, et ralentir ainsi une course que rien ne pouvait rendre assez rapide. La châtelaine et son guide se trouvèrent enfin à quelques pas du menhir, devant la descente rocailleuse, à l'endroit même où Rogard, l'autre semaine, avait rencontré les chasseurs. Là, un petit chapeau qu'Éléonore reconnut avec un redoublement d'épouvante était accroché à une forte branche d'églantier. Éperdue, madame de Kaniblek voulut descendre de cheval et chercher aux environs.

— Non, dit Rogard ; en avant, en avant encore !

Et la pauvre mère s'élançait dans la descente, non sans jeter un dernier regard sur l'églantier, où elle venait de trouver la confirmation d'un pressentiment sinistre. Un vent léger balançait doucement le petit chapeau au milieu des baies rouges du rosier sauvage, et sur la touffe de ru-

bans et de plumes qui lui servait d'ornement, un oiseau chantait et battait joyeusement des ailes.

Il y a quelque chose de navrant dans le contraste des agitations de notre cœur avec la beauté tranquille des lieux qui nous environnent. Madame de Kaniblek était trop vivement surexcitée maintenant pour arrêter sa pensée à ce contraste ; mais, le matin, en voyant partir son fils, elle s'était presque affligée de l'éclat inaccoutumé du soleil. Jamais, en effet, l'automne ne s'était montré si riant et si calme qu'à l'heure où Sény et son père avaient quitté le manoir. Les eaux, les pierres, les branches étincelaient de mille feux, l'azur éblouissait, les ombres entrelacées des grands arbres ne s'étendaient sur la mousse que pour mieux dessiner par leurs noirs contours les rayons de lumière versés d'en haut à travers les feuilles transparentes. On eût pris pour le premier salut des beaux jours cette joyeuse matinée qui n'était que leur dernier adieu. Les hirondelles semblaient s'y tromper au moment de partir. En les écoutant gazouiller, jaser ensemble sur les bords encore fleuris de la rivière, on croyait les entendre se demander l'une à l'autre : — Êtes-vous sûre que l'hiver approche ?

Sény n'était resté que fort peu de temps insensible à la sérénité du ciel et surtout au charme de ces voix ailées qui s'appellent et se répondent d'arbre en arbre, de branche en branche, dans les solitudes de Quénécan. Il avait d'abord essayé

ses yeux, puis relevé la tête, et dès que son regard curieux s'était promené librement des deux côtés de la route, il avait trouvé tant de questions à faire, qu'il n'avait pu songer davantage à son chagrin. M. de Kaniblek lui répondait avec douceur. Peu à peu, cependant, les réponses devinrent plus brèves et plus confuses, et le châtelain parut se plonger de nouveau dans la rêverie qui, la veille, l'avait si douloureusement agité. Il en sortit un moment pour demander à son fils de lui chanter une ballade bretonne.

— Il est encore de bonne heure, dit-il; nous avons fait la moitié de la route, et nous pouvons aller tranquillement au pas. Ma tête est brûlante; je me sens oppressé et dans un grand trouble. Obéis, mon cher enfant; je pense que ta chanson pourra me distraire et me faire du bien.

Sény ne se fit pas prier, et chanta de sa voix douce et plaintive la dernière complainte qu'il avait apprise de Rogard. Le père écoutait, et poussait, de temps à autre, de profonds soupirs. Il interrompit le chanteur à ce couplet :

« Maintenant que je sais tourner les rouets et faire des câbles pour les navires, maintenant je m'assieds au foyer, allaitant mon petit caqueux... »

— Pauvre enfant! s'écria le châtelain, avait-il besoin de naître pour partager l'opprobre de sa famille? Son père était méprisé de tout le monde; peut-être même en grandissant, en voyant sa mère malheureuse, le fils eût-il fait comme les

autres!... O Sény, n'est-ce pas que tu aimerais mieux mourir tout de suite que d'avoir jamais pour moi un sentiment si impie, si dénaturé?

En parlant ainsi, Gaëtan pressait la poitrine de son fils dans une étreinte convulsive. L'enfant n'avait pas compris la question de M. de Kaniblek; il fixa sur celui-ci un regard étonné.

— Peut-on regretter la vie? reprit le châtelain, dont l'animation fébrile augmentait. Tu es heureux maintenant, cher petit, mais va! que te réserverait l'avenir, sinon la misère et la honte? Tu chantes à présent des chansons tristes sans rien perdre de ta gaieté; eh bien! grandis, prends des années, deviens un homme, et alors, à table avec des amis, il t'arrivera de chanter comme moi les chansons les plus folles, l'ennui et la désolation au fond du cœur. Je ne sais que devenir! les heures de l'ivresse sont pleines de terreurs, et quand je renonce, au prix de bien des efforts, à ces maudits flacons, je tombe dans le marasme et l'idiotisme. Quelle torture! quelle abjection! et qu'il vaut mieux s'en aller vers l'inconnu, avant d'avoir cédé une première fois à des tentations perfides!

Sény ne trouvait rien à répondre, mais ses petites mains tremblaient sur la main de son père qui tenait l'enfant serré devant lui. Les premiers accès de démence du châtelain ne s'étaient montrés que dans l'ivresse; maintenant le démon, tant de fois provoqué, venait de lui-même; il

n'était point besoin de libations coupables pour l'évoquer. Le malheureux Gaëtan ne s'appartenait plus. Pourtant, au milieu du désordre de son esprit, il eut un éclair de raison, et il essaya d'en profiter pour s'épargner un crime. Au bord d'une clairière, des bûcherons étaient rassemblés, les uns abattant les grands chênes, les autres faisant des fagots, ou attisant un feu de sapin dont les pétilllements projetaient au loin d'étincelantes flammèches. Gaëtan s'arrêta tout à coup.

— Sény, dit-il, si je te laissais ici avec les bûcherons ?

Cette proposition étrange bouleversa l'esprit de l'enfant, qui s'imagina qu'il n'avait été conduit dans la forêt, sous le prétexte d'un voyage à Van-nes, que pour être abandonné de ses parents, comme le petit Poucet l'avait été par les siens. Il voyait déjà la maison de l'Ogre, à quelques pas ; et, d'ailleurs, ces hommes inconnus, armés de haches ou tournant autour d'un grand feu, lui paraissaient tout seuls assez suspects pour qu'il ne voulût pas consentir à demeurer avec eux. M. de Kaniblek réitéra son offre préservatrice, et descendit même de cheval, essayant de rassurer l'enfant qu'il voulait sauver.

— Papa, bon petit père, je n'ai rien fait de mal, répétait le pauvre Sény d'une voix suppliante. Nous avons encore du pain à la maison, et vous savez bien que le bûcheron et la bûcheronne ne perdaient leurs petits garçons que parce qu'ils ne

pouvaient les nourrir. Je vous en prie, conduisez-moi à Quoëtuder ou ramenez-moi bien vite à maman. Je ferai tout ce qu'il faudra. Je chanterai en route ce que vous voudrez.

Trois ou quatre bûcherons assistaient de loin à ce débat : ils pensèrent que le voyageur, qui les montrait de la main, cherchait à effrayer son fils pour le punir de quelque méfait ; et l'un d'eux, jaloux de venir en aide à l'autorité paternelle, fit deux pas en avant, brandit sa cognée, et apostropha le coupable supposé d'une voix menaçante. En ce moment, M. de Kaniblek se disposait à enlever Sény de la selle ; mais l'enfant, épouvanté par l'homme à la hache, poussa de tels cris, s'attacha si bien à la crinière du cheval que le châtelain n'insista plus et poursuivit sa route. Le chemin du manoir de Quoëtuder débouchait assez près de la clairière où travaillaient les bûcherons. Mais le cavalier n'y entra point, et, pressant le cheval vers un autre but : — Il le faut donc, murmura-t-il d'un air accablé.

— Oh ! oui, papa ! répliqua le petit garçon en posant sur la main qui le soutenait de nouveau sa joue caressante ; oui, il faut me conduire à Quoëtuder, et je vous aimerai de si bon cœur !

Le cavalier gardait un morne silence, et Sény lui-même ne retrouvait ni ses chansons ni son babil. Toutefois l'enfant ignorait le danger qui planait sur lui. Souvent à Hennebont, lorsque son père rentrait, après une orgie, il l'avait entendu

divaguer, il avait été témoin d'actions extravagantes; aussi, le premier moment passé, il attribua à quelque fantaisie provenant de la même cause la petite scène qui venait d'avoir lieu. « Il a bu du poison, je le vois bien; mais je lui parlerai doucement et il ne se mettra pas en colère. Il m'a dit aussi depuis longtemps que nous avions fait la moitié de la route : nous devons arriver bientôt. Oh ! si je voyais les cheminées de Quoëtuder au-dessus des arbres ! »

Toutes les réflexions de Sény avaient roulé sur ce thème, jusqu'au moment où il crut entrevoir un bout de mur à travers les branches arides d'un arbre desséché et renversé à demi par le temps.

— Papa, n'est-ce pas là Quoëtuder?... Répondez-moi donc, cher papa; je suis si fatigué! Tenez, voilà une branche qui vient d'enlever mon chapeau... Papa, arrêtez donc le cheval!

Gaëtan ne l'entendait plus : lancé dans le chemin qui descendait en serpentant vers les profondeurs du vallon de l'Enfer, il tremblait de tous ses membres, comme un homme surpris par une grosse fièvre, et se sentait déjà sous l'empire des plus sinistres visions. Le pauvre petit n'osa pas trop insister; et pourtant il y avait sur ce chapeau des rubans et deux plumes grises qui lui paraissaient les plus belles choses du monde. Maintenant, le trot du cheval lui renvoyait ses boucles de cheveux sur le visage, et il avait assez

à faire de les écarter pour voir si l'introuvable Quoëtuder ne se montrait pas enfin.

Le manoir ne paraissait pas, et la vallée, se resserrant de plus en plus, prenait cet aspect désolé qui lui a valu son nom, et que j'ai vainement essayé de peindre. Sény regardait tour à tour, avec étonnement, les montagnes, le torrent, les sentiers pierreux entravés par des rochers et des arbustes; mais il n'adressait plus de questions à son père qu'il entendait pleurer derrière lui. Arrivé tout près du dolmen, le cavalier descendit de cheval une seconde fois, et, prenant l'enfant dans ses bras, il le posa à terre après l'avoir embrassé. La figure de Gaëtan était inondée de larmes.

— Cher papa, dit l'enfant encouragé par les baisers de son père, vous avez donc bien du chagrin? Êtes-vous malade? Alors pourquoi ne pas retourner chez nous?... Moi, j'ai peur d'être malade aussi, et je serais si heureux de voir maman.

— Et c'est parce que tu ne la reverras plus, cher petit, que je sens mon cœur se fondre de pitié pour elle et pour toi. Si tu savais! Oh! vois-tu, il n'y a plus à combattre : je l'entends, cet homme qui est là caché sous les pierres. Le misérable! et pourtant, il faut obéir, et tuer mon pauvre cher fils!

L'enfant était muet de terreur. Les traits du châtelain étaient si bouleversés, ses yeux avaient un regard si étrange, que Sény avait peine à re-

connaître son père, et qu'il se croyait plutôt en la puissance d'un démon. Tandis que Gaëtan se penchait avec un redoublement de sanglots à l'ouverture du dolmen, Sény voulut essayer de fuir; mais ses petites jambes fléchissaient sous lui, et dès les premiers pas il tomba sur une grosse pierre. Il n'eut pas la force de se relever; et lorsque son père revint vers lui, Sény était à genoux sur le chemin, joignant au-dessus de sa tête ses mains suppliantes.

— Mon Dieu, papa, mon Dieu, que vous a fait votre petit garçon ? Je veux bien rester sans vous dans la forêt ! Je veux bien aller trouver les bûcherons ! Mais ne me faites pas de mal, ne me tuez pas, comme ce méchant homme vous l'a dit !... Oh ! si maman était ici avec nous ! maman ! maman bien-aimée !...

M. de Kaniblek avait pris son fils dans ses bras avec autant de tendresse et de compassion qu'aurait pu en montrer la mère elle-même. Ces caresses réveillèrent encore une fois le courage du petit garçon, qui ne pouvait comprendre qu'on pût l'aimer ainsi, et songer en même temps à le faire mourir.

— Il nous faut gravir cette colline, reprit Gaëtan en désignant de la main, sur la hauteur, une espèce de plate-forme, cernée par des gouffres béants. Il sera très-difficile d'arriver là ; car tu ne pourrais y monter seul, et j'ai besoin de mes mains dans deux ou trois passages qu'on ne peut

franchir qu'en s'appuyant à des saillies de rochers. Veux-tu te placer sur mon dos, et te tenir à mon cou, comme tu l'as fait tant de fois en jouant avec ta mère ?

Avant de répondre, Sény promena dans toute la vallée un regard plein d'angoisse... Personne ! Rien que le bruit du vent dans les sapins et le clapotement de l'eau remuant les cailloux dans le lit inégal du Deu-Laz. Il tourna alors vers le pâle visage de son père ses yeux tout mouillés, et de son accent le plus soumis et le plus tendre :

— Papa, je vais me mettre sur votre dos ; prenez garde de me laisser tomber, au moins, car j'ai bien peur !

Le père se courba, et l'enfant lui passa les bras autour du cou en répétant d'une voix caressante :

— J'obéis, papa ! je vous aime, voyez-vous !... mais j'ai bien peur, bien peur.

Et ils commencèrent à gravir la montagne, où, par endroits, les escarpements semblaient défier l'audace et le pied sûr d'un chevrier. Ils n'arrivèrent qu'après des difficultés très-grandes au petit plateau suspendu sur les abîmes.

— Êtes-vous content, cher papa ? dit Sény en couvrant de baisers les cheveux et les joues du châtelain. N'est-ce pas que vous ne me ferez pas de mal ?

— Pauvre Éléonore ! pauvre mère ! répéta plusieurs fois M. de Kaniblek en parcourant la plate-forme d'un pas rapide.

Sény, à demi couché sur un gazon rougeâtre, épiait avec anxiété tous les mouvements de son père. Celui-ci se penchait de temps en temps pour s'assurer de la profondeur du précipice, et son regard avertissait le malheureux enfant du sort qu'il lui préparait. Tantôt l'insensé élevait les bras vers le ciel en protestant contre la violence faite à sa tendresse ; tantôt il courbait la tête et demandait seulement quelques minutes de répit. Les pleurs silencieux de sa victime se mêlaient à ses gémissements.

— C'est trop souffrir, cria-t-il enfin ; l'heure est sonnée. Pardonne-moi, mon fils, et, avant de nous quitter, embrasse-moi une fois encore.

L'enfant s'était traîné à ses pieds en poussant des soupirs et demandant grâce.

— Hélas ! hélas ! répéta Gaétan d'une voix déchirante, tu n'es pas le plus à plaindre de nous deux !

Sény se souvint alors de la croix que lui avait donnée sa mère, et la pressant sur ses lèvres :

— Maman, maman, venez vite !... O Jésus, Jésus, sauvez-moi !

M. de Kaniblek recula de quelques pas, posa la main sur ses yeux pour en essuyer les larmes ; puis, avec un geste désespéré, il se rapprocha de nouveau pour en finir. Malgré le délire de la fièvre, il demeura comme pétrifié du changement qui s'était fait en un instant sur le visage et dans l'attitude de son fils. La confiance brillait dans

les yeux de Sény ; il était debout, la tête penchée vers l'entrée de la vallée, et paraissait écouter un bruit lointain.

— Ah ! c'est maman ! maman vient ! J'entends sa voix ! J'entends le galop du cheval ! cria le petit garçon en bondissant comme un jeune chevreau, et courant du côté par où son père et lui étaient arrivés sur le plateau de la colline. C'est maman ! maman vient ! Oh ! merci, merci, mon Jésus !

Après un instant d'hésitation, Gaétan voulut le poursuivre. Au lieu de prendre le circuit déjà parcouru par l'enfant, il pouvait abrégier en côtoyant l'abîme. Il s'élança donc d'un rocher à l'autre, sur ce chemin périlleux, les yeux aveuglés par les pleurs. Sény s'était arrêté au premier pas de la descente ; il déchirait ses petites mains en essayant de s'accrocher aux épines pour se glisser ensuite le long d'un rocher taillé à pic. Un cri terrible s'éleva derrière lui, et à ce cri se joignit un autre bruit plus terrible encore. L'enfant détourna la tête... M. de Kaniblek n'était plus sur la terrasse.

Sény, malgré ses efforts, n'avait pu réussir à s'éloigner. Il regarda le sang couler de ses mains, et revint, découragé, à la place où il avait tant supplié son père. Un sureau, qui étendait ses branches au-dessus de l'abîme, venait d'être violemment arraché du bord par quelque forte secousse, et Sény le vit, à vingt pieds plus bas, ar-

rété dans sa chute par d'autres arbustes, et laissant tomber encore au fond du précipice des rameaux mutilés, les pierres et les mottes de gazon qui entouraient ses racines. Aucune plainte ne montait du fond du gouffre; mais on n'entendait pas non plus sur le chemin la voix de madame de Kaniblek, ni le galop de son cheval. Ce silence, cette profonde solitude, achevèrent de briser le pauvre petit; il appela encore sa mère d'une voix éteinte, puis il se coucha sur la terre, ferma les yeux, et perdit le sentiment de l'existence.

Il était là, depuis près d'une heure, évanoui, et délivré, du moins, de ses cruelles angoisses, lorsque la châtelaine et son guide arrivèrent enfin dans la vallée. Le galop d'un cheval attira d'abord leur attention : le bruit se rapprochait, s'éloignait, se rapprochait encore; on voyait que l'animal changeait de direction à chaque instant, allait et revenait sur lui-même. Un hennissement prolongé fit dresser l'oreille à la jument de Kaniblek, qui reconnut la voix d'un ami, et se hâta d'y répondre. *Bruno* parut alors, délivré de la selle, de la bride, de tout l'attirail inventé par la civilisation, et commençant les délices de la vie sauvage par des ruades inouïes et des évolutions incroyables. Dire ce qu'éprouva la pauvre *Éléonore* en retrouvant ainsi le cheval de son mari, le cheval qui avait emporté son fils, serait impossible à qui n'a pas connu de pareilles épreuves. Dieu nous donne, à certains moments, des forces surhumaines; il

le faut bien, puisque le découragement peint dans les yeux de Rogard ne put arrêter la course de la châtelaine, qui se trouva bientôt au pied de la colline où son fils avait été si près de la mort. Le charbonnier attacha les deux chevaux aux arbres dont les branches tordues ombrageaient le dolmen, et invita madame de Kaniblek à s'asseoir sur une des pierres renversées, tandis qu'il allait explorer les environs.

— M'asseoir ? y pensez-vous ? Ah ! je vous suivrai, Rogard, et si je ne puis le retrouver, je me reposerai sous la terre.

Il fallut bien céder à tant de courage; et cependant, le moyen de chercher avec la même liberté lorsqu'on a près de soi un cœur de mère, un cœur qui va peut-être cesser de battre devant une affreuse découverte. — Le vieillard osait à peine interroger les pierres du dolmen, soulever les branches des buissons, jeter sur les eaux troublées du torrent un regard furtif.

— Au moins, dit-il, laissez-moi visiter tout seul ce plateau que vous voyez là entre des crêtes de rochers. J'ai idée que j'y trouverai quelque indice. Mais c'est si haut, et le chemin est si rude !

— Partons, partons, répondit la châtelaine, le visage glacé et la poitrine haletante.

Rogard connaissait un chemin moins âpre que le sentier suivi ou plutôt escaladé par M. de Kaniblek. Nos voyageurs atteignirent le sommet de la colline, et là, la pauvre mère, l'heureuse mère,

devrais-je dire, retrouva son fils toujours évanoui, mais respirant encore et sauvé. Les baisers, les caresses, les larmes, le ranimèrent un instant.

— Maman, dit-il en ouvrant les yeux pour les refermer aussitôt, chère maman, papa voulait me faire mourir. Oh ! que j'ai eu peur !... ne me quittez plus, et cachez-moi bien.

Éléonore pressait le doux fardeau sur son cœur, et, bien qu'à demi morte de fatigue, elle refusa de le céder au vieillard. La révélation qu'elle venait d'entendre lui donnait des ailes ; elle se figurait son mari caché derrière les buissons ou les rochers, et se disposant à la poursuivre pour lui arracher son trésor. La pauvre femme ne se crut en sûreté que dans la cabane de Rogard, où il lui fallut rester plusieurs jours, la santé de l'enfant ne permettant pas d'abord de le transporter plus loin. Une maladie grave se déclara. Ce fut au moins trois semaines après l'événement que Sény put raconter, avec quelque détail, la scène du vallon de l'Enfer.

Rogard n'avait pas attendu ce récit pour être bien persuadé de la mort de M. de Kaniblek. Tandis que la mère, tout entière à son enfant, ne songeait qu'à fuir au plus vite, il s'était approché du précipice ; il avait vu le sureau déraciné, et, sur les arbustes qui le retenaient suspendu, de la terre fraîchement remuée et encore humide. Cet indice, joint à la présence de Sény sur le bord du gouffre, ne pouvait laisser aucun doute. —

Éléonore pleura son mari ; car, si une passion dégradante avait rendu celui-ci peu digne de regrets, la veuve n'en conservait pas moins la mémoire de ses jeunes espérances, et elle se demandait ce qu'aurait pu être Gaëtan, s'il eût résisté, dès l'origine, à des penchants désastreux. Le manoir de Kaniblek ne rappelait à la châtelaine que de lugubres souvenirs. Il fut abandonné, et tomba en ruine.

Quant à Sény, la suite de son histoire peut se résumer en quelques mots. Il devint le favori de son oncle, qui, dès qu'il eut appris la fin tragique de M. de Kaniblek, accourut près de la veuve, et lui proposa de revenir avec lui à Hennebont. L'amitié fraternelle s'efforça d'adoucir les conséquences d'un mariage imprudent, et elle y parvint en partie, grâce au puissant secours que lui offrit la piété filiale. Le nom de Kaniblek, avili dans la personne de Gaëtan, retrouva son éclat par les vertus et la noble intelligence du dernier descendant de la famille. Sény ne se maria point, mais les villes d'Hennebont et de Vannes, qui le comptent au nombre de leurs bienfaiteurs, l'ont vu, durant près d'un demi-siècle, entourer de soins paternels une multitude d'enfants pauvres qu'il réunissait autour de lui, et qu'il aidait de sa bourse et de ses conseils. Il avait fondé pour eux une sorte de maison de refuge, où il admettait, de préférence, les infortunés dont les pères s'abandonnaient, comme l'avait fait le sien, à toutes

les hontes et à tous les périls *d'une passion funeste*.

Une dernière observation avant de finir. Après avoir consacré de nombreuses pages aux malheurs occasionnés par l'intempérance dans les classes populaires, j'ai cru qu'un nouvel exemple, choisi plus haut, ne serait pas sans utilité. Les désordres que j'ai voulu flétrir n'affligent pas seulement des familles de paysans et d'ouvriers; et, dans n'importe laquelle de nos villes, il suffit de jeter les yeux autour de soi pour s'en convaincre. Un vice aussi dégradant se montre plus rarement sans doute dans un milieu où des habitudes élégantes et une éducation soignée peuvent lui servir de préservatifs; toutefois, du moment qu'il existe chez quelques individus, et que personne n'ignore ses conséquences douloureuses, comment ne pas s'étonner de la facilité avec laquelle un homme dissipé, et n'offrant aucune garantie morale, trouve souvent à s'établir? J'ai vu des parents prendre des renseignements scrupuleux sur l'ancienneté de la famille, la position de fortune, et ne s'informer de la conduite qu'avec une telle légèreté, qu'on pouvait, sans rien changer à leur décision, se dispenser de répondre sur ce dernier point. De lamentables drames, dont plusieurs se sont déroulés devant les tribunaux, attestent l'imprudence de pareils mariages.

Quant aux maladies de l'intelligence, provoquées par des excès de table, j'ai dit que M. le

docteur Bayle les comptait pour un tiers dans le nombre des fous visités par lui. A Dublin, ce n'est plus seulement le tiers des aliénés, mais la moitié, qui le sont par suite d'ivrognerie. A Saint-Pétersbourg, le mal était plus grand encore, il y a quelques années, puisque, sur neuf cent soixante-six aliénés du grand hospice, huit cent trente-sept avaient aussi perdu la raison par des habitudes d'ivresse. On peut consulter le mémoire du docteur Marc, sur le caractère effrayant que prend parfois la démence chez ces malheureux. L'un d'eux, comme M. de Kaniblek, était poursuivi par l'idée qu'il devait tuer son enfant, et une nuit (il le racontait lui-même avec des sanglots à ses juges), il prit sa hache en pleurant, et trancha la tête de son fils. J'ai reculé devant le dénoûment lugubre et les tristes détails de cette histoire. Je ne le regretterai point, si j'en ai dit assez pour donner à réfléchir, aussi bien au jeune homme prêt à se laisser entraîner sur une pente fatale, qu'à la mère portée à trop d'indulgence sous le rapport de la moralité, lorsqu'il s'agit d'assurer l'avenir de sa fille.

LA NIÈCE DU MAJOR.

LA NIECE DU MAJOR.

Le docteur Aubry, assis dans son grand fauteuil, au coin du feu, venait d'agiter pour la troisième fois le cordon de la sonnette, lorsque la porte s'ouvrit enfin et livra passage à une servante essoufflée, hors d'haleine.

« Foi de troupiér ! s'écria le disciple d'Hippocrate, en accompagnant son exclamation d'un geste indigné, il me faudra bientôt tous les canons de Wagram pour attirer l'attention de mes domestiques et les décider à paraître quand j'ai besoin d'eux ! »

Une voix flûtée s'éleva de la chauffeuse placée de l'autre côté du foyer.

« Le moyen serait mal choisi, mon cher papa ; je gagerais qu'au lieu d'attirer Jeannette, le bruit de la mitraille la ferait courir à vingt lieues d'ici. »

Le vieux médecin sourit à l'observation de sa fille et reprit d'un ton moins élevé :

« Approchez donc, Jeannette, et ne restez pas sur le seuil avec cet air effaré. Nous passons la soirée, mademoiselle et moi, chez notre voisin, le docteur Lambert. A neuf heures, vous viendrez sonner à sa porte, et vous direz que madame la vicomtesse me prie instamment de passer chez elle au plus tôt. Vous reviendrez une heure après, et vous sonnerez plus fort. Vous direz alors... voyons, attendez un peu!... vous direz que la maladie du capitaine semble s'aggraver, que toute la famille est en émoi et me supplie de ne pas perdre un instant.

— Jeannette devra-t-elle nommer la vicomtesse et le capitaine?... demanda la fille du docteur en baissant la voix et en cachant sa mine éveillée derrière un écran.

— Non, Flavie, non; la profession que j'ai l'honneur d'exercer exige la plus grande discrétion, et Jeannette sait fort bien qu'elle ne doit jamais nommer personne. Maintenant, mon enfant, continua le vieillard en s'adressant encore à la servante, vous pouvez vous retirer. Attention seulement, et n'oubliez rien, comme nous le répétait Masséna après la rude journée d'Essling et d'Aspern.

— Ma journée aussi a été rude, répliqua la servante en étouffant de son mieux un gros soupir. J'ai parcouru deux fois, à belles enjambées, tous les quartiers de la ville, arrêtant les passants, entrant dans les boutiques, sonnant et cognant

aux portes, et toujours criant après vous. J'ai usé deux paires de souliers à ce métier-là depuis six semaines. Je n'ai pas un instant pour souffler; et à force de courir, en montrant partout les allonges de mes bas bleus, j'oublierai comment on marche. Il serait bien fin celui qui rencontrerait Jeannette, dans les rues, autrement qu'un pied en l'air.

— N'ai-je pas augmenté vos gages de près d'un tiers, rien que pour cet exercice? demanda le vieux médecin.

— De bonne foi, monsieur, je ne dis pas non; mais si vous ne me laissez pas même la soirée pour me ravitailler un peu, je n'aurai d'autre chance, après tout, que de me faire enterrer dix ans plus tôt, avec une croix d'argent au lieu d'une croix en cuivre. Le profit ne vaut pas la perte; j'aimerais à vivre si je courais moins.

Flavie riait dans son coin; le docteur lui-même avait peine à garder son sérieux, et ce fut d'un accent tout paternel qu'il rassura Jeannette, en lui promettant que les courses du soir ne se renouvelleraient que très-rarement. La servante quitta la chambre.

« Encore, dit-elle à la cuisinière qu'elle rencontra sur le palier, encore, s'il s'agissait de vrais malades! mais galoper et se mettre en nage pour des hableries et des feintises! »

Demeurée seule avec son père, Flavie n'hésita pas à lui soumettre une observation du même

genre. Le docteur Aubry avait fait la campagne d'Autriche en 1809, en qualité d'aide-major dans le corps de Masséna, et bien qu'il se qualifiât sans cesse de vieux grognard, de dur à cuire, il poussait l'indulgence jusqu'à la faiblesse lorsqu'il s'agissait de sa fille. Celle-ci, d'un caractère vif et enjoué, avait donc son franc parler dans la maison.

« Cher papa, dit-elle en rapprochant un peu la chauffeuse du grand fauteuil, les plaintes de la pauvre Jeannette ne sont pas dénuées de fondement ; ses journées se passent en courses continuelles et entièrement inutiles. Elle sait comme nous que le capitaine et la vicomtesse de ce soir n'existent pas plus que ces autres clients pour lesquels elle vous poursuivait, ce matin, de rue en rue et de maison en maison. Vous avez rendu assez de services à l'humanité, soit sur les champs de bataille, soit dans la vie civile, pour laisser à d'autres chirurgiens, à d'autres médecins plus jeunes, le soin de vous remplacer maintenant. »

Le docteur écoutait avec attention. Lorsque Flavie eut cessé de parler, il lui prit les mains et les serra dans les siennes. Après un moment de silence :

« Oui, reprit-il d'une voix émue, j'ai rendu de grands services, et, dans le cours de ma longue carrière, j'ai pu me vanter souvent de cures merveilleuses. Mais c'est justement à cause de ces cures et de ces services multipliés que l'ingrati-

tude des hommes me semble aujourd'hui plus insupportable. Quoi ! après avoir délivré un conscrit normand de trois balles autrichiennes, qu'il avait avalées à la file en ouvrant la bouche d'étonnement au premier feu ; après avoir excité l'admiration de Berthier, de Masséna, de Napoléon lui-même par cette opération et d'autres plus curieuses encore, devais-je m'attendre à me voir un jour méconnu, délaissé, au point qu'un misérable, un goujat, osait, hier, discuter la valeur de mon ordonnance pour guérir un rhume de cerveau ! Si le mérite d'un homme se jugeait à ses œuvres et non au plus ou moins d'engouement qu'il excite, je laisserais mes actions parler pour moi, certain d'attirer bientôt la ville entière à mon cabinet de consultation. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et j'ai besoin de déguiser la vérité pour conserver quelques débris d'une clientèle inconstante. »

Flavie se leva, et, passant un bras caressant autour du cou de M. Aubry, elle demanda s'il était vrai qu'avant d'opérer sa retraite dans l'île de Lobau, Napoléon eût consulté préalablement les maréchaux Davoust, Bessière, Masséna et d'autres chefs de corps. Sur la réponse affirmative :

« Eh bien, cher papa, continua la jeune fille, puisqu'un esprit aussi absolu que celui de Napoléon recherchait parfois un conseil, vous me permettez, n'est-ce pas, d'émettre aussi mon opinion sur votre plan de conduite ? Puisque les

malades vous échappent et préfèrent à votre vieille expérience les paroles dorées des jeunes docteurs, ne serait-il pas mieux de congédier vous-même ce qui peut vous rester d'une clientèle aux trois quarts perdue ? Croyez-moi, répétez bien haut que l'âge du repos a sonné pour vous, et qu'à aucun prix vous ne consentirez maintenant à guérir personne.

— En d'autres termes, murmura le vieillard en essuyant une larme égarée dans les plis de sa joue ridée, ce conseil est celui que nous donne John Tobin dans *la Lune de Miel* : « Un chien « bien élevé descend toujours au bas de l'escalier « quand il voit qu'on se prépare à le jeter à « coups de pied dans la rue. »

— Non pas ; ce John Tobin est un impertinent, et votre comparaison est affreuse.

— Elle est juste, mon enfant, et peut-être réussiriez-vous à me persuader, John Tobin et toi, si l'exercice de ma profession n'était indispensable pour t'assurer une dot suffisante. Sais-tu bien qu'avec un millier de francs de revenu, tu trouverais moins facilement encore un mari que moi des malades ?

— Ainsi, vous voudriez m'extraire une dot de tous les maux de la boîte de Pandore, de toutes les misères du genre humain ? Merci ! Je croirais voir la fièvre, la migraine et la jaunisse tresser de compagnie ma couronne de mariée. Non, vous dis-je, nous avons d'autres moyens de plaire

que celui-là. Vous verrez ce soir ma robe de mousseline et ma coiffure de bluets ; ce sera si gai, si joli !

— Je le veux bien, tu seras charmante. Mais ne vois-tu pas toi-même un enseignement dans ce qui est arrivé pour ta cousine ? Valérie est laide et contrefaite, et ce n'est pas toi, c'est elle que Lambert a demandée pour son fils Audoin, le bel avocat. Du moment qu'elle est riche, il importe peu qu'elle soit bossue. Ne te fais donc pas illusion sur tes beaux yeux et ton nez à la Roxelane. Si je ne puis réussir à grossir ta dot, tu resteras fille ou tu ne feras qu'un mariage à la façon du bon saint François d'Assise.

— Il n'est écrit nulle part que le saint religieux ait regretté ses noces avec dame pauvreté, » répliqua doucement la jeune fille. Cependant une ombre avait passé sur son front, et ce fut d'un ton plus sérieux qu'elle continua :

« Je n'envierai jamais le sort de ma cousine, et je ne crois pas me tromper en vous affirmant qu'elle ne voit plus aujourd'hui sans quelques appréhensions ce projet de mariage avec M. Audoin Lambert. N'avez-vous pas remarqué que depuis trois semaines, elle évite de paraître au salon chaque fois que M. Audoin vient ici ? Elle a toujours un prétexte pour ne pas quitter sa chambre, où elle semble ne voir avec plaisir que la vieille gouvernante qui l'a élevée. Ce soir encore, elle refuse de nous accompagner à une petite fête,

malades vous échappent et préfèrent à votre vieille expérience les paroles dorées des jeunes docteurs, ne serait-il pas mieux de congédier vous-même ce qui peut vous rester d'une clientèle aux trois quarts perdue? Croyez-moi, répétez bien haut que l'âge du repos a sonné pour vous, et qu'à aucun prix vous ne consentirez maintenant à guérir personne.

— En d'autres termes, murmura le vieillard en essuyant une larme égarée dans les plis de sa joue ridée, ce conseil est celui que nous donne John Tobin dans *la Lune de Miel* : « Un chien « bien élevé descend toujours au bas de l'escalier « quand il voit qu'on se prépare à le jeter à « coups de pied dans la rue. »

— Non pas; ce John Tobin est un impertinent, et votre comparaison est affreuse.

— Elle est juste, mon enfant, et peut-être réussiriez-vous à me persuader, John Tobin et toi, si l'exercice de ma profession n'était indispensable pour t'assurer une dot suffisante. Sais-tu bien qu'avec un millier de francs de revenu, tu trouverais moins facilement encore un mari que moi des malades?

— Ainsi, vous voudriez m'extraire une dot de tous les maux de la boîte de Pandore, de toutes les misères du genre humain? Merci! Je croirais voir la fièvre, la migraine et la jaunisse tresser de compagnie ma couronne de mariée. Non, vous dis-je, nous avons d'autres moyens de plaire

que celui-là. Vous verrez ce soir ma robe de mouseline et ma coiffure de bluets; ce sera si gai, si joli!

— Je le veux bien, tu seras charmante. Mais ne vois-tu pas toi-même un enseignement dans ce qui est arrivé pour ta cousine? Valérie est laide et contrefaite, et ce n'est pas toi, c'est elle que Lambert a demandée pour son fils Audoin, le bel avocat. Du moment qu'elle est riche, il importe peu qu'elle soit bossue. Ne te fais donc pas illusion sur tes beaux yeux et ton nez à la Roxelane. Si je ne puis réussir à grossir ta dot, tu resteras fille ou tu ne feras qu'un mariage à la façon du bon saint François d'Assise.

— Il n'est écrit nulle part que le saint religieux ait regretté ses noces avec dame pauvreté, » répliqua doucement la jeune fille. Cependant une ombre avait passé sur son front, et ce fut d'un ton plus sérieux qu'elle continua :

« Je n'envierai jamais le sort de ma cousine, et je ne crois pas me tromper en vous affirmant qu'elle ne voit plus aujourd'hui sans quelques appréhensions ce projet de mariage avec M. Audoin Lambert. N'avez-vous pas remarqué que depuis trois semaines, elle évite de paraître au salon chaque fois que M. Audoin vient ici? Elle a toujours un prétexte pour ne pas quitter sa chambre, où elle semble ne voir avec plaisir que la vieille gouvernante qui l'a élevée. Ce soir encore, elle refuse de nous accompagner à une petite fête,

donnée surtout à son intention, dans une famille qui, bientôt, semble devoir être la sienne. Valérie devient de plus en plus chagrine, et le chiffre de sa fortune est loin de compenser à ses yeux les avantages qu'elle n'a pas. Elle souffre de sa laideur et de sa difformité; elle en souffre tellement, qu'elle voudrait se cacher à tous les regards.

— Flavie, Flavie, s'écria le docteur avec un geste d'incrédulité, tu ne connais pas le cœur humain, mon enfant; tu n'entends rien aux illusions de l'amour-propre. Si ta cousine est parfois maussade et refuse de paraître dans le monde, sois bien persuadée que le secret de ses goûts de retraite n'est pas sa difformité. Ces choses-là ne s'aperçoivent telles qu'elles sont que chez autrui. En veux-tu la preuve? J'ai connu à Bruxelles un bossu de quatre pieds de haut, et dont l'épaule gauche s'inclinait sous un poids énorme. Nous fréquentions ensemble la maison d'un négociant dont les filles étaient les plus belles de la ville. Un jour, à ma grande stupéfaction, mon bossu me chargea d'adresser à l'une d'elles une demande en mariage. Mais, ajouta-t-il au moment où je parlais tout confus pour cette ambassade, agissons avec franchise, mon ami; avant de rien décider, préviens le père, la jeune personne elle-même que j'ai une épaule un peu plus élevée que la tienne.

À la bonne heure, dit Flavie. Mais il est

temps de m'occuper de ma toilette, j'y cours, après une dernière tentative auprès de Valérie. »

Unique enfant d'un frère du docteur Aubry, Valérie était orpheline, et depuis plusieurs années elle vivait chez son oncle, qui la traitait avec bonté, sans toutefois s'en occuper beaucoup. L'ancien aide-major des armées de l'Empire passait presque tout son temps hors de chez lui, persuadé que l'homme de sa profession qu'on ne rencontre pas dans les rues à toutes les heures du jour est un homme perdu, déshonoré! Sans autre but que de cacher au public le parfait repos dont la ville entière voulait le faire jouir, il sortait de chez lui de grand matin, traversait les places, les carrefours d'un pas précipité, s'arrêtait brusquement devant une porte, consultait une adresse, se frappait le front et rebroussait chemin pour recommencer ailleurs. Il connaissait toutes les maisons qui avaient une double issue, et il les fréquentait assidûment, entrant d'un côté, sortant de l'autre, aussi absorbé, aussi soucieux que s'il se fût agi d'un cas de vie ou de mort. Si un ami voulait lui serrer la main au passage, M. Aubry lui faisait mille excuses de n'échanger avec lui que quelques mots, alléguant ses nombreuses occupations, son esclavage, sa chaîne de galérien. Il n'acceptait jamais sans une foule de restrictions, sans énumérer cent obstacles probables, une invitation à dîner, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de paraître toujours au

premier service. A la vérité, le second acteur de la comédie arrivait alors. « Encore Jeannette ! encore des malades ! s'écriait le docteur, ils me tueront, les malheureux ! » Et si le dîner n'exerçait pas sur lui une fascination irrésistible, il s'échappait aussitôt. Tandis que le vieux chirurgien se fatiguait ainsi en pure perte, sa fille soignait la pauvre infirme dans ses maladies trop fréquentes, et essayait de la distraire dans ses heures d'accablement. Valérie se montrait parfois reconnaissante des attentions de sa cousine. Pourtant, ordinairement, et depuis quelques semaines surtout, elle répondait par un air froid et contraint à des prévenances qui (Flavie le croyait du moins) auraient mérité un meilleur accueil.

Cette fois encore, la réponse de Valérie aux sollicitations empressées de l'autre jeune fille n'eut rien d'affectueux ni même de cordial.

« Mon Dieu, Flavie, si vous aimez tant les réunions et les fêtes, allez-y, sans me fatiguer davantage par vos persécutions. Ai-je essayé, moi, de vous retenir ici ? »

Ces paroles, prononcées avec une certaine aigreur, devaient blesser la fille du vieux médecin.

« Fort bien, dit-elle, je vois que j'aurais tort d'insister plus longtemps ; je vais me retirer.

— Bonsoir, » murmura la cousine en prenant un livre.

Flavie se disposait à sortir, et la porte était déjà

ouverte, lorsqu'elle revint sur ses pas et effleura de ses lèvres les joues pâles de Valérie.

« Seriez-vous malade ? lui demanda-t-elle, un peu suffoquée par l'effort qu'elle venait de faire. Dites un mot, ma chérie, et vous verrez si les amusements du monde me feront sacrifier le plaisir de vous être bonne à quelque chose.

— Je sais cela, répondit Valérie en embrassant à son tour la fille du docteur, et pourtant je n'ai garde d'accepter de vous ce grand sacrifice. Si pour vous épargner un remords vous voulez m'entendre assurer que je ne suis point malade, soyez satisfaite. Je possède une santé de fer. Allez donc et oubliez-moi.

— Mais vous seriez peut-être curieuse de voir si ma robe va bien, et si cette coiffure de bluets...

— Oh ! pas du tout ! en aucune manière. Je sais déjà que vous serez fort jolie n'importe avec quelle parure. Bonsoir, Flavie, amusez-vous. Gertrude va me faire une lecture que je crois intéressante, et je ne voudrais pas d'interruptions. »

Ainsi congédiée, Flavie inclina la tête et sortit les larmes aux yeux. Sa cousine écoutait le bruit de ses pas s'éloigner dans le corridor, et lorsque ce bruit ne s'entendit plus, la pauvre infirme rejeta loin d'elle le livre qu'elle tenait à la main. Longtemps plongée dans une morne rêverie, elle demeura immobile, les yeux fixés sur une glace qui lui renvoyait son image. L'observation de M. Aubry sur les illusions de l'amour-propre ne

pouvait s'appliquer à sa nièce. Celle-ci se voyait avec ses traits irréguliers, ses paupières rougies, son teint sans fraîcheur, sa taille contournée et disgracieuse.

Une heure après, un nouveau bruit dans l'escalier annonça la sortie du père et de la fille. Valérie se leva, et, ouvrant une porte de communication qui donnait accès dans une chambre voisine :

« Gertrude, dit-elle, j'ai besoin de causer avec vous ; je suis agitée, j'ai la tête en feu, et mon cœur bat comme s'il voulait briser ma poitrine. »

Une femme dont les rides et les cheveux blancs accusaient une vieillesse déjà avancée, répondit aussitôt à cet appel. Sur l'invitation de Valérie, elle s'assit près du foyer, mais, au lieu d'interroger Valérie sur la cause de son trouble, elle baissa la tête et resta silencieuse.

« Ils sont partis, reprit la jeune fille, lui pour trouver l'occasion de rappeler ses prouesses de Wagram, elle pour montrer ce qu'une robe de mousseline brochée et trois ou quatre fleurettes peuvent ajouter aux grâces de sa personne. Sophie et son frère, M. Audoin, ne s'apercevront pas de mon absence : ils auront Flavie et ses bluets. En vérité, Gertrude, qu'irais-je faire dans un salon au milieu de cette jeunesse heureuse et profondément égoïste ?

— Êtes-vous certaine de ne pas commettre une injustice en accusant d'égoïsme et M. Lambert,

et votre cousine ? demanda la gouvernante. L'un et l'autre ne vous ont-ils pas suppliée de vous joindre à eux ce soir ? »

A son tour, Valérie ne répondit pas, mais elle jeta de nouveau sur la glace un regard qui parlait pour elle. Gertrude s'en aperçut et la devina.

La vieille femme reprit :

« Vous disiez tout à l'heure que vous étiez troublée ; malheureusement, vous l'êtes en effet, et tous les jours davantage. »

Valérie passa derrière le fauteuil occupé par la femme qui l'avait élevée, et, tantôt appuyée sur le dos de ce fauteuil, tantôt marchant dans la chambre, elle laissa déborder les flots d'amertume qui gonflaient son cœur. Elle voulait qu'on l'écûtât, qu'on la plaignît, et ce qu'elle avait à dire était d'une nature si délicate, que pour trouver le courage d'aller jusqu'au bout, elle évitait de rencontrer les yeux de sa confidente.

« O Gertrude, s'écria-t-elle, je ne suis aimée que d'une personne au monde, et encore cette amitié, je la dois au souvenir que vous a laissé ma mère. Lorsque mon aïeul combattait dans la Vendée et que ma grand'mère languissait dans les prisons, vous, pauvre servante oubliée avec ma mère et ses jeunes sœurs au fond d'un manoir en ruine, vous avez trouvé, pour protéger les enfants de vos maîtres, un cœur de héros. Depuis cette sanglante époque jusqu'à l'heure su-

prême où de tous ceux qui entouraient mon berceau il ne m'est resté que vous, quelles preuves d'attachement, de dévouement sans bornes n'avez-vous pas données à notre famille ! Je n'ai rien oublié de la triste scène où, après avoir embrassé ma mère pour la dernière fois, j'entendis sa voix mourante vous recommander la malheureuse petite créature dont la difformité rendait l'isolement plus complet et plus cruel. J'avais à peine sept ans, et, néanmoins, je vis dès lors qu'une malédiction d'en haut pesait sur ma vie. »

Les mains jointes et posées sur ses genoux, Gertrude écoutait les plaintes véhémentes de la jeune fille. Celle-ci continua :

« J'ai grandi, et sur le chemin, la pitié des uns, la moquerie des autres, m'ont fait d'incurables blessures. J'ai pu, d'abord, me croire aimée de ma cousine, car, tant que la maladie me retint prisonnière dans ma chambre, Flavie ne voulut me quitter pour aucun plaisir. Cela dura deux ou trois ans, puis, on s'est lassé ; l'égoïsme a parlé plus haut que la compassion, et, ce soir, on m'a préféré une société étrangère. Quant à ce jeune homme, dont la mère voudrait faire un mari pour moi, il a fait, je crois, dans le commencement, quelques efforts de résignation en ma faveur, ou plutôt, en faveur de ma fortune. Aujourd'hui, lui aussi a perdu courage. Ah ! si votre vieille amitié avait pu l'observer, un soir où, tour à tour, il portait les yeux sur la jolie

blonde, qui lui souriait en ce moment, et sur la pauvre bossue, humiliée et rouge de honte, vous reconnaitriez avec moi qu'un tel regard détruit, anéantit tout projet d'avenir?... Et j'irais, moi, me mêler à leurs fêtes ! Non, non ; j'aurais peur, en voyant la répulsion que j'inspire à chacun, de prendre en aversion Audoin, Flavie, mon oncle et le monde entier ! »

Valérie s'arrêta et attendit quelques instants les douces paroles dont sa vieille amie avait ordinairement le secret. Gertrude se taisait toujours.

La nièce du docteur frappa légèrement du pied, et d'un accent où le frisson de la colère dominait encore :

« Eh bien ! dit-elle, n'avez-vous rien à me dire ? »

— Je pleure votre mère, répondit enfin Gertrude en tournant vers celle qui l'interrogeait son visage baigné de larmes. Seule, votre mère aurait eu l'autorité nécessaire pour combattre l'esprit de révolte qui est en vous. Moi, je ne puis que gémir en silence, et peut-être déjà en ai-je assez dit pour me faire accuser aussi d'égoïsme et d'ingratitude.

— Jamais, oh ! jamais ! répliqua l'orpheline en couvrant de baisers le front et les joues de sa confidente. Dites-moi, Gertrude, dites-moi sans crainte ce que vous inspire votre bon cœur. »

Gertrude n'eut pas le temps de répliquer : des

cris terribles, des cris de détresse s'élevèrent à la fois de la poitrine des deux femmes :

« Au feu ! au secours ! »

Dans la précipitation qu'elle avait mise à se jeter dans les bras de sa vieille amie, Valérie avait renversé un flambeau qui venait de communiquer le feu à ses vêtements. L'orpheline, épouvantée, s'élança vers la porte et disparut un instant au milieu des flammes. Gertrude la suivit, déchira, arracha, éteignit en la pressant de ses mains, de sa poitrine, de son visage, la robe embrasée, et roula sur le plancher couverte d'horribles brûlures. Jeannette, demeurée seule à la cuisine, entendit l'effrayant appel et accourut, cette fois, beaucoup plus vite qu'elle ne le faisait au bruit de la sonnette du docteur. Lorsqu'elle entra dans la chambre, le péril était passé, du moins pour Valérie ; mais aux pieds de la jeune fille, encore à demi couverte d'un reste de vêtements noircis, en lambeaux, la courageuse femme qui venait de la sauver d'une mort affreuse était étendue sans mouvement.

Presque incapable de se soutenir, tant la frayeur l'avait brisée, Valérie aida cependant la servante à soulever la malade et à la déposer sur le lit placé dans la chambre où elles se trouvaient. Jeannette courut en toute hâte chercher M. Aubry, et l'orpheline resta seule avec Gertrude, qui, insensible aux soins qu'on lui prodiguait, n'avait pas encore ouvert les yeux. La nièce du docteur était folle

de douleur, d'épouvante, et devant les plaies hideuses qu'elle pensait de son mieux en les arrosant de ses larmes, elle éprouvait une sorte de honte de n'avoir été que très-légèrement atteinte par le feu, elle la cause de cet accident funeste. Le docteur se fit attendre ; il était engagé dans une conversation sur les opérations chirurgicales qu'il avait faites en Autriche, et lorsqu'on vint le prévenir que Jeannette le demandait, il y fit à peine attention. Le moyen de prendre au sérieux l'apparition de Jeannette après les ordres donnés quelques heures auparavant ? Il fallut donc y mettre de l'insistance, et faire savoir au docteur toute la vérité avant de le décider à revenir chez lui. Pendant ce temps, Valérie s'indignait de l'absence prolongée de son oncle et de sa cousine. Irritée, hors d'elle-même, elle les accueillit l'un et l'autre en les accablant de reproches sur leur insensibilité. Le docteur la laissa dire, et, après avoir donné à Gertrude tous les soins que réclamait son état, il s'occupa aussi tranquillement de sa nièce que si Valérie s'était montrée un modèle de douceur et de patience.

Flavie fit l'impossible pour décider sa cousine à se mettre au lit ; Valérie s'y refusa obstinément. Cette nuit, et les nuits suivantes, elle s'établit au chevet de la malade, donnant à peine une heure au sommeil lorsque ses yeux appesantis se fermaient malgré ses efforts, et encore sans jamais quitter son fauteuil. Flavie voulait la seconder

dans les soins dont elle entourait sa vieille amie, mais toutes les prévenances de la fille de M. Aubry étaient repoussées avec une impatience jalouse. Valérie ne voulait pas céder à une autre un seul de ces regards de tendresse et de reconnaissance que lui adressait Gertrude; ne croyant qu'à cette affection, elle voulait la posséder tout entière jusqu'à la fin.

Jusqu'à la fin, disons-nous; oui, et cette fin devait être prochaine. Une maladie mortelle s'était déclarée, et le docteur, en l'avouant à sa nièce, ne lui avait laissé aucun espoir. Des crises de nerfs, des étouffements, des palpitations violentes se succédaient, et les évanouissements qui les suivaient cinq à six fois le jour, renouvelaient sans cesse pour Valérie toutes les douleurs de la dernière séparation. La maladie faisait des progrès rapides; mais en approchant du terme, les syncopes et les crises nerveuses cessèrent peu à peu. La dernière semaine, Gertrude avait recouvré toute sa liberté d'esprit. On eût dit que Dieu voulait la récompenser, dès ce monde, de son dévouement à trois générations d'une même famille, et qu'il lui donnait d'avance la paix du ciel pour qu'elle en laissât quelque chose au cœur ulcéré de l'orpheline.

L'histoire de la mourante serait intéressante à raconter. Employée, dans sa première jeunesse, à la surveillance des enfants, elle avait assisté régulièrement à toutes les leçons qu'on leur don-

nait dans le manoir paternel. De cette manière elle avait acquis, presque sans s'en douter, un commencement d'instruction que les événements devaient développer bientôt. La révolution éclata, et, comme le disait Valérie, il vint une année où sa mère et les jeunes sœurs de celle-ci demeurèrent entièrement confiées au dévouement d'une pauvre servante, qui dut remplacer pour elles tous les parents dispersés. Des soins purement physiques, quelque dangereux qu'ils fussent à donner alors quand il s'agissait de la famille d'un proscrit, ne suffisaient pas au zèle ardent de Gertrude. Elle savait combien ses maîtres attachaient de prix à l'éducation de leurs filles, et comme il n'était plus possible de songer aux professeurs ni aux institutrices, elle résolut d'étudier seule pour aider les enfants, sinon à pousser plus loin leur instruction, du moins à ne pas oublier ce qu'ils connaissaient déjà. Ces soins intelligents et des périls de toutes sortes habilement et noblement conjurés, ne pouvaient manquer de lui donner une place à part dans la confiance et la reconnaissance de ceux dont elle avait ainsi conservé le plus cher trésor. A leur retour après les persécutions, ils saluèrent l'ange gardien de leur foyer par ces touchantes paroles, que le Sauveur adressait un jour à ses disciples : « Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, mais celui d'amis. »

Dix années s'écoulèrent et l'année des jeunes

filles s'étant mariée, Gertrude la suivit dans son ménage. Le père de Valérie mourut sur le champ de bataille, et l'on a vu comment la veuve confia son enfant à l'amie qu'elle avait éprouvée, et dont le zèle ne s'était jamais démenti. Cette dernière mission n'était pas la moins difficile : l'infirmité de Valérie avait aigri son caractère, et ses maladies continuelles n'avaient pas permis de la corriger à temps. Plus tard, Gertrude ne se crut pas l'autorité nécessaire pour plier cette humeur rebelle. Peut-être aussi qu'un sentiment de compassion, trop bien expliqué, l'empêcha d'essayer en dernier ressort des remontrances, déjà pénibles pour une mère, plus pénibles encore pour une gouvernante, moins certaine de les voir acceptées comme il convient. Toujours est-il qu'au moment de paraître devant Dieu, la vieille femme sentit la nécessité d'écarter les vains ménagements, et de parler à la fille de ses anciens maîtres dans toute la sincérité de sa foi, dans toute la vérité de sa tendresse.

Valérie, suivant son habitude, avait écarté brusquement sa cousine du lit de la malade, et Flavie venait de quitter la chambre en pleurant. Gertrude appela doucement celle qu'elle se plaisait à nommer toujours sa jeune maîtresse, et lui faisant signe de s'asseoir à son chevet :

« Tous mes souvenirs sont revenus, dit-elle, et je vous entends encore, au moment même de l'accident qui devait causer ma mort, m'inviter à

vous parler sans crainte et à cœur ouvert. Écoutez-moi donc avec attention. Vous vous plaignez d'une infirmité qui est pour vous une humiliation, et vous dites qu'une malédiction pèse sur votre vie. Pour savoir ce que sont les malédictions et les bénédictions divines, ouvrez l'Évangile, et voyez si les affligés, les persécutés, les malheureux de ce monde ne sont pas justement les bénis du ciel. Le Sauveur aimait ses apôtres, et vous connaissez pourtant les gages des faveurs d'en haut qu'il leur laissa en quittant la terre : à saint Pierre et à saint André, une croix ; à saint Paul et à saint Jacques, une épée et un maillet teints de leur sang. Tous ont souffert à l'exemple de leur maître, et pas un n'a dit comme vous : Puisqu'il en est ainsi, mon Dieu, vous me maudissez !

— Il est vrai, Gertrude, j'ai souvent manqué de courage ; mais je suis si délaissée !

— Êtes-vous réellement délaissée ? demanda la malade. Tout à l'heure encore, n'avez-vous pas éloigné votre cousine, que vous accusez d'indifférence, et qui, avec plus de justice, pourrait vous reprocher votre ingratitude ? Durant trois années entières, la pauvre enfant ne vous a pas quittée un instant dans vos souffrances ; et vous, revenue à la santé, vous refusez de l'accompagner une fois dans une réunion où, en partageant ses plaisirs, vous les auriez doublés pour elle ! Où est la bonté ? ou est l'égoïsme ? Flavie a

voulu diminuer vos peines ; elle a supporté longtemps votre tristesse, et il vous est impossible de supporter un seul jour sa gaieté et son bonheur ! Avez-vous cru que les devoirs de l'amitié étaient seulement de pleurer avec ceux qui pleurent ? Détrompez-vous ; il faut aussi, parfois, oublier ses propres chagrins et se réjouir avec ceux qui se réjouissent. »

Chose étrange ! jamais la pensée de la réciprocité des sacrifices, imposée aux malheureux comme aux heureux de ce monde, ne s'était présentée à l'esprit de l'orpheline. Elle comprit pour la première fois qu'elle n'avait été ni généreuse, ni reconnaissante envers sa cousine, et cette lumière soudaine lui montra tout à coup la mort de Gertrude comme le résultat de son obstination à ne rien céder aux désirs des autres. »

« Oh ! pourquoi, s'écria-t-elle, pourquoi, retenue ici par la jalousie, l'envie, les sentiments les plus odieux, ai-je refusé d'accompagner Flavie chez madame Lambert, de fuir cette chambre où, en mon absence, aucun malheur ne fût arrivé !... Gertrude, ma bien-aimée Gertrude ! vous avez raison, ce n'est pas à moi d'accuser personne. »

La mourante essaya de la calmer :

« Mon enfant, reprit-elle, un accident semblable pouvait aussi bien arriver un autre soir ; et d'ailleurs, celui-ci aura pour vous, je l'espère, d'heureuses conséquences. Mes paroles, que vous

écoutez religieusement parce qu'elles sont les dernières, vous n'auriez pas voulu les entendre ou vous les auriez vite oubliées, si j'avais dû vous rester encore longtemps. Je vois dans vos yeux fixés sur moi, je sens dans la pression de votre main que mes conseils ne seront pas perdus, que votre vie est, dès à présent, changée, que vous pouvez être heureuse à l'avenir. Que sont deux ou trois années d'existence pour une femme de mon âge, auprès du bonheur rendu à la fille de mes anciens maîtres ?

— Le bonheur ? répliqua Valérie, oh ! jamais ! n'en parlez point.

— J'en parlerai parce que ce bonheur va commencer pour vous et qu'il est ma plus chère espérance au moment de vous dire adieu. Jusqu'à présent, vous avez souffert parce que vous vouliez qu'on s'occupât toujours de vous, et d'une manière avantageuse ; essayez maintenant de vous occuper aussi des autres, et tout va changer. Ah ! si vous saviez ce qu'il y a de consolations dans un généreux oubli de soi-même !... J'ai lu avec votre mère les vies de quelques dames françaises dont les noms sont encore en vénération parmi nous. Ces femmes avaient-elles de la beauté ? Peut-être oui, peut-être non ; mais si je l'ai su, je ne m'en souviens pas, et personne à coup sûr ne s'en inquiète aujourd'hui. Elles ont été bonnes, c'est-à-dire aimables, courageuses, charitables surtout, et voilà le secret des sympa-

thies qu'elles ont éveillées dans toutes les âmes. Les rivalités du monde s'aveuglent volontiers sur la plupart des mérites d'autrui; un seul est apprécié ce qu'il vaut, parce qu'il est utile à chacun et ne blesse aucun amour-propre : c'est la bonté accompagnée d'indulgence, de douceur et de modestie. »

L'entretien continua sur ce ton, brisé et renoué vingt fois. Des leçons de vertu données par une femme dont la vie n'a été qu'une abnégation continuelle, et qui meurt victime de son dévouement, ont une grande autorité dans ces heures suprêmes qui précèdent une séparation douloureuse. Les yeux attachés sur les lèvres décolorées de la mourante, ces lèvres qui bientôt ne devaient plus s'ouvrir, Valérie écoutait avidement et recueillait comme une manne incorruptible les paroles chrétiennes qui allaient donner à sa vie une direction toute nouvelle. La pauvre infirme éprouvait quelque chose de cette émotion religieuse qui faisait dire à Cléophas et à son ami, après la rencontre qu'ils firent sur le chemin d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas embrasé « en nous lorsque Jésus nous parlait dans le chemin et qu'il nous découvrait les Écritures ! »

La morale de l'humble servante, en effet, n'était autre que la morale évangélique, source éternelle de toute vertu. Un jour (ce fut le dernier de cet entretien), le nom de M. Audoin Lambert fut prononcé bien des fois entre ces

deux femmes. Le jeune avocat n'avait pas manqué un seul jour de se présenter à la porte du docteur, mais il n'avait vu que M. Aubry, très-pressé de le congédier pour voler, disait-il, à ses occupations accablantes, ou Jeannette, encore essoufflée de sa dernière course.

A la fin de la deuxième semaine, la scène que vous connaissez tous ou que vous connaîtrez un jour, la scène qui vous a brisé le cœur ou qui doit vous le briser à l'heure marquée par la Providence, se renouvela dans la chambre de Valérie avec ses tristesses et aussi ses consolations. L'entrepreneur des pompes funèbres vint tendre de noir la porte du vieux médecin; un peu plus tard, un convoi sortit de la maison, et en tête de ce convoi marchait une femme en deuil, soutenue par la fille du docteur et la mère du jeune avocat. Tous les yeux étaient fixés sur cette femme éplorée, noyée de larmes, et qui, pour la première fois, indifférente à l'impression qu'elle produisait, ne songeait pas à se demander ce que des veilles pénibles et les pleurs qui brûlaient ses paupières avaient pu ajouter à sa laideur. Du reste, si elle avait pu conserver, dans un moment pareil, sa curiosité inquiète, sa susceptibilité d'amour-propre jusque-là toujours en éveil, elle eût vainement cherché dans la foule une parole maligne, un regard moqueur.

« Pauvre demoiselle ! disait-on partout sur son passage, voyez comme elle pleure la vieille

Gertrude ! Ne croirait-on pas qu'elle vient de perdre sa mère une seconde fois ? Pauvre demoiselle ! »

Peu de jours après, Valérie et sa cousine revenaient ensemble du cimetière, où les avaient appelées quelques instructions à donner pour la pierre, d'ailleurs très-modeste, destinée à rappeler le nom et le dévouement de Gertrude. En arrivant à la maison du vieux docteur, Valérie, au lieu de monter dans sa chambre, qu'elle ne quittait plus depuis un mois, et dans laquelle sa vieille amie était morte, conduisit Flavie dans le jardin. Le soleil brillait au ciel ; c'était un de ces beaux jours d'hiver où l'éclat de la lumière et la douceur de la température feraient croire au retour subit du printemps, si les branches dépouillées de leur feuillage n'étaient là pour nous déromper. Les oiseaux, ceux du moins qui nous restent fidèles dans la saison rigoureuse, prenaient un avant-goût de leurs chansons ; ils volaient sur les buissons desséchés en battant des ailes. Ce n'était pas le printemps, disons-nous, mais un reflet charmant de quelques-unes de ses grâces qu'il envoyait devant lui pour donner à la terre espoir et patience.

Ces deux vertus, filles de la confiance et du courage, donnaient aux traits irréguliers de la nièce du docteur une expression de douceur et de calme qui ne leur était pas habituelle. Flavie avait remarqué depuis plusieurs jours le change-

ment qui s'opérait dans le caractère de sa cousine, mais jamais ce changement n'avait été aussi visible que dans ce moment, où Valérie, un bras passé autour de son cou, et la tête appuyée sur son épaule, lui souriait affectueusement.

« J'ai été bien coupable envers toi, disait l'orpheline, et bien cruelle envers moi-même. »

Les deux cousines s'embrassèrent avec effusion. Dans ce long baiser, aucune promesse ne sortit de leurs lèvres, mais elles sentirent l'une et l'autre qu'elles se juraient une amitié éternelle.

« J'ai compris enfin, reprit Valérie, que, ne pouvant me rendre belle, je devais au moins essayer d'être bonne pour me faire aimer. Ce n'était pas assez que la difformité de mon corps inspirât de l'éloignement au premier aspect, j'ai pris à tâche jusqu'ici, par mon humeur chagrine, ma langue railleuse, ma susceptibilité farouche, de me rendre tout à fait haïssable. Folle que j'étais ! je souffrais de la contrainte que M. Audoin éprouvait en ma présence, et je ne faisais rien pour remplacer par des vertus et des qualités aimables les avantages qui me manquaient pour lui plaire. Crois-tu, continua l'orpheline en fixant sur les yeux de Flavie un regard interrogateur, crois-tu, avec Gertrude, qu'une femme comme moi, à force de douceur, de prévenances et d'affection, réussirait à gagner le cœur d'un mari attiré d'abord vers elle par les séductions de la fortune ? Je ne sais trop qu'en penser. Tantôt je me figure

que ma vieille amie avait raison, et tantôt aussi j'ai peur du contraire.»

Une pâleur soudaine se répandit sur les traits de Flavie, et ce fut d'une voix suffoquée par les larmes qu'elle répondit à sa cousine de la loyale tendresse de M. Audoin Lambert.

« Prends garde! répliqua Valérie, non sans émotion elle-même, j'ai cru m'apercevoir d'une préférence... La dernière fois que j'ai vu M. Lambert, ses yeux me fuyaient, il ne s'occupait que de toi.

— Valérie, Valérie, s'écria la fille de M. Aubry en cachant son visage dans ses mains, oh! si ton affection inquiète ne t'a pas trompée, ne cherche d'autre explication à cette préférence apparente, que la rudesse avec laquelle, ce soir-là, tu répondis aux paroles que M. Audoin t'adressait. Deviens avec lui ce que tu es avec moi depuis quelques jours, montre la noblesse de ton cœur, l'élévation de ton caractère, et, encore une fois, tu seras chérie, tendrement chérie par un loyal jeune homme, qui n'eût jamais demandé ta main s'il n'avait la certitude de t'aimer et de pouvoir te rendre heureuse.

— S'il pensait à toi, cependant! poursuivit impitoyablement l'orpheline.

— Mais tu sais bien que cela n'est pas, que cela ne peut être; M. Lambert est sans fortune, moi-même je n'ai rien, et la folie d'un pareil mariage désolerait sa famille.»

La conversation fut interrompue par l'intrépide Jeannette, qui traversait de son pas ordinaire, c'est-à-dire au trot, la grande allée du jardin. Madame Lambert et son fils venaient s'informer de la santé de mademoiselle Valérie, et comme M. le docteur était chez monsieur... chez madame...

« Oui, oui, nous savons! Continuez, Jeannette.»

La fidèle servante venait en toute hâte et en toute humilité prier ces demoiselles de monter au salon. Flavie, dont les traits étaient bouleversés, jeta un regard de terreur à sa cousine.

« Je te comprends, reste ici, lui dit la nièce du vieux médecin; j'irai seule rejoindre M. et madame Lambert.»

Valérie marcha d'un pas ferme du côté de la maison et se rendit d'abord dans sa chambre.

Là, elle appuya un instant sa tête brûlante sur l'oreiller où Gertrude avait rendu le dernier soupir, et faisant ensuite un violent effort sur elle-même, elle s'approcha de la glace où, dans la soirée de l'accident, elle avait si longtemps arrêté les yeux.

« Ce n'est qu'un moment pénible, dit-elle, pour éviter de plus amères douleurs dans l'avenir. Courage! soyons à la fois prudente et généreuse, et me voilà libre de vouer à Dieu et aux pauvres un amour sans défiance et sans soupçon.»

L'orpheline descendit alors, et saluant la mère et le fils :

« Je sais, commença-t-elle d'une voix faible d'abord, mais qui s'affermir à mesure qu'elle parlait; je sais combien mes chagrins vous ont préoccupés tous les deux. Une grande douleur récemment éprouvée rend plus compatissant aux peines des autres, et c'est pourquoi, moi que M. Lambert a pu trouver dans ces derniers temps bien indifférente, j'ai senti tout à coup se réveiller plus entière ma sollicitude pour lui. Je vous ai deviné, monsieur, continua la jeune fille, dont l'accent amical ne trahissait aucun reproche; le respect filial vous a poussé d'abord à me choisir pour votre compagne, et maintenant que vous vous êtes prononcé, vous vous croyez, en dépit de regrets bien naturels, engagé d'honneur envers moi. Ne m'interrompez point par des protestations que votre cœur démentirait. Je sais tout ce qu'un regard malin, un signe narquois m'ont fait souffrir, même lorsqu'ils venaient d'un enfant de la rue, et je sais qu'on peut reculer devant la communauté de pareils tourments. De mon côté, si je consentais à prendre votre nom, je serais deux fois plus sensible à ces blessures d'amour-propre, du moment que vous les partageriez. Croyez-moi, avisons dès à présent, pour nous épargner à tous les deux des années pénibles. »

Il serait superflu de reproduire les dénégations, les exclamations, les paroles embarrassées et in-

cohérentes de M. Audoin et de madame Lambert. Le premier souffrait réellement de la démarche à laquelle il s'était laissé entraîner par ses parents, et cependant il lui semblait indigne d'un galant homme d'avouer à la pauvre Valérie qu'elle ne pouvait rien faire de mieux que de lui rendre sa liberté. Madame Lambert ne voyait dans tout cela que la perte d'une dot considérable, et c'était assez pour donner à ses protestations de tendresse, à ses prières en faveur de son fils, une éloquence toute particulière. Valérie ne se laissa pas ébranler.

« Attendez, reprit-elle en détournant les yeux avec un peu de confusion, je voudrais à M. Lambert une femme qui lui fit honneur dans le monde, ma cousine Flavie, par exemple. »

Ce nom fit tressaillir le jeune homme, et la voix lui manqua pour répliquer. La mère bégaya quelques mots sur le... sur la... ce que Valérie compléta bien vite dans sa pensée par *le peu de bien, la trop faible dot* de sa cousine. L'orpheline y avait déjà songé avec Gertrude.

« Flavie, dit-elle, apporterait à son mari bonheur et sécurité, car je lui abandonne, dès à présent, la moitié de ma fortune. Un état de gêne trop grande ne me paraît pas moins à craindre, pour la félicité d'un ménage, que les petites humiliations dont je parlais tout à l'heure. J'ignore si ma cousine consentirait à cet arrangement, mais si M. Lambert veut accepter les services

d'une amitié qu'il mérite, et qui ne lui fera jamais défaut, je plaiderai sa cause avec chaleur. »

Audoin était incapable de dissimuler plus longtemps. Il était ravi, transporté, et, dans un élan de reconnaissance, il ne put que s'écrier en saisissant la main de la nièce du docteur et en l'inondant de ses larmes :

« Vous êtes un ange ! »

Valérie sourit tristement : l'ange avait les épaules d'une hauteur fort inégale, et il faut bien avouer que des ailes n'y auraient pas fait bonne figure.

Quelques heures après, M. Aubry avait donné son plein consentement au mariage de sa fille avec M. Audoin-Lambert, et Valérie remontait dans sa chambre, heureuse de son sacrifice. Elle dormit peu jusqu'au lendemain, et pleura beaucoup. Ces pleurs, n'était-ce que la joie qui les faisait couler ? Dieu seul voit le secret des cœurs et les sentiments divers qui s'y contredisent ou s'y confondent. Ce qu'on peut affirmer, c'est que Valérie, dans sa vie de vieille fille, mérita et obtint l'affection de tous, et qu'elle eut sa petite part de bonheur, comme le ménage qu'elle avait doté eut aussi la sienne ; une petite part, et très-certainement moins large, dans le mariage et dans le célibat, qu'ils ne l'auraient tous désirée : « L'homme a toujours soif, disent les habitants de l'Inde, mais que nous soyons sur les bords d'une fontaine ou sur les bords du Gange, nous ne pouvons emporter qu'un vase de leur eau. »

M. Aubry continua ses promenades infructueuses à travers les rues et les places deux ou trois ans encore après le mariage de sa fille. Le prétexte de la dot n'existait plus, mais il s'agissait de sauvegarder l'amour-propre du vieux docteur aux yeux de ses rivaux plus employés. Un jour un accès de goutte vint le mettre à l'aise vis-à-vis de ses confrères et du public. Dès ce moment, Jeannette cessa le trot, fit oublier la couleur des allonges de ses bas bleus, et laissa en repos tous les marteaux et toutes les sonnettes de la ville.

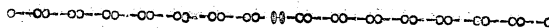


THÉOPHILE RENAUD.

La naissance, la fortune, le génie ne sont rien devant Dieu ; car qu'est-ce que la naissance devant Dieu qui n'est pas né ? Qu'est-ce que la fortune devant Dieu qui a fait le monde ? Qu'est-ce que le génie devant Dieu qui est l'esprit infini, et de qui nous vient cette petite flamme extraordinaire que nous appelons de ce beau nom ? Évidemment ce n'est là rien.

Le R. P. LACORDAIRE (*Conférences de Notre-Dame de Paris*).

THEOPHILE RENAUD.



I

LA VEUVE DU NÉGOCIAN.

Lormont (près Bordeaux), 2 janvier 1836.

Oui, cher Édouard, j'attendais, avant de t'écrire, la relation de ton voyage et la description du manoir héréditaire. Grâce à ta lettre, je sais maintenant que bateau à vapeur et diligence, rivalisant d'exactitude et de zèle, t'ont ramené, sans aucun dommage, au fond de ton vieux duché. Je vois d'ici Kérébel et ses deux tourelles inoffensives, l'allée de châtaigniers où la cognée a fait ravage, le jardin trop hospitalier pour refuser une place à la ronce et à l'ortie, et, à deux pas, l'étang en miniature où ton hameçon hypocrite multiplie les abus de confiance. Je t'accompagne à la chasse

comme à la pêche, je m'assieds à tes côtés au banc privilégié de la paroisse et dans le salon de ton respectable aïeul. Bien mieux, mon ami, tu me fais partager ta tendresse pour le châtelain breton ; je me crois aussi un de ses petits-fils. En écoutant, au coin du feu, ses leçons d'honneur, de fidélité, de dévouement chevaleresque, je me sens très-disposé à profiter de ses conseils et de son exemple, dussé-je pour cela imiter son affectation un peu comique lorsqu'il ferme son livre au *Domine, salvum*, et fait entendre une toux sèche, presque seditieuse.

Ainsi donc, tu poursuis des lièvres, tu séduis des carpes et tu plantes des choux avec une simplicité antique. Il n'y a qu'un mal dans tout cela, c'est que je suis à Lormont quand tu es en Bretagne. Camarades de collège, nous nous sommes aimés tout enfants, nous avons grandi ensemble, et aucun de nous ne songea à la possibilité d'une séparation avant le jour où la mort de ta pauvre mère donna à ton aïeul l'occasion de réclamer tes soins. N'ayant plus aucun lien de famille qui te retint ici, il te fallut partir, il fallut nous dire adieu, et nous voilà réduits aux confidences écrites. Gardons-nous de négliger celles-ci au moins, puisque les autres sont interdites à notre amitié. Pour moi, je commence, dès à présent, un journal de mes faits et gestes. J'ai vingt ans, je suis artiste, je ne saurais manquer d'aventures.

En ce moment, je devine un sourire tant

soit peu railleur : — Théophile vise au roman ! — Et pourquoi pas, bon ermite ? — Théophile, le grand peintre, par ses admirables tableaux, va se faire une réputation européenne. — Va plus loin, cher moraliste, les cinq parties du monde ne pourront contenir cette réputation colossale, elle fera une invasion dans la lune. — Théophile n'aura qu'à choisir entre les princesses allemandes, russes et chinoises qui solliciteront l'honneur de porter son nom. — Et quand cela serait, méchant ami, aurais-tu le courage de rire au lieu de m'aider à reconnaître la plus digne parmi tant de merveilleuses beautés ? Quoi qu'il en soit, laisse-moi rêver quelque chose de mieux que cette vie de tous les jours, ennuyeuse à périr ! Laisse-moi désirer le beau, l'idéal, le sublime ! Laisse-moi aimer la gloire ; et si ce ne sont là que des illusions, souhaite-les-moi longtemps. L'erreur a son mérite, a dit Voltaire lui-même. Je sais bien qu'aujourd'hui la plupart des hommes s'occupent uniquement d'intérêts matériels. Ils se vantent d'être positifs, et se glorifient du terre à terre. Libre à eux ! et pourtant malheur à eux aussi, malheur au monde, s'ils réussissent à faire de la société un corps sans âme, une sorte d'automate, n'ayant que l'apparence de la vie et fonctionnant par des moyens mécaniques. Ne me conseille pas d'imiter ces froids calculateurs. Je ne veux point rabaisser ce qui est grand, travestir ce qui est noble, me coucher à plat ventre, et tout

voir et tout juger par la chaudière de la porte. Non, j'élèverai mon cœur le plus haut possible. Assez d'autres, profanant l'âge de l'admiration et de l'enthousiasme, ne trouvent de place dans leur existence faussée que pour des jouissances animales et des intérêts sordides. Fi du matérialiste de vingt ans ! L'insecte le plus rapace, le plus thésauriseur, le plus esclave des besoins physiques, la fourmi, a des ailes dans sa jeunesse.

Tu connais les premiers personnages de mon histoire ou de mon roman, comme tu voudras l'appeler. D'abord, ma sœur Lucile, cette seconde mère, laissée par la Providence près de mon berceau en deuil. Ensuite, Arthur de Bréval, l'artiste-amateur, le camarade d'atelier. Enfin, la très-énorme et très-orgueilleuse dame Durand, veuve d'un riche négociant en vins. Pressé d'arriver à quelque nom nouveau, tu as bientôt parcouru ma liste. Patience, mon ami, sache cette fois te contenter de peu, et à la prochaine lettre tu seras bien dédommagé. Je vois poindre à l'horizon un astre inconnu... Il m'annonce... Devine quoi?... Je te présenterai... Devine qui?... Une comtesse !

En attendant les personnages à venir, parlons des personnages présents, et voyons où nous en sommes. Lucile est toujours la sœur dévouée, attentive, la ménagère parfaite. Je t'ai dit qu'il y a dix-huit ans, trois grands malheurs nous frappèrent à la fois. Notre père, après avoir acquis dans le commerce une honnête aisance, s'était

retiré dans le joli village de Lormont, au bord de la Garonne, et là, vivait paisiblement avec ses deux filles et moi. J'entrais dans ma troisième année, Hortense en avait vingt, Lucile dix-sept. Un notaire de Bordeaux, en qui notre père avait placé sa confiance, disparut tout à coup, après avoir consommé la ruine de plusieurs familles, par des faux habilement déguisés. Cette catastrophe nous enleva tout ce que nous possédions. Notre père en fut atterré, et la perte de sa fille Hortense, qui, à cette même époque, s'enfuit de sa maison, le frappa d'un nouveau coup si imprévu et si rude, qu'il en mourut de douleur. Lucile lui ferma les yeux, et, dès ce jour, elle se promit de me tenir lieu de toute une famille. Un jeune homme qu'elle aimait, et dont j'ignore le nom, la recherchait en mariage ; elle refusa cette alliance pour me dévouer son existence entière. Je remplaçai, dans ses affections, le père, la mère, la sœur qu'elle n'avait plus, et elle chérit aussi en moi l'époux et les enfants que sa tendresse me sacrifiait. Habitée jusqu'alors à l'aisance, elle se résigna sans murmure à la pauvreté et au travail. D'une santé délicate, elle gagna son pain et le mien à la sueur de son front. D'une âme fière et sensible, elle dévora les humiliations et les dégoûts si nombreux dans la vie d'une ouvrière. Je n'ai oublié ni ses soins ni ses caresses. Je me souviens avec quel intérêt elle suivait mes progrès dans mes études ; avec quelle joie elle

accueillit les premières espérances de mon talent. Nous voudrions voir ceux que nous aimons connus et admirés de tous les hommes. Pour payer des leçons coûteuses, elle prolongea ses veilles, tandis que je redoublais d'efforts. J'ai dépassé mes rivaux les plus habiles, et pourtant combien j'avance peu au gré de mon impatience ! Qu'il me tarde de décharger ma sœur d'un fardeau qui me sera si doux à porter ! Oh ! le beau jour quand je pourrai dire à Lucile : — Reprends ta liberté, repose-toi, c'est à mon tour, à présent !

Ce jour approche ; j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. On m'a fait une commande, et je suis à l'œuvre. Il s'agit d'un portrait, du portrait de notre voisine, madame Durand. Tu me plains, peut-être, car l'original n'est rien moins que beau, et cependant, crois-moi, je suis si content, que la veuve du négociant me paraît une Cléopâtre. Je dois dire qu'elle n'a rien négligé pour être éblouissante : une riche *séviigné* étincelle sur sa robe de velours bleu ; la royale hermine recouvre ses larges épaules ; un turban à la *Rébecca* dissimule ses cheveux gris. Sa main, soigneusement posée sur son cœur, ressemble à l'étalage d'un joaillier ; deux bracelets ornent son bras ; une brillante cordelière lui sert de ceinture. Tout, en elle, est magnificence, et je m'étonne que sa vanité financière ne lui ait pas inspiré l'idée de se faire peindre, assise à son bureau, et comptant des rouleaux d'or. A demi couchée sur une ravis-

sante causeuse, la bonne dame s'épanouit sous ses merveilleux atours. Oh ! cher Édouard, si tu la voyais ainsi, les yeux à peine entr'ouverts, la bouche souriante, la physionomie empreinte d'une joie intérieure, tu la comparerais méchamment à un gros matou qui s'endort au soleil.

Hélas ! mon ami, ce n'est point la parure qui fait une femme élégante, et quand le plumage serait des plus éclatants, le ramage trahirait toujours le geai sous son habit d'emprunt. Je vais te donner une idée du ramage de madame Durand.

« — Il est fâcheux pour vous, mon cher Théophile, que M. Durand ne soit plus de ce monde. Sa fortune marquait sa place à la chambre des Députés, et il aurait pu vous être utile.

— Je vous sais gré de cette pensée, madame, mais mon courage me tiendra lieu de protection.

« — Allons donc, jeune fou !... Comme me disait M. Durand, une heure de protection, madame Durand, une heure de protection vaut mieux que dix années de...

— Permettez-moi, interrompis-je, de regretter votre mari pour d'autres motifs. Je sais qu'il fut l'ami de mon père, et il m'a témoigné, dans mon enfance, beaucoup d'affection.

« — M. Durand a reconnu vos bonnes qualités, reprit la veuve, et elles ne m'ont pas échappé non plus. J'ai voulu vous en donner une preuve en vous confiant mon portrait, quand il m'eût été si

facile de m'adresser à un de nos premiers artistes.»

Je rougis jusqu'au blanc des yeux en apprenant que je devais à mes qualités privées, et non à mon talent, la haute distinction dont j'étais l'objet. L'amour-propre du peintre, froissé par cette déclaration maladroite, étouffa la reconnaissance de l'ami, et mon pinceau indigné laissa tomber sur le nez de l'innocente copie de madame Durand une verrue épouvantable.

L'original ne s'en aperçut pas, et poursuivit d'un ton plein de pitié :

« — Il faut bien que ceux qui ont le bonheur d'être riches se rendent utiles aux autres. Comment le produit du travail de cette pauvre Lucile peut-il vous suffire? Vous devez être souvent dans l'embarras. Tant de choses sont nécessaires à la vie! »

Et, en exprimant cette vérité, elle parcourut du regard les meubles couverts de lampas, les fauteuils garnis de clous dorés, les rideaux à franges de soie, et les vases, et les candélabres, et les porcelaines qui garnissaient le salon. Cette fois ce n'était plus comme artiste, c'était comme homme que je me sentais blessé, et il s'en fallut de bien peu qu'une effrayante moustache ne remplaçât la verrue déjà enlevée de la toile.

Au moment où je te confesse le péché mignon de ma voisine, tu fais peut-être à ton tour mon examen de conscience. Tu vois dans mon tête-à-

tête avec la veuve du négociant deux orgueils aux prises, et tu ne sais trop lequel des deux est le plus ridicule. Le croirais-tu? Je cherchai dans mon esprit quelque vengeance perfide; j'enjolivai un mot écrasant de dédain pour le jeter ensuite comme une bombe sur le luxe de ma vieille amie. Heureusement, celle-ci reprenant la parole me laissa le temps de la réflexion, et ma mauvaise humeur s'éteignit dans un murmure inintelligible.

« — J'ai toujours dit à Lucile ce que M. Durand m'a vingt fois répété : « Le positif, ma chère, le positif, voilà le but vers lequel tout homme raisonnable doit aspirer. En fait de gloire, parlez-moi d'un coffre-fort bien garni. Nous sommes trop vieux pour croire encore aux fantômes. »

— Et que vous répondait ma sœur?

« — Quand la Providence nous donne un talent réel, avons-nous le droit de nous en dépouiller et de le jeter à l'écart? Théophile possède, dit-on, un de ces talents : il veut être peintre et il le sera, quand je devrais mourir de fatigue le jour de son premier succès. » Telle fut la réponse de Lucile. M. Durand ne l'eût pas approuvée.

Comme mes idées diffèrent beaucoup de celles de M. Durand, la réponse de ma sœur excita mon admiration et me pénétra de reconnaissance. Je pensai aussi que si Lucile eût consenti à faire de moi un ouvrier, je l'aiderais déjà dans les exigences de la vie, et que ses veilles prolongées

gées, dont je m'attriste si souvent, ne seraient plus nécessaires. Cette réflexion pénible gonfla mon cœur, et je sentis une larme descendre sur ma joue. L'excellente femme comprit alors qu'elle avait pu m'affliger, et elle crut réparer ses maladresses par des maladresses nouvelles. S'embrouillant de plus en plus, après une infinité d'allusions à sa grande fortune, elle finit par me promettre un brillant avenir, dû exclusivement à son portrait.

Maintenant tu peux me suivre dans mes occupations de la journée. Le matin je travaille au portrait de madame Durand ou à d'autres études. De midi à deux heures, je lis ou plutôt je dévore des yeux le livre qui se trouve sous ma main. Il y a longtemps que Luther a comparé notre esprit à un paysan ivre, qui ne se relève à droite que pour retomber à gauche. Cette idée m'a paru lumineuse; et comme je tiens à contusionner le moins possible mon paysan à moi, je lui cherche des appuis de tous côtés, quand même ces appuis seraient peu solides. Là est le secret des traits d'érudition que tu ne manqueras pas d'admirer dans ma correspondance. Ce n'est pas tout. Deux heures sonnent, et je redeviens peintre. Je traverse la rivière, et je me rends à l'atelier. Ici, j'ai retrouvé Arthur de Bréval tel que tu l'as connu, léger, inconstant, voulant ceci, puis cela, et puis ceci encore. Il a peu de dispositions pour l'art qu'il cultive aujourd'hui; mais en revanche

il possède une bonne dose d'amour-propre, et s'il ne fait point de progrès, il s'en prend uniquement à son maître. Du reste, il me témoigne de la confiance, et profite volontiers de mes avis. J'ai travaillé à un petit tableau qu'il destinait à sa mère, et c'est à ce tableau que je dois l'honneur d'être présenté ce soir à madame la comtesse de Bréval.

Je te quitte pour faire ma toilette. J'ai entendu parler vaguement d'une jeune personne... Ce n'est pas que j'aie aucun désir de plaire; mais, au moins, faut-il être présentable. Est-ce que tu souris encore?... Oh! pour le coup, je te déteste! Adieu!

II

LA FAMILLE DE BRÉVAL.

Lormont, 20 janvier 1836.

Aujourd'hui, cher Édouard, j'ai beaucoup de choses à te raconter. D'abord, je n'en doute pas, craignant quelque faux-fuyant de ma part, tu réclames à grands cris la comtesse promise. Calme-toi, de grâce! c'est justement auprès d'elle que je veux te conduire.

La porte s'ouvre : le nom encore obscur de Théophile Renaud retentit dans le salon; et j'entre accompagné du jeune Bréval.

Je n'abuserai point de ta patience en te décrivant un ameublement dont je n'eus pas même l'idée à cette première visite. Tu sauras seulement que ma bonne voisine n'en eût pas été con-

tente. La toilette de la maîtresse de maison, bien que très-recherchée et d'un goût un peu trop jeune, n'avait pas non plus l'éclat de celle de l'éblouissante veuve; et pourtant, mon ami, puisqu'un historien doit être impartial, je dois avouer que la comparaison entre ces deux femmes ne serait pas à l'avantage de madame Durand. Comme celle-ci cependant, madame de Bréval approche de la soixantaine, et malgré toutes les peines qu'elle se donne pour dissimuler aux autres, et peut-être aussi se dissimuler à elle-même un certain nombre d'années, elle ne trompe ni elle-même ni les autres. Les rides indiscrètes, les rides accusatrices, les affreuses rides enfin burinent dans tous les sens, sur le visage amaigri de la pauvre comtesse, cette cruelle parodie d'un mot de Fontenelle : « Le temps a passé par là! » Et pourquoi vous occuper du temps, madame de Bréval? Vous a-t-il enlevé tous vos avantages? Vos amis ne se plaisent-ils pas à reconnaître l'enjouement de votre caractère, la fraîcheur de votre imagination, l'agrément de votre esprit si léger, si aimable quand vous daignez consentir à ne pas trop parler de vous? Avec de si jolis trésors, la jeunesse serait du superflu dans un salon. Vous n'en avez pas plus besoin pour captiver l'attention de ceux qui vous entourent, qu'une robe de velours ne vous est nécessaire pour que l'on dise en vous voyant : « Voilà une femme distinguée! »

A cet éloge, tu vas voir en moi un admirateur enthousiaste de la mère d'Arthur. Détrompe-toi bien vite ; ce nom de femme distinguée ne recouvre pas toujours la perfection. Il manque d'abord à madame de Bréval ce qui devrait accompagner partout la distinction des manières et du langage, la simplicité. Ses prétentions gâtent ses qualités naturelles. Si madame Durand rappelle à tout propos sa fortune, et cherche ainsi à éblouir ceux qui l'écoutent, madame de Bréval vise au même but par des moyens différents. Les noms illustres sont pour elle les familiers de la maison : pas une des gloires contemporaines qu'elle n'ait connue dans l'intimité. Elle saisit aussi toutes les occasions de montrer son goût fin et délicat en musique, en poésie, en peinture ; et si parfois elle ne frappe pas juste, elle ne néglige rien pour frapper fort. Produire de l'effet, telle est son étude constante, et pour cela, tandis que sa parole évoque autour d'elle mille célébrités, elle multiplie les jeux de physionomie, elle affecte de l'indignation, de l'attendrissement, de la frayeur. Sa vie est une comédie sans entr'actes.

Combien son mari lui ressemble peu ! M. le comte de Bréval, colonel avant 1830, unit à la grâce aisée et élégante d'un homme de cour la bonhomie la plus parfaite. Trop franc pour dissimuler quoi que ce soit, il lui arrive souvent de troubler la comtesse dans l'étalage de ses riches-

ses aristocratiques ou intellectuelles. Déjà deux fois je l'ai vu renverser, d'un mot prononcé à temps, un magnifique échafaudage qui promettait merveille. Plus noble par son caractère que par ses titres, s'il parle volontiers à son fils de ses aïeux, c'est pour lui rappeler, comme le conseille l'immortel Racine dans *Andromaque*,

Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

Quand, pour la première fois, cet homme vénérable me serra la main, à son cordial accueil, à la bonté empreinte dans ses moindres paroles, je sentis que je l'aimerais bientôt.

Tu vois maintenant le comte et la comtesse. Te peindrai-je aussi deux jeunes personnes assises près d'une table à ouvrage ? L'une d'elles brode un tabouret ; l'autre tient à la main un livre entr'ouvert. La première est une jolie brune de seize à dix-sept ans ; la seconde... mais tu dois être fatigué de portraits.

J'eus d'abord à essayer une bordée d'éloges de la part de la trop généreuse comtesse. Cette fois elle remplissait le rôle d'enthousiaste, et elle n'épargna à mon humble talent ni la qualification de délicieux ni celle d'admirable. Je crois même qu'elle laissa échapper le mot de divin. Tandis que la belle dame prodiguait les superlatifs, je saluais, je saluais encore, je saluais toujours. — Madame!... Oh! madame!... Vous

êtes trop bonne... Votre indulgence !... — Telles étaient mes seules armes défensives ; et la faiblesse de mes ressources redoublait le courage de l'ennemi. J'étais percé de part en part, démanté, perdu, englouti, sans le secours d'un allié sur lequel je ne comptais pas. Le comte interrompit sa femme au moment où celle-ci levait les yeux au ciel et allait passer, selon toute apparence, de la prose à la poésie. Il me remercia de l'aide que j'avais prêtée à Arthur dans son petit tableau. Il me félicita sans exagération d'un talent qui, disait-il, promettait beaucoup, et finit par me demander des nouvelles de ma sœur.

A ce nom de sœur, mes yeux s'étant reportés vers la comtesse, je vis que le dithyrambe tournait à l'élégie sentimentale. Elle tenait son mouchoir à la main, et paraissait prête à s'essuyer les paupières. Reprenant un peu d'assurance, je répondis à la question de M. de Bréval, et je n'avais pas fini qu'une voix pleine d'émotion s'écriait :

« Bon frère, grand artiste ! ah ! monsieur, votre sœur est bien heureuse ! »

Que pouvais-je faire, sinon un nouveau salut ? J'en fis deux, voulant aussi me montrer prodigue.

« — Et vous préférez votre village à notre belle ville ? reprit le comte, touché de mon embarras et visiblement impatienté. Êtes-vous né à Lormont ?

« — Oui, monsieur, répondis-je, et j'y ai toujours vécu. »

Madame de Bréval, s'apercevant sans doute

tout à coup de ses goûts champêtres, quittait le ton de l'élégie et commençait une ravissante églogue sur l'amour de la campagne, quand son mari, qui, ce soir-là, semblait vouloir la condamner au silence, l'interrompit encore en lui faisant le geste le plus aimable. Se tournant en même temps vers la petite table à ouvrage :

« Voici une jeune solitaire, dit-il, qui partage votre amour pour Lormont. Vos maisons blanches, vos rosiers en bosquets, en berceaux, en charmilles, reviennent dans tous ses rêves de la nuit.

« — Et même dans ceux du jour, répondit en riant la jolie brodeuse, car c'était à elle que le comte s'adressait. J'aime, en effet, ce village et ses maisons blanches environnées de fleurs. Je crois voir un nid de colombes dans un buisson de roses.

« — Et puis, dit l'autre jeune personne, si Lormont ne ressemble pas tout à fait à l'île Bourbon, à Saint-Denis la Coquette, il s'en rapproche encore plus que Bordeaux. Félicie ne saurait oublier sa chère patrie.

« — J'y ai laissé tant de souvenirs ! » murmura la charmante créole, et elle cessa de travailler.

Je m'étais levé par un mouvement involontaire. Cette sœur, cette Hortense dont la fuite causa la mort de notre père bien-aimé, s'était mariée à l'île Bourbon, et y vivait peut-être encore. Lucile ne m'en parlait jamais ; elle m'avait seule-

ment dit dans mon enfance que notre sœur aînée ne reviendrait plus. Ce fut par une indiscretion de madame Durand que j'appris et le mariage et la résidence de la fugitive. Pressentant des confidences humiliantes pour moi, je n'osais demander aucune explication à notre amie, et, dans la crainte d'affliger Lucile, je me taisais aussi devant elle. Je crus avoir trouvé une occasion de satisfaire ma curiosité, et m'approchant des deux jeunes filles :

« — Mademoiselle, dis-je en balbutiant, une personne dont j'ai connu la famille habitait, il y a quelques années, cette même ville de Saint-Denis. Je voudrais savoir... »

Ah ! mon ami, quel affront m'attendait après ce dernier mot. Le nom du mari de ma sœur m'était inconnu. Je restai court, les bras pendants, la bouche ouverte, comme un maire de village au milieu d'une harangue officielle.

Je m'étonne qu'un immense éclat de rire n'ait point salué ma déconvenue. Dieu bénisse les gens bien élevés, la bonne compagnie !

Je tâchai de m'excuser sur un manque de mémoire, et, furieux contre moi-même, je ne songeais plus qu'à me retirer. Je te le confie, cher Édouard, et tu en témoigneras à l'occasion, la comtesse, en ce moment critique, fit une diversion qui lui assure à jamais ma reconnaissance. Elle couvrit ma retraite ; le comte la seconda, et si je sortis sans être tout à fait ridicule, si tu peux

encore m'avouer pour ton ami, nous le devons à M. et à madame de Bréval.

« — Monsieur Théophile, a dit la comtesse, le génie aime la solitude ; toutefois, il ne saurait être assez sauvage, assez méchant pour rompre avec l'amitié. Promettez de revenir souvent au milieu de nous, ou nous vous retenons prisonnier.

« — Nous vous le demandons instamment, ajouta le comte avec gaieté. D'ailleurs, sachez-le, il s'agit d'une bonne action. Alice, notre chère fille, se mêle de peinture, et nous craignons que les succès de son frère, succès dus à vos bons avis, ne la rendent jalouse. Sauvez-la de ce vilain défaut en l'aidant aussi de vos conseils. Allons, Alice, montre à monsieur quelques-uns de tes essais. »

Mademoiselle de Bréval rougit, se défendit et se soumit enfin à l'ordre de son père. Je louai, je fis quelques observations, et je pris congé en promettant de fréquentes visites.

Mon bon Édouard, la curiosité est-elle un grand défaut ? ses résultats sont-ils toujours mauvais ? Si Orphée n'eût pas été curieux, il eût retrouvé sa femme ; mais si Énée l'eût été, il n'eût pas perdu la sienne. Enfin, à tort ou à raison, j'ai préféré cette fois suivre l'exemple d'Orphée, et, pour que tu en saches autant que moi, je te transporte du salon de la noble comtesse dans notre humble petite chambre de l'autre côté de l'eau.

Lucile était triste : le matin, une de ces co-

quettes surannées, fléaux des pauvres ouvrières, l'avait horriblement tourmentée. Il avait fallu endurer des paroles blessantes, et laisser accuser une robe irréprochable des défauts d'une taille contrefaite. En un mot, ma sœur recommençait un ouvrage dont le salaire était impatiemment attendu, et elle devait consacrer la nuit tout entière à ce travail deux fois pénible.

Tandis qu'elle s'occupe ainsi plus silencieuse que de coutume, assis de l'autre côté du foyer, je repasse en moi-même la visite que je viens de faire. Les yeux tournés vers un de ces feux qui indiquent que le bois est rare au grenier, je pense à cette sœur inconnue dont la jeune créole m'a rappelé l'existence. Lucile me regarde de temps en temps. Elle me croit absorbé dans la contemplation d'une bûche solitaire qui, suant à grosses gouttes et bourdonnant comme une abeille, semble murmurer contre notre mesquinerie et pleurer son isolement.

— Tu ne me racontes rien de tes nouvelles connaissances, me dit enfin ma sœur. Je ne t'ai jamais vu si préoccupé.

— Il y avait là une jeune personne, répondis-je le plus sottement du monde. Et, sentant que la rougeur me couvrait les joues, je me penchai davantage vers le foyer.

— Une jeune personne, reprit Lucile un peu étonnée de ma réponse; c'était sans doute mademoiselle de Bréal.

— Oui, c'était elle... ou plutôt ce n'était pas elle... c'en était une autre.

J'avais honte de la curiosité qui me poussait à interroger Lucile. Par bonheur, ma sœur elle-même me pressa de questions, et je crus trouver là une excuse! Je parlai donc de la jeune créole et du désir que j'éprouvais de connaître l'histoire de ma propre famille.

Lucile soupira : « Ta demande est juste, dit-elle. J'ai peut-être trop différé à t'instruire de nos malheurs. Mais comme le récit ne pouvait t'en être fait dans ton enfance, et qu'il est d'ailleurs inutile, je ne me pressais point de raviver de cruels souvenirs. Cependant, écoute et tu vas tout savoir. »

Ce récit tant désiré, je n'ai pas le courage, Édouard, de le répéter ici avec ses tristes détails. Que pouvait-il résulter d'heureux d'une demande en mariage adressée à la fille d'un marchand par M. de Vorlac, descendant d'une ancienne famille, et fils d'un ennemi déclaré des mésalliances? Notre père était trop honnête homme pour encourager une folle passion au prix de la malédiction d'un vieillard, et, pour la première fois de sa vie peut-être, les larmes d'un de ses enfants le trouvèrent inébranlable. Un mois après, l'événement dont je t'ai parlé nous enlevait toute notre fortune, mais ce fut encore en vain qu'avec un désintéressement bien rare, celui que la vanité d'Hortense se plaisait à nommer M. le chevalier

renouela ses propositions. Le négociant ruiné n'avait rien perdu de son inflexibilité en matière de devoir, et ce fut pendant une maladie qui le clouait sur un lit de douleur que sa coupable fille, désespérant de triompher de sa résistance, disparut un soir de notre maison. La terrible nouvelle arriva bientôt jusqu'à lui; on ne put le retenir dans sa chambre, et, la nuit entière, il parcourut la ville, en proie à une sorte de délire qui dura plusieurs semaines, et ne se termina que par la mort.

Deux ou trois ans plus tard, on sut que les fugitifs habitaient l'île Bourbon, et Lucile, dans une lettre arrosée de ses larmes, fit connaître à M. de Vorlac les suites funestes du départ de notre sœur. La réponse se fit attendre plusieurs mois; elle arriva pourtant, accompagnée des preuves du mariage des signataires; mais le chevalier suppliait en même temps mademoiselle Renaud de cesser tous rapports à l'avenir avec madame de Vorlac. Pour que cette dernière fût bien accueillie de la société que les deux époux voyaient à Bourbon, ils avaient dû cacher une partie de la vérité; et, de plus, en ne conservant point de relations avec une famille d'une classe si inférieure à la sienne, le mari espérait obtenir plus tard le pardon de son père. Lucile comprit que le bonheur d'Hortense exigeait qu'elle nous devint étrangère. Autant par égard pour elle que par un juste sentiment de fierté, la fille du marchand

promit au gentilhomme qu'il n'entendrait plus parler de nous.

« Et j'ai tenu parole, me dit Lucile en terminant son histoire. Depuis, j'ignore si la vie d'Hortense a été plus brillante que la mienne; mais, puisque mon travail a suffi pour ton éducation, et que, si l'avenir te garde des jours heureux, je serai pour quelque chose dans ton bonheur, je remercie Dieu de la part qui m'a été faite. »

Chère Lucile!... Édouard, elle n'est pas seulement ma sœur, elle est encore ma bienfaitrice, mon ange gardien. Crois-tu que les rides prématurées de son front, que sa vue déjà affaiblie par un travail trop assidu, que ses joues pâlies par les veilles; crois-tu que tant de fatigues et de sacrifices ne m'ont pas appris à la vénérer, à la nommer ma Providence? Plein de reconnaissance et d'admiration pour elle, je ne croirai jamais l'aimer assez. Dans mes projets d'avenir, avant de songer à mon bonheur, c'est toujours le sien qui m'occupe. Il viendra bientôt, j'en ai la certitude, ce moment béni, l'objet constant de mes vœux! Nous rachèterons cette maison qu'il a fallu vendre à la mort de notre père; nous reprendrons ces deux chambres voisines des nôtres et qui sont abandonnées maintenant à des étrangers. Nous serons seuls sous le toit paternel, notre escalier ne servira plus qu'à nous et à nos amis, et ce petit jardin bêché par la main de notre père, et que de nouveaux maîtres ont pris plaisir à bou-

leverser; ce petit jardin, il sera à nous, Lucile m'aidera à le rendre ce qu'il était autrefois. La lampe de ma sœur ne veillera plus dans la nuit comme elle le fait en ce moment. — O Édouard, minuit sonne; il faut te quitter; mais c'est pour rêver encore à la félicité que j'espère!

III

ALICE ET FÉLICIE.

Lormont, 25 février 1836.

Pour le coup, cher Édouard, voici une grande nouvelle, et, n'en déplaie à ta mauvaise volonté, une situation tout à fait romanesque. Sais-tu quelle est cette jeune créole amie de mademoiselle de Bréval, cette jolie brune appelée Félicie?... Allons, ne néglige aucun recoin de ta grosse tête bretonne; fais preuve de cette sagacité d'esprit dont tu n'oses pas te vanter, mais que tu crois posséder réellement. Quel nom viens-tu de prononcer? Fi donc! tu n'y es pas!... Cette créole, cette brune, cette Félicie, c'est mademoiselle de Vorlac; c'est la fille de ma sœur!

Oui, bon ermite, je suis l'oncle très-respectable

de cette charmante beauté, et je crois que si Lucile n'était pas là pour me fermer la bouche, je n'aurais pu m'empêcher de le lui dire. Arthur m'a donné toutes les explications nécessaires. Félicie est orpheline depuis plusieurs années; un oncle, M. le vicomte de Gersin, l'a ramenée en France, et elle habite maintenant Paris avec cet oncle, sa femme et sa fille. Elle a été pensionnaire dans le couvent où se trouvait la sœur d'Arthur : les deux jeunes personnes se sont prises d'amitié l'une pour l'autre; et, après de longues prières, Alice de Bréval a obtenu que sa compagne viendrait passer quelques mois à Bordeaux. D'après les confidences de sa sœur, Arthur pense que la jeune créole se console facilement de l'absence des parents qui l'ont recueillie. M. de Gersin est ennuyé et ennuyeux; sa femme est presque toujours triste, et sa fille est constamment malade. Cette maison, où l'ennui, la tristesse et la maladie sont en permanence, ne saurait convenir à Félicie dont la vivacité et la gaieté feraient honte à un écureuil; car elle n'a rien des manières ni du caractère des créoles. Par un singulier caprice de la nature, c'est Alice, au contraire, qui, à part la blancheur de son teint, rappelle dans toute sa personne les nonchalantes filles des colonies. Tu m'as reproché d'avoir négligé le portrait de cette dernière; avant d'aller plus loin, je vais réparer de mon mieux ce péché d'omission.

Alice de Bréval est d'une taille moyenne. On a

trop abusé de la plume des cygnes et des lis de nos jardins, et pourtant je ne sais comment les laisser de côté en parlant d'un visage qui les rappelle, et peut-être trop exclusivement. En effet, la teinte à peine rosée des joues de la jeune patricienne ne permet pas la moindre allusion à une autre fleur amie des poètes, fleur dont Anacréon raconte la naissance, et qu'il appelle l'ha-leine des dieux, le charme des mortels, la parure des Grâces; des sourcils noirs admirablement arqués, des cheveux également noirs et brillants, des yeux de la même couleur, dont le regard est une prière ou une caresse, une bouche où le sourire a plus de mélancolie que de gaieté; voilà ce que tu remarquerais, ce que tu admirerais d'abord si tu rencontrais jamais la sœur d'Arthur. Sa démarche est lente, sa tête un peu penchée, sa voix pleine de mélodie. Elle ne ressemble à aucune autre femme; c'est la Poésie qui a pris un corps pour nous visiter quelques instants.

Après avoir fait droit à ta réclamation, je reviens à ma parenté avec la jeune créole. La mort d'une sœur, dont je ne garde aucun souvenir, ne pouvait m'affliger beaucoup, et je ne la déplorai qu'en voyant le chagrin de Lucile. Celle-ci me demande mille détails sur la fille d'Hortense, et elle regrette amèrement de ne pouvoir ni la connaître, ni l'embrasser. — On lui aura caché notre existence, dit-elle; il ne faut pas l'instruire de ce qu'elle regarderait comme un malheur, sinon

comme une honte. Ma sœur a méconnu ses devoirs; j'ai respecté les miens, et néanmoins c'est de moi que Félicie croirait avoir à rougir.

Tu peux te figurer mes fréquentes apparitions dans le salon de la comtesse, et mes stations presque quotidiennes dans l'atelier de ses enfants. Young a dit quelque part : — Il en est des connaissances comme des bienfaits : donner c'est acquérir; en enseignant, nous apprenons. — J'éprouve chaque jour la vérité de ces paroles; ainsi, il faut te résigner à m'applaudir quand tu serais si joyeux de me faire une chicane sur le temps perdu. Moi, perdre du temps chez mes nouveaux amis ! mais jamais je n'ai appris plus de choses à la fois!... La comtesse m'apprend comment avec de l'esprit on peut être fatigante à force de prétentions; le comte m'enseigne comment un mari peut se plaire à contrarier sa femme, sans cesser pour cela d'être le plus aimable des hommes; Arthur, qui veut être tout et n'est rien, me conseille la persévérance dans une seule route si je veux arriver au succès. Tu m'arrêtes ici : — Cela est très-bon comme moraliste, dis-tu; mais comme peintre!... — M'y voici, cher mentor; j'ai gardé le meilleur pour le bouquet. Félicie m'apprend la grâce dans la simplicité, et Alice le beau idéal. Te tairas-tu maintenant ?

Par ma pauvreté, par mon humble nom de Renaud, je suis fort au-dessous d'Alice et de Félicie, et cette infériorité a ses avantages. N'étant pas

pour elles un jeune homme à marier, elles n'ont pas avec moi ce sérieux obligé, ces formes convenues qui tiennent la franche amitié à distance et lui disent : — On ne passe pas ! — Hélas ! j'aimerais peut-être autant avoir aussi à relever des sentinelles, car nous aspirons tous à l'égalité. Les sentinelles n'existent pas cependant, et il faut en prendre mon parti. A moi donc, à défaut de mieux, la confiance qu'on accorde à un vieil ami, une familiarité aimable et quasi fraternelle ! Voyons, soupirerai-je ? m'essuierai-je les yeux ?... Non, je me frotte les mains et je dis : — Allons, allons, ce n'est pas encore trop mauvais.

La comtesse me nomme son Raphaël, elle quitte rarement l'atelier lorsque j'y suis, et cela, non parce qu'elle verrait quelque inconvénient à laisser les deux jeunes filles sous la surveillance très-peu attentive d'Arthur, mais plutôt pour avoir le plaisir de faire miroiter les illustres Valnoge de Bréval devant les yeux aveuglés d'un pauvre plébéen. Illusion ! madame de Bréval et madame Durand, l'orgueil des titres et l'orgueil de l'or, oublient que je suis artiste, et qu'en cette qualité j'ai pour me défendre de leur clinquant un troisième et fort joli petit orgueil, fils d'une autre aristocratie qui n'est pas la plus humble des trois. Pourtant, la comtesse pourrait revendiquer aussi les droits que je m'attribue; n'a-t-elle pas tous les mérites réunis ?... Avec quelle importance elle quitte de temps en temps la tapisse-

rie qui l'occupe, et où elle brode un écusson, pour nous éclairer de ses lumières et nous encourager par un mot approbateur! posant un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à Félicie, toujours assise à côté d'elle et travaillant au même ouvrage, elle se glisse à pas de loup derrière moi ou l'un de ses enfants, et, au moment où nous y pensons le moins, sa tête s'avance au-dessus de notre épaule.

— Merveilleux! charmant! dit madame de Bréval, permettant à peine à sa voix le bruit d'une bouffée de vent dans les feuilles. Puis, marchant avec la même précaution, elle retourne à sa place, après s'être arrêtée un instant devant chacun de nos trois chevaux. Souvent aussi, elle hasarde un conseil, et toujours de cette voix mystérieuse dont aucun de nous, néanmoins, ne perd une parole : « Ces contours ne sont-ils pas un peu négligés? dit-elle. Ces proportions sont-elles irréprochables? Oh! prenez garde! je suis très-sévère!... J'ai horriblement tourmenté Girodet et ce pauvre Gros! »

Et elle nous apprend comment le premier de ces hommes célèbres mit à profit un de ses conseils dans la *Révolte du Caire*, et comment le second, après lui avoir longtemps disputé la queue d'un cheval, vaincu par sa ténacité, lui dut le succès d'une bataille.

Pendant qu'elle parle, conseille, applaudit, Félicie brode, Arthur donne un coup de pinceau,

fredonne un air d'opéra, et Alice et moi nous travaillons en silence. Si M. de Bréval vient passer un quart d'heure dans l'atelier, la scène change; le pinceau et l'aiguille s'arrêtent; tous les yeux se tournent vers le vieux militaire, et chacun de nous cherche à attirer son attention. « Mon père, crie Arthur, commencez par examiner ma toile! — Voyez plutôt la mienne, dit Alice avec ce regard suppliant et cette voix de sirène auxquels un Huron ne résisterait pas. — Et moi qui brode vos armes! dit Félicie; moi qui deviendrai aveugle à force d'application! » Tu peux croire que je ne reste pas muet dans ce concert, précaution inutile d'ailleurs, puisque le colonel m'a nommé caporal instructeur de sa compagnie d'artistes, et que mon grade m'assure la priorité. « Attention! dit le colonel, l'inspection va commencer. Que personne ne sorte des rangs! » Et, après avoir imité un roulement de tambour, dans une attitude toute martiale, il marche droit à mon cheval, et là il donne son avis avec ce bon sens et ce bon goût qui tiennent souvent lieu de connaissances pratiques. « Maintenant, aux conscrits! » poursuit-il en s'avançant vers Alice et son frère. Ici, il affecte une brusquerie à l'usage des grognards du vaudeville; dans ses menaces, la salle de police s'ouvre à deux battants, et tu peux juger de la terreur qu'elle nous inspire! Enfin, l'inspection terminée, l'aimable vieillard s'incline devant la comtesse qu'il

appelle son drapeau, et celle-ci répond gracieusement au salut. Je n'ai jamais vu madame de Bréval se fâcher des plaisanteries de son mari, même lorsqu'une ironie taquine opposait une digue formidable au Pactole de ses brillants souvenirs.

Toutefois, mes moments les plus agréables dans ce bienheureux atelier sont ceux où madame de Bréval consent, par son absence, à nous épargner l'ennui de ses éternelles histoires de grands seigneurs, de grands peintres et de grands poètes. Je suis saturé de célébrités. Si l'on nous servait tous les jours le fameux rôti à l'impératrice, ce chef-d'œuvre de la gastronomie, nous en viendrions à désirer un morceau de pain bis et un oignon. Or, quand la comtesse nous laisse seuls, si le rôti à l'impératrice nous manque, nous avons un peu mieux qu'un oignon et un morceau de pain bis. Les deux amies trouvent alors la liberté de parler; elles causent de ce qui les intéresse. Alice rêve la gloire pour son frère, et peut-être aussi pour elle, bien qu'elle ne l'avoue pas : « Qu'il est beau, dit-elle, d'obtenir les applaudissements des hommes, de remplir le monde du bruit de son nom, et de laisser après soi, comme le soleil, une trace lumineuse ! Ah ! que sont les clameurs de l'envie, les dégoûts de quelques injustices, les fatigues de l'inspiration, quand l'on peut se dire avec confiance : Je me survivrai ! j'éterniserai mon souvenir ! »

Arthur ne partage point les idées de sa sœur ; déjà ennuyé de ses pinceaux, qu'il n'ose rejeter encore, il ne manque jamais une occasion de quereller la gloire. « Combien de sots faut-il pour faire un public ? dit-il en répétant un mot de Champfort. Voudrais-tu ressembler à la plupart de ces bonnes gens dont les louanges te paraissent si précieuses ? Et si tu ne le veux pas, est-il raisonnable d'attacher quelque importance à leur opinion ? Quand je vois un homme de génie se glorifier de l'engouement d'une foule ignorante, je me figure Peau-d'Ane rassemblant en conseil les dindons qu'elle gardait, et leur demandant leur avis sur la robe couleur de la lune. »

Ces paroles dédaigneuses ne restent pas sans réplique : nous faisons observer à Arthur que la princesse fugitive se souciait peu d'éblouir son modeste troupeau lorsqu'elle se paraît, mais qu'elle devinait qu'un beau prince viendrait mettre l'œil à la serrure. « Le beau prince, dit Alice, le fils du roi, c'est l'admirateur dont nous sommes fiers, le public artiste, le public éclairé ; lui seul nous place sur le trône, et après cela, si la foule nous admire, si même quelques pauvres dindons glougloutent à notre louange, je ne vois pas où est le mal.

— Ton public artiste, ton fils de roi, continue Arthur, est lui-même un juge très-suspect. La robe couleur du soleil l'aveugle plus qu'elle ne l'éclaire. Que veux-tu que je pense de ton fils de

roi? Sous le nom de Corneille, il borne le génie de Racine à la tragédie d'*Alexandre*; sous celui de Boileau, il méconnaît Milton et le Tasse; dans le salon de madame Necker, il bâille à pleine bouche, et il s'endort à la lecture de *Paul et Virginie*. L'aspirant à la gloire pétrira volontiers un gâteau perfide destiné à étrangler ses maîtres; mais ceux-ci, s'ils peuvent s'en dispenser, se garderont bien de lui offrir la moitié de leur trône.»

Félicie rit de nos discussions, et ne prend parti ni pour ni contre la gloire; seulement elle nous assure qu'elle ne la croit pas nécessaire au bonheur.

« Si une petite fleur s'ouvre par hasard à la porte d'un palais, dit-elle, il se trouve quelqu'un pour marcher dessus. Selon moi, rien ne vaut les affections de famille, et on les goûte mieux dans la retraite. » Alors les souvenirs de l'île Bourbon naissent en foule, l'orpheline nous parle avec attendrissement du père et de la mère qu'elle a perdus. Et souvent je crains de me trahir par l'attention que je lui prête. Pourtant, Félicie est loin de soupçonner la vérité. Dans l'intérêt que je prends à ce qu'elle dit, elle voit une sensibilité profonde et rien de plus. Certaine de nos sympathies, elle décrit avec entraînement son île volcanique, ses tamarins, ses bambous, ses bruyants oiseaux; elle nous répète les chants du noir soupirés sur le *bobre*, et les fables naïves apprises à sa première enfance.

Tu dois comprendre combien la société de ces deux jeunes personnes est agréable pour moi; les goûts artistiques de l'une me ravissent, et les désirs modestes de l'autre me charment. S'il m'était permis de choisir une compagne entre elles deux, Alice aurait la préférence; mais je voudrais bien que Félicie fût ma sœur et ne nous quittât jamais.

Hier, j'allais copier sur la toile une petite figure de Jésus dont le travail me semble parfait; chacun de nous cherchait à découvrir à quelle situation de la vie de l'Homme-Dieu pouvait convenir l'expression de ce visage céleste. Était-ce Jésus consolant Madeleine ou attirant à lui les petits enfants? Tandis que nous discussions sur ce sujet, Arthur et moi, Alice fit un signe à son amie et toutes deux sortirent de l'atelier. Un instant après, elles rentrèrent drapées à la juive; Félicie la tête couverte d'une sorte de turban, Alice ses longs cheveux noirs flottant sur ses épaules. Cette dernière entraîna son frère à quelque distance de moi, elle le fit asseoir et s'assit elle-même à ses pieds. Félicie prit un vase de forme antique et feignit de marcher en parlant à Arthur et en adressant un regard de reproche à la jeune fille inactive. Toute la vivacité du caractère de Félicie se révélait dans son geste et sur ses traits animés. Et Alice! oh! quelle tendresse ineffable brillait dans le regard qu'elle attachait sur son frère!... Je portai involontairement la main sur mes yeux;

la tête me tournait. « Avez-vous deviné? » demanda Félicie.

— Marthe et Marie, m'écriai-je en essayant de sourire.

— Faisons de ceci un tableau, un bon tableau d'amitié, dit Arthur; nous avons un modèle pour la figure principale, moi je pose pour Lazare. »

Te l'avouerai-je? mon cœur battait à briser ma poitrine. Je me crus inspiré, je me mis à l'œuvre.

Aujourd'hui, j'ai continué ce travail qui, peut-être, ne serait pas sans danger, s'il n'y avait entre mademoiselle de Bréval et moi une barrière infranchissable. Un artiste pauvre et inconnu aimer la noble fille d'un gentilhomme! est-ce possible? Ma sœur elle-même n'a-t-elle pas rougi de moi et de Lucile l'ouvrière?... Encore une fois, Édouard, je ne suis pas fou. Ce n'est pas une femme, c'est le beau, c'est l'idéal que j'admire dans l'amie de Félicie.

IV

ARTISTES ET OUVRIÈRES.

Lormont, 6 mars 1836.

Je t'ai laissé entrevoir l'autre jour une lueur un peu trop vive, et tu cries : Au feu! au feu! comme si j'étais déjà rôti. De grâce, mon ami, épargne-moi les seaux d'eau froide; dirige sur d'autres les pompes de la sagesse. Je te jure que ta panique n'a pas le sens commun; je t'ai donné une fausse alerte.

« Laisse là les Bréval, me dis-tu, laisse là Alice et Félicie, et parle-moi de la robe de velours bleu et du turban à la *Rébecca*! Ramène-moi chez madame Durand, cette estimable femme que tu peux contempler sans danger du matin au soir, et dont tu ne me dis plus rien. — Impi-

toyable censeur! puis-je te parler de tout le monde à la fois? Tu sais fort bien que mes personnages ne marchent pas en troupe comme les oies de Romorantin! Pour m'occuper des uns, il faut nécessairement quitter les autres. Ah! s'il s'agissait d'un roman, je pourrais les réunir tous sous la même baguette; mais ceci est une histoire!

Le portrait de la veuve du négociant est enfin terminé, et, si j'avais l'autorité nécessaire, un *Te Deum* te l'eût appris depuis plusieurs jours, à la suite de la grand'messe de ta paroisse. Tu ne peux imaginer les tribulations qui m'ont assailli! D'abord, quand les joues commencèrent à s'arrondir et à s'enluminer sur ma toile, quand la bouche prit son sourire de satisfaction, quand le front s'ombragea majestueusement de la coiffure orientale, quand les yeux clignotèrent, l'un disposé à veiller, l'autre cherchant à dormir, ma vieille amie enchantée, avant d'aller plus loin, voulut avoir l'opinion de toutes ses connaissances. J'ai remarqué que les hommes, par politesse sans doute, trouvaient le modèle enlaidi, et que les femmes, au contraire, le trouvaient un peu flatté. Madame Durand se rendit franchement à l'opinion des hommes, et il me fallut charger mes pinceaux de deux ou trois mensonges, tellement évidents, du reste, qu'ils méritaient plutôt le nom d'innocentes plaisanteries. J'ai fait une autre remarque pendant le défilé des visiteurs; c'est que pas un d'eux, depuis l'octogénaire jus-

qu'à l'enfant de dix ans, pas un seul ne se récusa comme juge de mon travail. Tous ont fait une remarque défavorable, une observation critique. Celui-ci s'est accroché au nez, celui-là à l'oreille, l'un m'a reproché trop d'ombres, l'autre trop de lumière. Enfin, après l'éloge, on en venait toujours au *mais*; cet abominable *mais* qui, ainsi que le fait observer Shakspeare, est comme un géôlier traînant toujours après lui quelque hideux malfaiteur.

Ce qui t'étonnera, c'est que ces personnes si instruites, si capables, n'ont aucune estime les unes pour les autres. Mais, disais-je, l'avis de M. B... ou de madame R... diffère complètement du vôtre! — Madame R..., M. B..., répondait-on en haussant les épaules, quel cas pouvez-vous faire de ces gens-là?... Ils sont absurdes! ils ne savent ce qu'ils disent!... Et réciproquement. Chacun a raison tout seul.

Courbé sous les fourches de tant de savants, de tant d'artistes, il me fallut effacer cela, refaire ceci, et puis ceci encore. Une pluie de conseils tombait sur moi, et pas un parapluie pour m'abriter; pas une allée, pas une boutique où me sauver pendant l'averse! Figure-toi un passant inoffensif amené dans un carrefour où deux troupes d'écoliers se battent à coups de pierres; placé entre les deux armées, il reçoit tous les coups de ces Davids en casquettes et en blouses de cotonnade. Bref, selon madame Durand, le dernier

venu ne pouvait avoir tort. M. Robin a blâmé cette rougeur sur les pommettes; vite, du blanc! Madame Crapin ne peut souffrir cette teinte blancheâtre sur les cheveux; vite, du brun et du noir! — Deux ou trois jours encore, et je croyais à la métempsychose, et je me demandais si je n'avais pas été autrefois reine d'Ithaque.

L'heure de la délivrance arriva. Cependant, cette heure tant désirée ne s'écoula point sans trouble et sans épouvante. J'avais reçu le prix convenu; madame Durand s'admirait une dernière fois dans sa copie infidèle, lorsqu'une voisine impotente et presque centenaire, qui jusque-là avait résisté à la tentation de voir le portrait et de donner un avis, parut tout à coup à la porte. Un spectre ne m'eût pas causé plus de terreur. Je cherchais une issue pour m'échapper, impossible! mon tyran m'arrêta: — Ah! Théophile, vous allez connaître l'opinion de mademoiselle Luce! J'enrageais. La vieille mit ses lunettes, pinça les lèvres, approcha tellement son nez du tableau, que je crus qu'il allait y entrer; puis, reculant d'un pas, croisa ses bras et hocha la tête: — Pas mal, pas mal, dit-elle; mais... (O Édouard, encore ce *mais*! encore le géolier et le malfaiteur!) Mais il manque quelque chose à cette main.

Je tremblais de tous mes membres: — Et quoi donc? murmurai-je tout bas, comme un enfant qui voit le martinet, et qui ignore sa faute.

— Cherchez bien, dit la vieille en se tournant vers madame Durand, et en fixant sur elle ses petits yeux roux.

— En vérité, je ne vois pas ce qui manque à ma main.

— Eh! ma chère, un bouquet de roses.

— Et pourquoi pas un nid de fauvettes! m'écriai-je en éclatant de rire.

Madame Durand se dressa de toute sa hauteur.

— Et s'il me plaisait, en effet, d'ajouter un nid de fauvettes ou un bouquet de roses à ce portrait? M. Durand m'a laissé assez de fortune pour les payer généreusement, fussent-ils peints par les premiers artistes de Paris! Votre belle comtesse de Bréval, avec ses titres rongés des rats, ne pourrait sans doute en dire autant.

— Ai-je jamais douté de votre fortune? répondis-je en riant toujours. Voyons! que désirez-vous? le nid ou le bouquet?

— Non, tout est fini, et bien fini, reprit la veuve en se radoucissant; je ne suis plus un enfant qu'on amuse avec des oiseaux ou des roses. Adieu, Théophile! Et cependant, écoutez ceci: « Les comtesses vous perdront. »

Le soir de cette même journée, dans une chambre plus que modeste, vingt pièces de cinq francs étaient étalées sur une table, et deux personnes, en contemplation devant le trésor, discutaient l'emploi qu'on en devait faire.

— Tu auras une pelisse bien ouatée.

— Non, je puis attendre encore; il vaut mieux t'acheter un petit manteau.

— Je n'en ai pas besoin; mais que dirais-tu d'une robe de mérinos?

— Je dirais qu'il nous manque bien des choses plus utiles, et que j'aimerais mieux te voir un habit neuf.

— Non, mon vieil habit me plaît; nous sommes accoutumés l'un à l'autre.

— Tu as tort, mon bon ami; le pauvre serviteur présente à tous les yeux ses états de services. L'esprit le plus obtus conviendrait que ses réclamations sont fondées, et qu'il mérite une retraite honorable.

— Non, mille fois non, Lucile! Pourquoi ne penser jamais à toi?

— Je suis une recluse; toi, tu vois le monde.

— Eh bien! décidons-nous à quelque chose. Combien as-tu de côté pour notre terme?

— Pas la moitié de ce qu'il faut, et nous avons besoin de bois.

— Va donc pour le bois et ce détestable loyer!... Mais il nous reste la moitié de la somme; je remets la pelisse en question.

— Je lui oppose le petit manteau!

— Et si l'ouvrage manquait!

— Et si l'un de nous tombait malade!

— Crois-moi, Lucile, gardons ces cinquante francs, nous pourrons en avoir besoin.

— Gardons-les; cependant, tu as froid quand tu sors le soir.

— Et toi, quand tu vas à la messe le dimanche!

— Tout le monde ne peut pas être riche. C'est au moins une consolation de pouvoir se dire: Là dans un coin de l'armoire, sous ce pli de serviette, il y a cinquante francs.

— C'est vrai! Cette fois nous aurons des économies, ce que tant d'ingénieux optimistes supposent toujours aux ouvriers.

— Cela est très-commode pour ne pas nous plaindre, et surtout pour nous faire attendre un salaire si péniblement gagné. Quand on ne manque de rien, peut-on croire que d'autres souffrent?... Te souviens-tu de cette bonne dame qui, par un jour de glace, en revenant de l'église de son village, rencontra de pauvres femmes qui lavaient dans un ruisseau? Transie de froid, elle eut compassion de ces femmes: — Jeanneton, dit-elle tout en tremblotant dès qu'elle eut refermé sa porte; Jeanneton, vite, du feu dans ma chambre, et ensuite chauffez de la soupe, et portez-la aux laveuses; je ne sais comment les malheureuses ne meurent point! — Le feu allumé, la bonne dame se réchauffa, et, après avoir joui quelques instants du changement de température, elle appela de nouveau la servante: — Jeanneton, il est inutile d'aller au lavoir, le temps s'est bien radouci.

Comme nous en étions là, un coup sec se fit

entendre à la porte. Nous sautâmes à la fois sur le trésor ; et en une seconde, il était à l'abri des voleurs.

Un ecclésiastique entra, et demanda M. Théophile Renaud, le peintre.

— Une affaire m'a conduit chez madame Durand, dit notre visiteur, et j'y ai vu un portrait qui m'a paru très-remarquable. Or, dans une de ses dernières séances, notre conseil de fabrique a décidé l'acquisition d'un tableau. Voulez-vous vous charger du travail que nous désirons ?

Encore une commande ! décidément, notre mauvais temps est passé. O Fortune, dis-je en moi-même, toi qui te plais au jeu de colin-maillard, je consens à faire la partie avec toi ! Viens, viens, et je te promets de me laisser prendre.

Ceci se disait tout bas, tandis que tout haut, d'une voix émue : — Quel sujet avez-vous choisi, monsieur le Curé ?

— La fabrique demande la décollation de saint Jean-Baptiste.

— O ciel ! m'écriai-je, quel horrible tableau ! Pourquoi pas plutôt le baptême dans le Jourdain, puisque le même saint s'y trouve ?

— Le maire tient absolument à la décollation ; il a vu dans une église voisine un tableau semblable, et il a monté la tête de tous mes paroissiens, qui ne rêvent plus que ce tableau. Le saint doit être debout.

— Mais sa tête ? demanda Lucile.

— Dans un plat, à ses pieds ; à droite, un homme à moustaches, qui essuie un grand sabre ; à gauche...

— O monsieur, interrompis-je, obtenez du maire, du conseil, de vos paroissiens un choix plus favorable à la peinture. Faites-en le sujet d'une homélie ; dites-leur que cet homme debout et sanglant, cette tête, ce plat, ce sabre, ces moustaches...

— Comme saint Jean, je prêcherais dans le désert, répondit le pauvre prêtre ; ils ne donneraient pas une obole d'un autre tableau.

Je ne saurais dire combien cette décollation m'inspirait de répugnance. Le bon Pasteur, l'Enfant prodigue, la Samaritaine passaient devant mes yeux, et ces brillantes et douces apparitions me désolaient. Un instant, je fus sur le point de refuser d'entreprendre ce travail ; mais une pelisse, un manteau, un habit traversèrent ma pensée, et la réponse négative, perdue parmi les projets d'acquisition, ne put trouver place pour sortir.

— Ainsi, dit le prêtre, nous comptons sur vous. Vous vous inspirerez, n'est-ce pas, du saint Jean de nos voisins ? Ah ! j'oubliais ! Le maréchal ferant demande un coq.

— Un coq dans la prison de saint Jean-Baptiste !...

— Oui ; ils prétendent qu'il est bon de rappeler la Passion dans ce tableau.

— C'est une folie.

— Que voulez-vous ? Le maréchal est un homme d'importance, le maire et le notaire pensent comme lui. Pourquoi me faire une querelle pour ce coq ?

— A votre place, je me ferais plutôt hacher ; et j'enverrais promener le maire, le notaire et le maréchal ferrant.

— Je n'ai plus vingt ans, reprit le curé, et je suis peu guerroyant de ma nature. Votre serviteur, mademoiselle. Adieu, monsieur ! Nous comptons sur le sabre, la tête, le plat.

— Oui, murmurai-je tristement, et le corps sans tête, et l'homme à moustaches.

— Et le coq ? poursuivit le curé.

— Et le coq ! dis-je avec un profond soupir.

Ainsi, mon ami, après un portrait qui ne ressemble à rien, mon second ouvrage sera un tableau repoussant et ridicule. Cette nécessité de n'être plus moi, et de travailler au goût de ceux qui payent, serait un vrai supplice, si je n'avais l'espoir de m'en délivrer bientôt. Pauvres ouvriers ! Artistes pauvres ! ah ! que vous avez de rudes moments à passer !

V

NEMROD.

Lormont, 15 avril 1836.

Après t'avoir donné toute satisfaction sur le portrait de madame Durand, je ne sache pas qu'aucune loi des deux chambres me défende de te parler de Marthe et de Maric. Madame de Bréval est dans le ravissement ; l'idée de grouper dans un même tableau ses deux enfants et l'amie de sa fille lui paraît divine, et sa reconnaissance pour moi, qui mets cette idée à exécution, est dans une exaltation continuelle. A dire vrai, je crois mériter en partie les louanges dont elle me fatigue ; jamais je n'ai mis plus d'ardeur au travail, et jamais je n'ai été si heureux dans mes efforts. Alice est bien là sur la toile ; elle vit, son regard tendre

et mélancolique donne à tout le tableau un reflet de poésie céleste. La ressemblance de Félicie est peut-être moins frappante, et pourtant, là encore, il y a quelque chose qui me dit : — Courage ! tu es peintre ! —

Marthe et Marie ont réveillé les goûts artistiques d'Arthur, et ces jours derniers une autre passion mal éteinte, l'amour de la chasse, a paru aussi se ranimer en lui. Je vais te dire à quelle occasion.

Nous étions réunis dans l'atelier, où M. de Bréval nous racontait l'histoire d'une de ses campagnes, lorsqu'un domestique remit une lettre à Arthur. Celui-ci, en lisant l'adresse, poussa un cri de joie : « — C'est l'écriture de Nemrod ! dit-il ; enfin, il a trouvé un moment pour nous donner de ses nouvelles !... »

A ce nom de Nemrod j'ouvris l'oreille, étonné qu'Arthur fût en correspondance avec le fondateur de Babylone. Le comte dissipa ma surprise en m'apprenant que le Nemrod en question n'était pas le petit-fils de Cham, mais le vicomte Anatole de Chavigny, jeune fashionable, membre du jockey-club, et féroce chasseur.

Voyant que l'attention générale était dirigée sur lui, l'heureux Arthur ouvrit sa lettre. Cette épître de Nemrod me frappa, et, pour ton édification, je vais essayer de m'en souvenir, faisant d'avance amende honorable pour toutes les belles choses qu'il m'arriverait de négliger ou de tron-

quer involontairement. Attention ! C'est Nemrod qui parle. « — Il faut t'aimer beaucoup, cher Arthur, pour te donner un instant au milieu de mes occupations si nombreuses ; mais comme « je m'aperçois que je te dois une réponse depuis « quatre mois entiers, j'essaye de m'arracher pour « un moment au tourbillon qui m'emporte. Ja- « mais quatre mois n'ont été mieux remplis. D'a- « bord, la vente du haras de M. Rieussec, à « Viroflay. Tu sais que Jason a été retiré, par la « famille du propriétaire, au prix de 18,000 fr., et « qu'on a refusé 15,000 fr. d'*Hercule*. J'avais « offert 7,000 fr. d'*Ibis*, bien décidé à ne pas m'ar- « rêter à cette enchère ; mais une maudite distrac- « tion survint, et *Ibis* fut adjugé à un plus heu- « reux. Il restait encore assez de chevaux de « course pour me consoler. Je suis devenu ac- « quéreur de *Meeting*, coureur infatigable, et « dont la généalogie est illustre. Depuis, j'ai « acheté, par occasion, un magnifique poulain « du plus bel avenir et d'une descendance irré- « prochable. Je me suis décidé à céder *Meeting*, « non sans y perdre quelque chose.

« Puis, est venu un *steeple-chase*. J'ai parié « contre *Cydonia* en faveur de *Jack*. L'enjeu était « assez élevé. J'ai perdu. *Jack*, effrayé par un « drapeau, a fait une chute, et il s'est trouvé con- « sidérablement distancé.

« Enfin, comme il fallait aussi donner quelques « heures à la vente du mobilier de Rosni, au

« salon, à l'Opéra, aux Italiens, aux équipages de Longchamps, le temps m'a manqué jusqu'à ce jour, où me voici tout occupé des courses de Chantilly. Ces courses seront des plus brillantes; on y verra *Marino, Bas de Cuir, Napoléon*. J'espère bien que mon coureur obtiendra un prix. M. Rothschild offre une coupe d'or : cela n'est-il pas chevaleresque ?

« J'oubliais de te dire que mon vieil oncle du Poitou m'a donné ses trois levriers, en me faisant jurer de leur conserver les noms de chiens courants qu'il leur a choisis, ou par ignorance ou par caprice. Ah ! cher ami, que nous avons besoin de chemins de fer pour civiliser les vieux oncles de province ! Je les croyais bien arriérés, bien sauvages ; mais donner à des levriers les noms de *Tapageau, de Ravageau, de Carnageau* !...

« Tu veux des nouvelles des beaux-arts ? que puis-je te dire ? J'ai traversé le salon, mais l'exposition de cette année ne mérite pas qu'on s'en occupe.

« Adieu, cher ami ! mes hommages les plus respectueux à ta famille. Avez-vous des projets de voyage pour cet été ? Vous verra-t-on à Bagnères ? »

Telle est, à peu de choses près, l'intéressante lettre du vicomte Anatole de Chavigny. Arthur et la comtesse en furent enchantés. Alice était distraite ; Félicie déguisait mal une gaieté mo-

queuse dont je me sentais complice. Quant au vieux colonel, après avoir rêvé un moment, il laissa échapper un éclat de rire.

La comtesse en fut scandalisée : — Vous prémeditez une méchanceté, dit-elle d'un petit air boudeur ; en vérité, vous devenez insupportable.

— Je l'ai toujours été, répondit le comte, et depuis vingt-cinq ans vous en faites la rude expérience.

— Que reprochez-vous donc à ce pauvre Nemrod ?

— Je lui reproche de faire de sa lettre un haras, de remplir deux pages de noms de chevaux et de chiens.

— Mais, mon ami, la passion des chevaux et des chiens n'est-elle pas du meilleur ton ? Anatole, par son rang, sa fortune, appartient à la jeunesse dorée.

— Oui, dorée, reprit le malin vieillard, et très-souvent à la façon de ces noix que vendent les charlatans, sous prétexte de bonne aventure : au lieu de fruit, on n'y trouve que des sornettes.

— Oh ! mon père, dit Arthur, pouvez-vous parler ainsi ! Vous savez combien Nemrod est distingué ? Combien son goût est reconnu excellent ?

— Je sais, Arthur, que ton ami a quatre-vingt mille francs de rente, et qu'avec une pareille fortune on a tous les mérites réunis. Je sais qu'un homme de la trempe de M. de Chavigny ne sau-

rait s'émerveiller comme moi devant les chefs-d'œuvre des arts. J'ai plus de soixante ans, et je suis encore un admirateur candide ; il est tout naturel qu'à vingt-cinq ans, Anatole soit un homme blasé. Quand le brillant Nemrod, tournant le dos au théâtre, et lisant une chronique des salons, s'interrompra un instant pour s'assurer qu'il y a de bonnes choses dans une partition de Meyerbeer ; quand il ne trouvera où arrêter son précieux regard dans une galerie où l'on voit des tableaux d'Horace Vernet, de Decaisne, les *Pêcheurs* de Léopold Robert, et la *Bataille des Pyramides* de Gros, ces deux testaments du génie ; quand, nonchalamment couché sur des coussins de velours, il fermera à la seconde page les chefs-d'œuvre de notre littérature, et cela pour mieux observer la fumée d'un cigarre ; oh ! alors, il me sera impossible de ne pas convenir de la haute intelligence, et du goût parfait de M. de Chavigny !

Cela dit, le colonel se tourna vers la comtesse, et la joyeuse expression de son regard parut défigurer une réplique. Madame de Bréval joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Que dites-vous ? demanda le comte, ravi de trouver une occasion de guerre, et ne voulant pas la laisser échapper.

— Je dis, murmura la comtesse, je dis... — Et se levant tout à coup comme une pensionnaire espiègle, elle saisit un écran et en frappa deux ou

trois fois le colonel. — Je dis que je suis furieuse et que je vous battraï.

Après cette petite correction exécutée avec une colère enfantine, l'ingénue de soixante ans reprit sa place et sa tapisserie.

— Parlons sérieusement, dit-elle ; je conviens que beaucoup de jeunes gens fréquentent trop les écuries : je n'aime point le sportsman ; il est exclusif dans ses goûts, peu empressé dans les salons et d'une nature silencieuse. Désignez à la fois à son attention un cheval pur sang et la plus gracieuse des femmes ; il ne verra que le cheval. Ses éternelles discussions sur l'amélioration des races, la vitesse des coureurs, seuls sujets de conversation qui aient le privilège de délier sa langue, m'ont souvent donné le *spleen*. Mais, soyez-en convaincu, Nemrod n'est pas l'homme que je viens de peindre : il n'est sportsman qu'à l'épiderme.

— Je crois comme vous, reprit le comte, son humeur agressive ne tenant point contre les concessions de sa femme : Anatole de Chavigny a d'excellentes qualités, et s'il consent un jour à être lui et à oublier la mode, sa correspondance ne sera plus un inventaire de maquignon.

— Et les plaisirs de la chasse, dit Arthur, est-ce que vous les blâmez ?

— En aucune façon, répondit le vieux militaire : la chasse est un noble passe-temps, et le corps et l'esprit ont plus de profit à tirer à la

poursuite des lièvres ou des loups qu'autour d'une table de jeu. Si ton Nemrod usait sagement de la chasse, je n'aurais pas l'idée d'en rire ; mais jusqu'à présent, avec les courses et les folles gageures, c'est l'histoire de toute sa vie.

— Mon père, je veux chasser encore, s'écria Arthur, j'ai trop négligé cet exercice. — Et il jeta sa palette de côté.

— Bravo ! va prendre ton fusil, et regarde vite s'il ne passe pas quelque gibier dans la rue, dit le vieillard reprenant son ton de persiflage. C'est à son amour pour la chasse que Clovis dut une de ses plus belles victoires. Sans un cerf qui lui découvrit un gué favorable pour le passage de ses troupes, il n'eût point taillé en pièces l'armée d'Alaric. Un autre cerf conduisit Charlemagne aux eaux thermales d'Aix-la-Chapelle : qui sait ? il s'en rencontrera peut-être un troisième pour te montrer quelque chose.

Pendant cette conversation entre le père et le fils, la comtesse avait consulté sa mémoire, et, heureuse de pouvoir citer plusieurs grands noms à la file, elle dit gravement :

— Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion, Louis XI, François I^{er}, Henri IV, Louis XIV ont été de grands chasseurs ; Gaston Phœbus, ce fastueux châtelain d'Orthez ; le sire de Montmorency, le duc d'Alençon, les ducs de Bourgogne avaient la même passion, et le chevalier Bayard, prisonnier de Charles-Quint, reçut comme la plus

précieuse faveur la liberté de chasser à trois lieues de la cour. On connaît la magnificence de Chantilly sous Louis XVI, et, sous la Restauration, la belle vénerie qui donnait encore quelques distractions agréables à la vieillesse éprouvée du roi Charles X. Parmi nos amis écartés de la politique par la révolution de Juillet, je pourrais citer aussi une foule d'illustres chasseurs ; mais notre maison n'a plus ce goût royal, autrefois héréditaire dans nos deux familles.

Et, après cet effort d'érudition, madame de Bréval se tut et baissa modestement les yeux.

Le comte se grattait le front, et le regard perfide qu'il jetait à son éloquente compagne annonçait une nouvelle attaque. La comtesse s'empressa de détourner la conversation.

— Voyons, dit-elle, irons-nous à Bagnères ?

— Pourquoi pas, si vous en avez le désir ? dit le vieux soldat. Donnez des ordres, allez en avant, et je vous suis au pas de charge, fût-ce chez le prêtre Jean des Indes.

— Je ne vous conduirai pas si loin ; la tournée des eaux me suffira. Ce voyage ne sera pas sans utilité pour nos artistes, et ma santé....

— Qui, heureusement, me paraît très-bonne, s'empressa d'ajouter le colonel.

— Essayez de le croire, poursuivit la comtesse. Ne savez-vous pas combien je suis nerveuse ? Les militaires ne connaissent d'autres maladies que les boulets de canon.

Le colonel prit la main de sa femme et la serra dans les siennes, et dans le sourire de bonne amitié qu'ils échangèrent, l'impitoyable railleur disparut pour faire place à l'excellent mari.

Arthur et Alice applaudirent chaudement au projet de voyage :

— Quel bonheur, disait Arthur, nous rencontrerons Nemrod !

— Quel bonheur, disait Alice, nous retrouverons Félicie !

Il faut que tu saches, pour comprendre la joie d'Alice, que Félicie de Vorlac va retourner à Paris chez son oncle et tuteur, M. de Gersin, et que celui-ci et sa femme conduiront cet été à Luchon, à Bigorre ou aux Eaux-Bonnes, leur fille malade. Après un charmant hiver, de beaux jours d'été se préparent pour les deux amies. L'art ne perdra rien à cette course pyrénéenne. Que de vues de montagnes, de torrents, de cascades, de grottes, on espère en rapporter ! Comme je vais être oublié au milieu de tout cela ! Nemrod m'inquiète ; Arthur m'a fait entendre qu'il pourrait devenir son frère. Serait-ce possible ! Elle, la plus belle des femmes, elle, la compagne d'un homme dont les races chevaline et canine absorbent toutes les admirations, elle n'a point ri quand son père se moquait du sportsman. Je vais te paraître bien ridicule dans mes amitiés, et pourtant, comment te cacher que l'idée d'un mariage entre mademoiselle de Bréval et ce vicomte

me donne le frisson ? N'est-ce pas là une étrange sollicitude ?

De nos belles heures d'atelier, il ne me restera bientôt plus que le tableau de Marthe et Marie, tableau où Lucile voit les traits de sa nièce qu'elle ne connaît pas autrement, tandis que moi j'y retrouve un regard, un sourire dont l'expression est l'idéal de la beauté. Pourquoi n'ai-je pas aussi quatre-vingt mille francs de rente ?... Il me serait permis alors... Édouard, s'il est vrai que l'enchanteur Merlin erre encore dans les forêts de ta vieille Bretagne, porte-lui de ma part autant de boisseaux de pommes qu'il en voudra, et, en échange de ce présent qu'il aime, dis-lui de me procurer quatre-vingt mille francs de rente.

VI

VISITE A LORMONT.

Lormont, 12 mai 1836.

— Ne verrai-je donc pas cette charmante Félicie? ne pourrai-je lui dire un mot? entendre le son de sa voix avant son départ? » Ainsi parlait Lucile, et moi je répondais en faux-bourdon : « Faut-il quitter si vite mes nouveaux amis ? » Là-dessus, l'ouvrière cherchait à découvrir dans quelle église et à quelle place elle pourrait, à la messe, rencontrer la famille de Bréval et Félicie, et moi, l'artiste, je me demandais si la vraie Marie et la vraie Marthe n'emporteraient pas mon talent dans leurs sacs de nuit ou leurs cartons à chapeaux. Nous en étions à cette extrémité quand le colonel vint à notre secours et combla nos vœux d'un même coup de baguette.

« Mon cher monsieur, me dit-il, vous nous avez déjà rendu de grands services et vous pouvez nous en rendre encore. Vos conseils et votre exemple réussiront à donner à ma fille un talent agréable, et si Arthur, malgré la haute opinion de sa mère, n'est jamais qu'un barbouilleur, vous aurez, du moins, contribué à l'occuper, et c'est beaucoup à un âge où celui qui ne fait rien est bien près de faire le mal. Nous vous avons volé du temps ; je voudrais vous en voler encore, et pour vous le temps est précieux. Dites-moi donc si vous pensez que les études de paysage, que vous serez à même de faire en venant avec nous, puissent compenser la perte matérielle qui résultera probablement de votre absence de Bordeaux ? »

Je n'ai pas besoin de te dire quelle fut ma réponse, la proposition du comte me combla de joie. Mon malencontreux tableau de saint Jean-Baptiste est terminé : rien ne s'oppose à un voyage où les grandes scènes de la nature peuvent avoir sur mon talent une influence favorable. J'ai déjà projeté un séjour à Paris, pour étudier les maîtres que je ne connais pas ; en attendant, j'étudierai l'œuvre de Dieu, la plus belle de toutes.

— C'est bien, dit le colonel, mais nous ne voulons pas vous enlever sans nous excuser auprès de votre sœur de la privation que lui imposera ce voyage. A demain donc une visite à Lormont ! Qu'à deux heures très-précises, le caporal instruc-

teur vienne nous montrer le chemin, et l'armée entière le suivra, le drapeau en tête.

En attendant la visite annoncée, grand bruit, grande rumeur dans la petite chambre de l'autre côté de la Garonne ; l'eau ruisselle sur le plancher, la cire s'étend sur les vieux meubles, les vitres des fenêtres deviennent plus transparentes, le balai court partout, et trois araignées, oubliées jusqu'alors dans un coin, sont offertes en holocauste. Cela fait, Lucile revêt la robe des dimanches, le tablier d'alépine, le petit fichu de soie ; elle pose avec plus de soin sur sa tête le bonnet de cérémonie, où les caprices du ruban rose donnent à la gaze un air de bonne humeur, et, ainsi parée, elle s'assied près du foyer, où trois ou quatre bûches, étonnées de se trouver ensemble, petillent et flambent à qui mieux mieux.

Moi aussi je me suis occupé de ma toilette, et je compte les moments. Lucile est toute tremblante : la vie retirée qu'elle mène depuis dix-huit ans l'a rendue extrêmement timide. Que répondra-t-elle à M. le comte, à madame la comtesse?... S'ils allaient la trouver gauche, maussade, et plaindre Théophile d'avoir une telle sœur ! Sans doute, dès le premier mot, sa langue se glacera dans sa bouche ; elle perdra la tête et l'on dira : Cette fille ne sait point parler ! elle est idiotel. Cette pensée la ferait pleurer de honte, si l'idée de voir Félicie ne faisait diversion à ses craintes, d'ailleurs si peu fondées. Je sors enfin ;

je descends dans le bateau, je suis chez M. de Bréval.

Madame la comtesse ne sera pas de la partie ; elle a grondé un domestique, et la voilà souffrante. Pauvres femmes nerveuses, que vous êtes à plaindre ! vous descendez en ligne directe de ce fou d'Athènes qui s'imaginait être de verre, et se croyait brisé au moindre choc.

L'armée, privée de son drapeau, ne s'en mettra pas moins en campagne ; le colonel offre son bras à Félicie, Alice prend celui d'Arthur, et nous partons.

Il n'est pas un promeneur qui, en parcourant les quais de Bordeaux, n'ait été vingt fois interrompu dans ses contemplations ou ses méditations solitaires par la question toujours répétée :

« Monsieur veut-il un bateau ? Monsieur va-t-il à Lormont?... »

Les honnêtes bateliers ne comprennent pas qu'un autre désir puisse attirer un homme intelligent, surtout un promeneur, au bord de la Garonne, et je suis presque de leur avis. Si quelque méchant tour de la fortune me forçait à transporter mes pénates loin de ma rivière bien-aimée, en m'éloignant ce ne serait pas la capitale de la Guyenne que je chercherais derrière moi, je ne regretterais que Lormont et ses riants coteaux ; Lormont, qu'une femme poète, une femme malheureuse voulait choisir pour son Eden :

Aux coteaux de Lormont j'avais légué ma cendre :
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger.
Son ombre est dédaigneuse au malheur étranger,
Dans la barque incertaine il faut donc redescendre.

J'aime à me figurer de longues années de repos dans ce charmant village entouré de fleurs, embaumé de parfums. Bordeaux peut garder ses superbes quartiers des Chartrons et du Chapeau-Rouge, ses allées de Tourny, son grand théâtre, ses édifices de toutes sortes; pour couler doucement une vie heureuse, je demande à Lormont une de ses maisonnettes, au coin de sa modeste église, et quelques boutures de ses rosiers. Dans une grande ville, j'ai trop la conscience du peu que je suis; je me sens perdu dans la foule. Tous les oiseaux ne cherchent pas de grands arbres pour s'abriter, il en est qui choisissent de préférence l'humble feuillage du prunellier ou un buisson d'aubépine.

A l'arrivée des visiteurs, l'embarras de Lucile fut grand; elle rougit, elle pâlit, elle bégaya des mots sans suite; et si je n'avais pas été là pour lui couper la retraite, je crois que, tout son monde assis, elle n'eût pas manqué de se glisser du côté de la porte et de s'enfuir. Le comte et les deux jeunes amies eurent le bon esprit de ne point s'apercevoir de son trouble, et l'affabilité des paroles de l'un, les manières simples des autres finirent par la rassurer. La conversation

s'anima, et bientôt je vis avec plaisir que dans ses réponses au colonel, Lucile redevenait elle-même.

— Oui, l'absence de mon frère me sera pénible, disait-elle; cette chambre me paraîtra bien triste dans un mois; mais puisque ce voyage profitera à Théophile, de quoi me plaindrais-je?... Un peu plus ou un peu moins de bonheur pour moi, ce n'est pas la chose importante, Théophile est mon fils, monsieur le comte; il n'avait que trois ans lorsque je devins sa mère, et depuis ce temps-là, c'est en lui que je prie Dieu de me rendre heureuse.

— Et votre prière sera exaucée, répondait le comte. En attendant, votre frère ne sera pas un étranger dans ma famille; nous tâcherons de vous remplacer auprès de lui, et de reconnaître par une véritable amitié le sacrifice qu'il nous fait en vous quittant.

Arthur parla dans le même sens, et les jeunes filles s'occupèrent ensuite du chardonneret et des fleurs de Lucile. Une prairie en miniature verdoyant dans une cuvette fêlée attira surtout l'attention de Félicie. La jeune créole nous dit qu'elle aimerait à garnir ses fenêtres de jardins, de prairies et de forêts, si M. de Gersin, l'oncle tuteur, ne proscrivait absolument ces campagnes aériennes. « Que vous êtes heureuse, mademoiselle, ajouta l'amie d'Alice, que vous êtes heureuse d'habiter Lormont! Au lieu d'aller vivre dans ce

Paris, où mes goûts solitaires ressemblent à des oiseaux effarouchés, je voudrais acheter une maison à quelques pas d'ici, et devenir votre voisine.»

Ces vœux modestes allaient droit au cœur de Lucile. Ma sœur regardait avec attendrissement cette nièce qui ne la connaît pas, et des larmes brillaient dans ses yeux. Félicie remarqua son émotion, et Lucile comprit qu'il lui fallait chercher une excuse.

« Mademoiselle, dit-elle d'une voix tremblante, j'avais une amie... une sœur... presque une sœur... et je crois la voir en vous voyant.

— Et cette amie, vous ne l'avez plus? demanda Félicie.

— Elle est morte, répondit Lucile prête à fondre en larmes, morte après m'avoir oubliée. »

Je voyais ma sœur sur le point de se trahir; la rougeur me couvrait le visage. Félicie était attendrie, et comme le comte s'était levé et se disposait à se remettre en route, elle prit la main de Lucile et dit avec beaucoup de grâce et de sensibilité : « Je ne vous suis pas assez connue, mademoiselle, pour avoir le droit de me dire votre amie, et cependant, croyez-le, je me souviendrai toujours de vous. » Lucile serra la main de la fille d'Hortense, et la porta involontairement à ses lèvres.

« Comment! dit doucement Félicie, me prenez-vous pour une princesse? Si l'amie que vous re-

grettez était à ma place, je sais bien ce qu'elle ferait, et pour vous punir, je vais le faire. »

Elle n'avait pas fini de parler, que ses lèvres imprimaient un baiser de sœur sur les joues brûlantes de Lucile. Celle-ci ne pouvait plus se contenir; elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de mademoiselle de Vorlac et pleura.

Cette scène devenait fort embarrassante pour nous tous : Lucile le sentit, et, plus troublée que jamais, elle balbutia d'inintelligibles excuses. Je n'avais pas la force de lui venir en aide; nos sentiments étaient les mêmes. Un moment encore et je m'écriais : Et moi aussi, je suis le frère d'Hortense! Nous sortîmes cependant, et quand la porte se referma et nous sépara de Lucile, je me sentis soulagé.

Le colonel me pria de montrer à Félicie une fontaine qui se trouve dans les jardins du *château du Diable*, et dont il avait entendu parler. Ce château est à un quart de lieue de Lormont. Les habitants du pays prétendent qu'une princesse Éléonore y fut jadis prisonnière; mais qu'un jour elle disparut des souterrains, sans qu'on ait pu savoir ce qu'elle était devenue. Or, comme au bon vieux temps on manquait aussi parfois de charité chrétienne, on pensa généralement que la captive avait eu recours à quelque pacte avec l'esprit malin. On parla de bruits de chaînes entendus la nuit, d'une grande femme blanche qui se montrait aux fenêtres et parcourait les jardins

éclairés par la lune. Il y eut force exorcismes, comme le témoigne encore un énorme bénitier qu'on peut examiner sur les lieux. Toutefois, après ces sommations renouvelées, on doit croire que l'ennemi des hommes consentit à déguerpir et que le château n'a conservé de lui que le nom. Le portier nous ouvrit les jardins, et, après avoir gravi quelques instants, nous arrivâmes à la fontaine. La riche végétation qui l'entoure contraste avec un arbuste devenu pierre qui s'élève au-dessus de la source et reçoit sur son feuillage immobile l'eau qui découle des rochers. Sur les rameaux du saule pétrifié, les gouttes d'eau se succèdent comme une rosée éternelle, mais impuissante à rendre la vie à celui qui l'a perdue. Félicie admira, Alice devint pensive, et s'adressant à son père : « Quelle idée attacherez-vous à ceci ? dit-elle. Vous m'avez appris à chercher la nature morale sous la nature physique. »

Le comte rêva un moment, et répondit en se tournant vers son fils : « Un homme est avide de plaisirs ; il croit n'être jamais assez près d'eux, n'en avoir jamais assez, il n'est point satisfait qu'il ne s'y noie. Mais bientôt ces plaisirs qui, dans leur cours, le faisaient d'abord frissonner de bonheur en passant, glissent sur un cœur usé et que l'abus pétrifie ; l'être devient une chose, l'homme un cadavre, le vivant un mort. »

Nous revînmes du château du Diable en passant par les hauteurs d'où l'on découvre à la fois

Blaye et Bordeaux. Encore cent pas et le bateau emportait mes amis « Un instant, dit en elle-même une de mes vieilles connaissances, il ne sera pas dit qu'un comte, un colonel vient à Lormont, et ne me fait pas une visite ! » Et madame Durand, toute couverte de satin et de plumes, m'aborde avec le plus aimable sourire, et me dit d'un ton de reproche : « Est-il vrai que vous nous quittez, Théophile ? J'en ai douté jusqu'à présent. » Et, sur ma réponse affirmative, la bonne dame, d'un air qu'elle croyait malin et qui n'était qu'impertinent, jeta sur Alice et Félicie un regard scrutateur :

« Si ces deux charmantes demoiselles sont du voyage, poursuivit-elle, j'ai eu tort ; n'est-il pas vrai, monsieur le comte ? » Et sans attendre la réponse : « Je suppose que Théophile vous a souvent parlé de moi ; je suis madame Durand. »

Jamais célébrité européenne ne se nomma avec plus de confiance. Levant la tête et baissant les yeux, madame Durand parut grandir, et cet air de satisfaction, d'épanouissement intérieur, dont j'ai déjà fait mention à propos de son portrait, rayonna sur son visage. Le comte salua : il ignorait l'existence de mon orgueilleuse voisine.

« Oui, colonel, reprit la bonne dame, ne se doutant pas de l'effet produit par son nom, je m'intéresse aux succès de ce jeune homme. Vous savez que je lui ai confié mon portrait. Le

pauvre garçon a eu beaucoup à corriger, à refaire ; mais, comme me disait M. Durand : Paris n'a pas été fait dans un jour.

— Sans avoir vu ce portrait, répliqua M. de Bréval, j'affirmerais qu'il est ressemblant.

— Il l'était, monsieur le comte, je jure qu'il l'était, m'écriai-je.

— Vous viendrez le voir et tout de suite, dit la veuve, en indiquant la porte de sa maison ; je tiens à votre opinion, colonel, et vous me la donnerez. »

Cette invitation si pressante ne pouvait être refusée ; d'ailleurs, le comte eût craint de m'affliger en témoignant de l'indifférence pour un de mes ouvrages. Une fois dans le salon où le prétendu portrait ne cesse de flatter et de mentir entre un *Napoléon* et un *La Fayette*, madame Durand eut bien d'autres avis à demander. Il fallut que l'attention du colonel, de son fils et des deux jeunes personnes se fixât tour à tour sur la pendule de Boullé, les meubles à bras recourbés et à pied de bouc, les vases, les candélabres, toutes les richesses enfin dont elle tenait à faire connaître le prix exorbitant. Le colonel se prêta près d'un quart d'heure à cette insipide revue ; mais il était sur le gril, et comme ce n'était pas un Guatimozin : « Parbleu ! s'écria-t-il, les Bréval sont de mauvais commissaires-priseurs, et Félicie n'est pas plus habile que nous. »

Madame Durand se mordit les lèvres, et de-

manda si Félicie n'était pas la sœur d'Alice, la fille du comte. Cette nouvelle question me fit trembler : notre secret ne tenait plus qu'à un cheveu.

« Mademoiselle de Vorlac est l'amie de ma fille, répondit le colonel.

— De Vorlac?... est-il possible?... Quoi ! mademoiselle serait... mais vous ne m'en aviez rien dit, Théophile ! »

J'étais hors de moi, rouge de colère :

« Pourquoi vous aurais-je parlé de mademoiselle ? dis-je en appelant la parole au secours de mon regard ; je savais que vous ne la connaissiez pas ! » Madame Durand se tut ; toutefois, en rapprochant ses exclamations de surprise de l'émotion, des larmes de ma sœur, la famille de Bréval et Félicie en savaient assez pour comprendre qu'il y avait là quelque mystère.

En sortant de chez madame Durand, le comte se garda bien de m'interroger ; mais, sur un mot de Félicie, il me pria de le remplacer et de conduire la jeune créole jusqu'au bateau. Pressant Alice et Arthur, il prit le devant, et laissa entre nous assez de distance pour que mes paroles ne pussent arriver jusqu'à eux.

« Monsieur Théophile, me dit Félicie, et je sentis sa main trembler sur mon bras, expliquez-moi ce que je viens d'entendre. Mon nom est certainement connu de cette dame ; vous avez paru effrayé de ce qu'elle allait dire.

— C'est une méprise, une erreur; murmurai-je en essayant de mentir.

— Une erreur! une méprise! répliqua Félicie; et pourquoi votre sœur a-t-elle été si émue en me voyant? J'ai cru d'abord à quelque ressemblance; maintenant je ne puis y croire.

— Eh bien, mademoiselle, je ne vous le cacherais pas plus longtemps, il s'agit d'un secret qui nous gonfle le cœur et que je ne puis vous confier, d'un secret qui nous a été commandé par votre père.

— Par mon père?... »

Je baissai la voix : « Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous rappeler de tristes souvenirs; mais votre mère ne vous a-t-elle jamais parlé des lieux que nous parcourons en ce moment? »

— Jamais.

— Quoi! sur son lit de mort, elle ne vous a nommé personne?

— Mon tuteur, ma tante, Cécilia, ma cousine. Ma mère était très-jeune lorsqu'elle quitta le continent : elle n'avait plus de famille, presque tous ses parents ayant péri sous la Terreur, et les derniers dans les guerres de l'Empire. »

Tu le vois, Édouard, un roman a été fabriqué, et si Félicie sait que sa mère portait le nom de Renaud, il est probable que quelque titre, quelque nom de propriété imaginaire ajouté à ce nom patronymique ne lui permet aucune idée de parenté avec nous.

Je me sentis humilié de tant de soins pris par le père et la mère de Félicie pour la défendre de nous : « Ce que vos parents n'ont pas voulu vous faire connaître, répondis-je, vous ne devez l'apprendre ni de ma sœur ni de moi. Soyez heureuse et fière, mademoiselle! et que M. et madame de Gersin se glorifient de vous! Oubliez le bavardage de madame Durand.

— Je n'oublierai point les larmes de votre sœur, reprit la fille d'Hortense; je crois deviner que ma mère fut cette amie... cette amie si regrettée.

— Et qui regretta si peu! ajoutai-je, ne pouvant dissimuler entièrement l'amertume de mes pensées; mademoiselle, oubliez les pleurs de Lucile, ne parlez à votre tuteur ni à votre tante d'un secret qu'ils ignorent sans doute, et dont la révélation les affligerait et pour eux et pour vous. »

Le comte et ses enfants attendaient Félicie; j'aidai l'ami d'Alice à descendre dans le bateau, et, moitié joyeux, moitié triste, j'allai retrouver ma sœur.

Au lieu de retourner à Paris, comme on l'avait décidé d'abord, mademoiselle de Vorlac prolongera son séjour à Bordeaux et partira avec nous. Nous rencontrerons sa famille à Bagnères-de-Luchon. Dans trois semaines nous serons en route.

VII

LE BATEAU A VAPEUR.

Sur la Garonne, 14 juin 1836.

Comme une jeune fille qui se prépare à dévider un écheveau de soie, ordinairement, au moment de t'écrire, je crains toujours de prendre le mauvais bout, et je ne sais par où commencer. Aujourd'hui la même indécision ne m'est pas permise, puisqu'il s'agit du premier chapitre d'un journal de voyage. A l'œuvre, donc ! l'encrier est plein, la plume est bonne, et je suis en train de babiller.

Le 13 juin, à quatre heures du matin, nous montions dans le bateau à vapeur qui fait la traversée de Bordeaux à Toulouse. Vivent les bateaux à vapeur ! Je les préfère de beaucoup à la

voiture armoriée qui nous attend dans la capitale du Languedoc. J'aime à être emporté sans le sentir, et surtout à voir devant et derrière moi. Pourquoi Janus est-il un être d'exception ? Il faut être Janus en voyage.

Avant de te parler du navire, de nous et des autres passagers, je veux te présenter les bords de la Garonne. Figure-toi, sous le plus beau soleil, notre bateau filant dans une allée de peupliers, semée de villes et de villages ; parfois les peupliers deviennent plus rares, et alors ce sont des roseaux qui sortent de la rivière. D'élégants châteaux, de charmantes maisonnettes varient à chaque instant le paysage, tantôt perchés sur les hauteurs comme des sentinelles attentives, tantôt au bord du rivage et mouillant leur pied blanc dans l'eau, comme une troupe de jolies baigneuses. De gracieux détails animent tout cela. Ici, des femmes en jupon rouge, en chapeau de paille, lavent du linge dans la rivière ; là, des enfants se groupent, à demi cachés dans les herbes, et, se faisant une longue-vue de leurs mains, nous regardent passer ; plus loin, des vaches, brunes ou noires, paissent sous la garde d'une jeune fille ; ailleurs, un cavalier galope tout près de l'eau, et me rappelle ton roi Grâlon, s'enfuyant de la ville d'Is.

Et mes amis et moi, à quoi nous occupons-nous ? Le comte, Arthur et Félicie se promènent sur le pont et causent avec le capitaine, toutes les

fois que celui-ci trouve le temps de leur raconter une de ses aventures. Madame de Bréval, à qui sa bonne étoile a amené une ancienne amie, une chanoinesse, assise à côté de sa Providence, ne tarit pas sur les souvenirs du passé, et de temps en temps, les noms de Montmorency, de Larochefoucauld, de Chateaubriand, arrivent jusqu'à moi. A quelques pas de sa mère, Alice partage son attention entre les divers paysages qui glissent devant nous et quelques-uns des passagers. Elle me fait part de ses observations, et je lui communique les miennes.

— Nous sommes entourés de contrastes, dit-elle ; ce bateau à vapeur est un monde.

— En effet, mademoiselle, il y a ici des goûts et des sentiments bien disparates ; des destinées bien différentes.

Comme je parlais, une cloche sonna tout près de nous, à bord du bateau : nous approchions de Langon. Une barque se détacha du rivage et vint prendre deux passagers, un négociant et un officier de cavalerie.

— Vous le voyez, reprit Alice, c'est bien la vie : dès le commencement du voyage, nous perdons des compagnons de route.

L'expression mélancolique du regard de mademoiselle de Bréval me rendit sérieux ; je pensais que le jour n'était peut-être pas loin où je me trouverais parmi ces compagnons d'un instant qu'on laisse derrière soi : Alice continuera sa route, et

je serai mis en oubli ! — Cette pensée m'affligea, et nous restâmes longtemps les yeux fixés sur la rivière et absorbés dans nos réflexions.

Alice reprit : « Je n'aime pas cette cloche ; en l'écoutant sonner le départ, je crois entendre un glas funèbre : tenez, elle sonne encore.

— Cette fois, c'est un carillon, répondis-je ; regardez là-bas. Un bateau nous amène des habitants de la Réole ; la cloche leur souhaite la bienvenue.

— De nouveaux passagers ! Oui, continua Alice, les places vides se remplissent, d'autres visages remplacent, autour de nous, les visages connus : c'est toujours ainsi. La cloche sonne pour ceux qui s'en vont, elle sonne pour ceux qui viennent. » Et elle appuya son front sur sa main.

Un instant après, elle reprit en souriant : « Sans sortir de notre petite société, qui sait, dans peu de temps, combien nous serons éloignés les uns des autres ? M. de Gersin mariera Félicie à quelque gentilhomme de province, et elle sera perdue pour moi. Vous, artiste, admiré, peintre célèbre... »

Elle hésita. « Eh bien ! dis-je, pourquoi ne pas achever votre pensée ?

— Vous aurez cessé de nous voir, dit-elle ; vous oublierez mon père... ma mère... Arthur...

— Et vous aussi, sans doute, ajoutai-je ; ah ! mademoiselle, ce n'est pas moi qui perdrai la mémoire des meilleurs jours de ma vie ! mais vous...

— Il n'est pas question de moi ; je n'ai parlé que de mon frère.

— Votre frère a la naissance, la fortune...

— Et vous avez le talent ; le talent, le premier des biens !... Rappelez-vous Mécène le prince, Horace le fils de l'affranchi, et Virgile le gardeur de troupeaux. Le nom du premier n'eût rien été pour nous ; il périssait dans le grand fleuve si les deux autres, comme deux habiles nageurs, ne l'eussent soutenu et sauvé. Qui se soucie de la naissance et de la fortune de Michel-Ange et de Raphaël ? Ils sont Raphaël et Michel-Ange : c'est assez ! Quelques gouttes d'eau ne grossissent point la mer.»

Ces paroles de la jeune enthousiaste me ravirent ; et pourtant je sais que ces grandes renommées ne sont plus possibles. Une lueur d'espoir traversa mon cœur. O mon ami ! je n'ai jamais tant désiré la gloire.

— Mais, non, chère amie ! — Mais, si ! — Mais, non ! — Mais, si ! — Tel fut le dialogue qui nous arracha à notre conversation. Les deux nobles dames étaient fort animées. La comtesse appela le colonel.

— Soyez juge entre nous, Henri. Nous parlons du bal de madame la princesse de B.

— C'est remonter bien haut, répondit le colonel ; nous étions alors plus jeunes de vingt-huit à trente ans, et je n'étais pas votre mari.

— Vous vous souvenez pourtant de m'avoir vue à ce bal ?

— Parfaitement bien.

— Eh bien ! madame affirme...

— Oui, j'affirme.

— Que je portais...

— Oh ! vous la portiez !

— Encore une fois, vous êtes dans l'erreur.

— Mais, non !

— Mais, si !

— Mais, non !

— De grâce, que portiez-vous ? dit le colonel ; était-ce votre maison, comme la tortue de La Fontaine ?

— Oh ! je ne la portais pas ! répliqua la comtesse hors d'elle-même, tandis que la chanoinesse relevait la tête et faisait un geste affirmatif.

— Allons, mesdames, allons ; j'attends le mot de l'énigme. Voulez-vous que je juge sans connaître la cause ?

— Ce ne serait peut-être pas une nouveauté, dit Arthur. La chanoinesse baissa les yeux, et serra les lèvres ; elle prenait une résolution de silence, et madame de Bréval put s'expliquer.

— Vous vous souvenez que ma robe était de crêpe blanc, vous vous le rappelez à merveille ? Mais, voyons, avais-je une rose blanche dans les cheveux ?

— Vous en aviez huit ! dit le colonel en éclatant de rire à ce prodigieux appel fait à sa mémoire ; vous en aviez huit, et deux boutons par-

dessus le marché. Que diable, après trente ans, je m'en souviens bien peut-être !

— Ces hommes ne remarquent rien, » répliqua la comtesse en se tournant vers la partie adverse, et la discussion recommença.

Félicie avait laissé le colonel et son fils rejoindre le capitaine, et écouter seuls la fin d'une aventure extraordinaire arrivée dans la Cochinchine. Elle était venue s'asseoir à côté de son amie, et Alice, un moment distraite par sa mère et la chanoinesse, lui dit quelques mots de nos observations philosophiques.

— Nous voulons absolument poétiser notre voyage, ma chère Félicie, mais c'est une tâche bien difficile, au temps où nous sommes. De quelque côté qu'on se tourne, on ne rencontre plus que la prose.

Félicie se mit à rire : « Alice, dit-elle, tu es venue au monde trop tard, et il t'eût fallu voyager au moyen âge. »

Alice fixa sur son amie, et ensuite sur moi, ce regard de muse qu'aucune parole ne saurait peindre ; ses joues prirent une teinte plus rosée, son front s'éclaira comme par enchantement ; elle se leva :

« Oui, dit-elle, je regrette le moyen âge ; les bateaux à vapeur et les diligences ne me consolent pas de ce que nous avons perdu. Un soldat qui rejoint son régiment, un matelot en congé, un ouvrier à qui ses camarades font la con-

duite, des bourgeois affairés, des gentilshommes ennuyés, voilà toutes les rencontres que nous pouvons faire. Quelle différence au bon vieux temps !.. Ici, le paladin, la visièrè baissée, le bouclier recouvert d'un voile, presse son destrier haletant, et craint d'arriver trop tard au tournoi ; là, le troubadour et le trouvère, portant viole et psaltérion, se rendent aux cours d'amour, sous l'ormeau de la châtelaine ; ailleurs, le baron et sa noble épouse, l'un couvert du manteau de pourpre et d'hermine, l'autre, des tissus parfumés de Laodécée et de Golconde, s'en vont, l'oiseau sur le poing, aux fêtes des comtes de Toulouse ou des comtes de Foix ; plus loin, c'est un pauvre moine, quêteant de manoir en manoir, de chaumière en chaumière, ou un pèlerin fatigué, ne rapportant de Jérusalem que des coquilles et un bourdon. La poésie est partout, elle joue sur le préau avec les pages, elle combat avec les chevaliers, elle s'assied sur la haquenée de la damoiselle, elle embellit la légende du chapelain au large foyer du château ; la mandore ne le cède en pouvoir, en orgueil, ni à la lance ni au sceptre, les princes se font gloire du nom de troubadour, et c'est par une sirvente que le roi Richard répond à la chanson de Blondel. »

Je t'affirmerais bien que j'écoutais tout cela sans hasarder le moindre morceau d'éloquence, mais tu n'en croirais pas un mot, et j'aime mieux avouer que je parlai à mon tour, avec enthous-

siasme de ces châteaux gothiques dont nous retrouvons à peine quelques restes, de ces moustiers, de ces ermitages cachés dans les bois, de ces abbayes, de ces vieilles tours qui ont chacune une légende à raconter.

« Eh bien ! jeunes gens, interrompit le comte qui nous écoutait discourir, vous ne verrez donc toujours dans l'histoire que ce qui plaît à votre imagination ? Vous admirez dans le moyen âge ce qu'il y a de beau, de poétique ; vous en faites un monde enchanté et vous oubliez que plus d'un de ces chevaliers, de ces barons se transformaient quelquefois en voleurs de grands chemins. Le brillant, le magnifique Gaston Phœbus lui-même, après de *beaux semblants d'amour*, perça de cinq coups de dague le loyal Pierre de Lourdes, et plus tard devint l'assassin de son propre fils. Ces troubadours, ces trouvères dont la mandore et la vieille vous tournent la tête, sais-tu, ma fille, que la plupart de leurs sirventes, de leurs pastourelles, de leurs fabliaux te révolteraient par leur épouvantable licence, et te mettraient en fuite dès les premiers vers ? Sais-tu enfin ce que c'était que ces rois dérisoires inventés par les caprices d'une foule grossière, et dont l'un se faisait appeler *le Prince des sots* ? Et ces nains difformes, ces singes à grelots et à marottes dont le véritable roi se parait comme d'une pierre précieuse ; et les processions sacrilèges, où la Bible et la Mythologie se donnaient la main, et les impiétés, les bouffonneries

les plus ignobles n'épargnant pas même les autels ! A cette curieuse époque, presque tous, il est vrai, croyaient à la lettre de l'Évangile ; mais très-peu en pratiquaient l'esprit. Aussi, les Conciles s'épouvantent, et l'archevêque de Reims, Gherbert, Bernard, le saint abbé de Clairvaux, plusieurs autres hommes illustres tonnent contre la corruption générale. »

Un cri du capitaine nous arracha à notre conversation :

— « Allons, chauffeurs ! ferme ! en avant ! » — A peu de distance derrière nous brillait un feu sinistre ; il semblait nous poursuivre sur la rivière et chercher sournoisement à nous dépasser : une figure assez laide, et qui paraissait nous faire la grimace, se montrait à cette lueur étrange. Ce n'était rien moins qu'un second bateau à vapeur parti de Bordeaux une heure après nous, et qui nous avait rattrapés à la course. Notre capitaine était furieux : « Il nous dépassera, criait un passager de l'avant. — Il ne nous dépassera pas, répondait un autre. — Je mangerai mes poings s'il nous dépasse ! dit le capitaine. — Épargnez-nous cet affront, dit Alice ; heureusement la rivière ne me paraît pas assez large pour qu'il passe sans notre permission.

— Ici cela est possible, répliqua le colonel ; mais il saura bien trouver le lieu et le moment pour se faufiler devant nous.

— Ce serait une honte, reprit Alice, je donne-

rais volontiers quelque chose pour l'entraver seulement un quart d'heure. Ah! je crois que nous prenons de l'avance.

— Courage! courage! hurla le capitaine. Félicie se glissa derrière lui.

— Monsieur le capitaine, à quoi bon fatiguer ces pauvres gens? Avons-nous besoin d'aller si vite?.. Ne sommes-nous pas bien ici?... Mon Dieu, comme cette fumée est noire et épaisse! Laissez ce bateau faire ce qui lui plaira: nous ne sommes pas pressés d'arriver. Je veux avoir le temps d'entendre l'histoire de tous vos voyages. Oh! quel bruit fait la machine! Quelles pelletées de charbon cet homme jette dans le feu! certainement nous sommes en danger. »

La comtesse partageait l'opinion de Félicie; elle quitta sa place, et, tout en tâtonnant, elle se dirigea du côté où se tenait le capitaine: « Songez à moi, mon bon capitaine! pensez au colonel, à mes enfants! vous jouez notre vie dans cette lutte... Nous allons sauter... »

— Courage! courage! répétait le capitaine sans l'entendre, et également insensible aux paroles de Félicie.

Les deux femmes revinrent s'asseoir; et Félicie, fort mécontente du capitaine, du colonel, d'Alice, de nous tous, la comtesse exceptée, cacha sa tête dans ses mains et se recommanda à son bon ange. Madame de Bréval fut moins silencieuse; elle poussait des hélas, des gémissements;

elle assurait qu'elle se sentait défaillir. La figure maudite qui nous suivait gagnait sur nous, elle nous touchait; les passagers de ce détestable bateau nous jetaient d'insolentes railleries. O terreur! sous le pont où nous marchions, un craquement se fait entendre! c'était le moment de s'évanouir; mais comme à quelques pas de nous une actrice prit les devants, la comtesse eut le bon goût de ne pas l'imiter.

Toutefois, ce fut un moment d'émotion, et un cri d'Alice vengea Félicie.

Le capitaine descendit sous le pont; ce n'était rien de sérieux. Lorsqu'il remonta, un haro général éclatait près de nous; nous étions vaincus. Notre bateau reprit sa marche tranquille.

Deux heures après, la plus grande partie des passagers se livraient au sommeil, et je partageais avec Arthur un banc où nous étions couchés tout habillés.

Troublé par le vacarme de la machine, et plus encore par des pensées que je te confierai tout à l'heure, je n'avais pas encore réussi à m'endormir, lorsque la voix d'Alice se fit entendre à la porte: elle appela Arthur; je répondis pour lui.

— Monsieur Théophile, dit Alice, réveillez mon frère, et priez-le de m'accompagner sur le pont: je voudrais jouir de ce beau clair de lune.

J'obéis et je montai avec eux.

La peinture est sœur cadette de la poésie; aussi les peintres viennent-ils après les poètes dans

cette foule d'admirateurs de la lune qui commence par les artistes et finit par les harengs. Alice et son frère contemplent les rivages à demi éclairés, le pont d'argent qui joint ces deux rivages, et des reflets de l'astre leur regard monte à l'astre même. Celui-ci d'instant en instant se voile de nuages blancs et légers, et les écarte et les rejette tour à tour. On dirait une coquette qui essaye vingt parures et n'est satisfaite d'aucune. Moi, pour la première fois peut-être, je suis presque insensible à la beauté de la nuit.

Au milieu de ses contemplations, que la pauvre Alice croyait sans doute tout artistiques, Arthur laissa tomber ces paroles désolantes : — Je voudrais savoir pourquoi la lune fait aboyer les chiens ? Alice baissa la tête et ne répondit pas ; mais, sans aucune transition, le jeune de Bréval passa des chiens à son ami Nemrod, et il s'écria étourdiment : — Je veux, ma chère Alice, que vous épousiez Nemrod ; vous aurez cent mille francs de rente, un bel hôtel à Paris, un magnifique château dans le Poitou, un brillant équipage, des chevaux, des chiens ! Oui, avant un an, vous serez comtesse de Chavigny !

Cette apostrophe inattendue me frappa comme la foudre : je fixai un regard timide sur Alice, et j'attendis avec anxiété.

Au mouvement de sa tête, qu'elle releva fièrement, au sourire dédaigneux qui parut sur ses lèvres, je vis que la noble jeune fille se souciait

peu de Nemrod, de ses chevaux et de ses chiens : — Vous choisissez un singulier moment, dit-elle, pour me faire part de vos idées extravagantes. Votre Nemrod ne songe pas à moi, et, de mon côté, j'attendrai mon admission au Jockey-Club avant de penser à lui.

Cette réponse, faite avec un superbe mépris, déconcerta Arthur ; cependant il feignit de prendre l'offensive : — Tu te fâches, dit-il, et tu m'accuses d'indiscrétion parce que j'ai parlé devant Théophile : Théophile est mon ami, entends-tu ? jamais je ne verrai en lui un étranger ! la défiance et la dissimulation ne sont pas l'apanage des hommes.

Alice se tourna vers moi : — Mon frère me suppose des intentions offensantes pour nous deux, reprit-elle d'une voix un peu tremblante ; soyez-en certain, Monsieur, je suis aussi loin de me défier d'un ami que de dissimuler mes véritables sentiments.

Elle fit un pas du côté de l'escalier, Arthur lui prit la main et l'arrêta.

— Promets-moi au moins de faire un bon accueil à Nemrod, dit-il d'un ton suppliant ; tes idées peuvent changer : je t'assure que tu le juges très-mal ; il est autre chose qu'un sportsman ; il a beaucoup de tes goûts, de tes opinions : l'année dernière, à propos d'un roman sur les croisades, il me parla de saint Louis, et il en fit un magnifique éloge.

— Je sais pourquoi, mon cher Arthur.

— Ton sourire ne me dit rien de bon, méchante sœur; mais explique-toi?

— Eh bien, ton ami a lu que le grand roi, à son retour de Damiette, amena en France une race de chiens tartares : ces chiens étaient assurés contre l'hydrophobie, et ils étaient sans rivaux à la poursuite du cerf.

— Excellent argument en faveur des croisades, m'écriai-je; bien des gens le trouveraient sans réplique, et le comprendraient mieux que la conquête d'un tombeau.

Arthur était piqué au vif : — Je vois, reprit-il, qu'il nous faut quelque chevalier errant ou quelque troubadour attardé! Que dirais-tu, Alice, d'un autre Pierre Vidal qui te prendrait sur sa flottille et te mènerait à la conquête de Constantinople? Une couronne n'irait pas mal à ton front.

Alice se mit à rire. — Est-il donc impossible de rencontrer, dit-elle, un homme dont le mérite ne soit pas un caprice de la naissance ou de la fortune, un nom célèbre dans les arts, les lettres, un de ces noms qui resplendit sur une femme, sur toute une famille?

— M. de Chateaubriand est marié, dit Arthur.

— Marie-toi aussi, continua mademoiselle de Bréval, et laisse-moi attendre mon héros.

Et, nous faisant un gracieux salut, elle disparut dans l'escalier.

— Avez-vous jamais vu pareille tête? me dit Arthur; ses idées romanesques me dégouttent de

mes pinceaux; les arts ne sont bons qu'à nous rendre fous.

— Pardon, mon ami, votre sœur me paraît très-sage : votre vicomte de Chavigny ne l'apprécierait pas tout ce qu'elle vaut.

— J'oubliais que je parlais à un artiste! Allons dormir.

Dormir! c'est bientôt dit. — Non, Édouard, je ne dormis point. Je voulais te confier mes chîmères; il y a un quart d'heure que j'y étais bien décidé, et voici que je n'ose plus. Elle est la fille d'un gentilhomme et moi le fils d'un marchand! Elle est riche, et je n'ai que mes pinceaux!... Cependant, elle l'a répété deux fois, le talent est tout pour elle, elle ne demande que de la gloire!

VIII

CÉCILIA.

Luchon, 28 juin 1836.

Nous avons dit adieu au bateau et au capitaine; nous avons parcouru Toulouse, feuilleté le livre des Capitouls, touché le coutelas qui trancha la tête d'un Montmorency, salué la statue en marbre de Clémence Isaure, admiré les charmantes sculptures des hôtels Catalan, d'Assezat, Saint-Jean, et le moderne Capitole; parlé de Cujas, Duranti, Cazalès, Dalayrac; visité la basilique de Saint-Sernin, où le Nestor de la première croisade, entouré de cent mille soldats, reçut des mains du pape le bourdon et la panetière, l'église de la Daurade devant laquelle un des comtes Raymond prosterna son front excommunié le jour même de

sa mort, la cathédrale de Saint-Étienne où Aiméri, vicomte de Rochechouart, tua un juif d'un soufflet; et tout cela bien vu, bien entendu ou bien ravivé dans nos souvenirs, nous tirons le chapeau à la cité palladienne, et en route!

Nous commençons notre tournée pyrénéenne par Luchon; c'est là que nous devons rencontrer la famille de Félicie. L'amie d'Alice parle souvent de sa tante et de sa cousine, qu'elle appelle toujours la pauvre Cécilia, mais elle prononce rarement le nom de son oncle; elle paraît craindre M. de Gersin, et assurément elle n'a aucune affection pour lui.

La même voiture nous emporte tous les six; nous jetons un dernier regard aux jolies habitations des environs de Toulouse, entourées de cytises, d'arbres de Judée et de lilas; nous arrivons à Saint-Gaudens: les costumes pyrénéens commencent à se montrer. Encore deux ou trois coups de fouet et nous nous enfonçons dans les montagnes.

Le premier aspect des Pyrénées, du côté où nous les abordons, a quelque chose de saisissant: les montagnes ne sont pas hautes, mais elles sont nombreuses, les unes couvertes de bois, les autres arides; celles-ci hérissées de rochers, celles-là couronnées de neige. Il résulte de ces contrastes un ensemble fort beau et qui occasionne au voyageur une énorme dépense d'exclamations.

Nous passons par Saint-Bertrand de Commin-

ges. Notre postillon nous apprend qu'un jubilé, qui a lieu tous les cinq ans dans l'église de cette petite ville, y attire un grand nombre de pèlerins, parmi lesquels on remarque beaucoup d'Espagnols. Alors, les curés, les vicaires des environs accourent de toutes parts; et, comme l'église ne saurait suffire pour tant de prêtres et de fidèles, chaque maison improvise un confessionnal. Les pénitents font queue à la porte, et chacun entre à son tour. Pour éviter la confusion que ne manquerait pas d'occasionner le flot entrant et le flot sortant s'ils se rencontraient à cette porte, une fois l'absolution donnée, le pénitent est saisi par deux robustes montagnards, et jeté par la fenêtre; il semble descendre du ciel : il est entré comme un homme, il sort comme un ange.

De Saint-Bertrand à Luchon la route est ravissante : usines, carrières de marbres, villages, châteaux, plaine cultivée, prairies, ruisseaux, fleuve, rivière, montagnes sans nombre, rien n'y manque. Quel malheur de passer si rapidement devant tant de beautés! chaque coup de fouet nous vole un paysage. Des vignes bordent le chemin; les branches s'étendent comme des bras, se rejoignent, et forment des deux côtés une longue chaîne de verdure; on croirait voir une bande joyeuse se donner la main. Parfois la solitude des lieux et le mouvement de la voiture qui anime tout, transforme pour moi ces guirlandes de vignes; je suis transporté dans les montagnes

d'Écosse; les femmes vertes me poursuivent. Oui, ce sont bien ces méchantes fées qui viennent en dansant au-devant des voyageurs! Si elles allaient me séduire, m'entraîner et me dévorer ensuite!

Luchon est encaissé dans les montagnes; nous y sommes. La comtesse, qui pense que les armoiries de sa voiture en disent assez, ne tient pas à faire du bruit à son entrée dans la ville : la voiture avance avec dignité et modestie. Nous traversons une promenade plantée d'arbres, bordée de maisons charmantes où le marbre est prodigué; Félicie avance la tête : — Ma tante, ma cousine, dit-elle.

Le postillon a reçu l'ordre d'arrêter les chevaux, et nous descendons de voiture.

Encore une présentation, cher Édouard, et ce n'est pas la moins intéressante. La mère et la fille étaient assises sur un banc de pierre à l'ombre d'un tilleul. La première se leva en nous voyant approcher; la seconde, à demi couchée sur un coussin adossé au tronc de l'arbre, jeta à peine les yeux sur nous. La cousine de Félicie est grande, mince, blonde et extrêmement pâle; elle s'occupait à faire une couronne de narcisses, et un grand nombre de ces fleurs étaient dispersées çà et là à ses pieds. Tout en cherchant à fermer sa guirlande, elle balançait son corps de côté et d'autre : on eût dit un roseau agité du vent.

Madame de Gersin peut avoir quarante ans : elle a dû être belle; mais ses traits amaigris, ses

joues creuses, ses yeux abattus trahissent une vie malheureuse. Elle embrassa Félicie et Alice, pressa les mains de la comtesse, salua le colonel et son fils et ne parut pas me remarquer. Trois ou quatre voix s'informèrent en même temps de la santé de Cécilia.

— Ma pauvre fille est bien malade, répondit madame de Gersin; vous le voyez, son corps n'est plus qu'une ombre; son intelligence aussi s'obscurcit de plus en plus; des fleurs, des oiseaux, des chansons, voilà ses plaisirs; la moitié de sa vie s'est écoulée comme le rêve de quelques heures; elle s'est endormie à huit ans, elle en a seize aujourd'hui, et elle continue ses petits jeux, ignorant qu'un autre âge est venu.

— Je ne connais point de femme plus malheureuse, me dit tout bas le colonel; elle cherche à prolonger les jours de sa fille, et elle ne fait qu'ajouter à son supplice à elle-même.

Nous nous approchâmes de Cécilia; elle riait et feignait de ne pas nous voir: Félicie voulut l'embrasser, elle cacha sa figure en criant. Puis, après nous avoir considérés l'un après l'autre, à travers ses doigts qu'elle tenait écartés, elle nous dit:

— Si vous voulez me donner des roses, je vous chanterai la chanson du Bobre. La figure de cette jeune fille n'a rien de cette expression désagréable que donne ordinairement l'idiotisme; sa voix, bien que faible, est fraîche et mélodieuse.

Agée de six à sept ans ce serait une enfant pleine de gentillesse, dont pas une mère ne rougirait; mais à seize ans, ce n'est plus qu'une idiote. Une idiote! j'ose à peine écrire ce mot, tant mademoiselle de Gersin me paraît au-dessus de l'idée qu'on y attache habituellement.

Après avoir repoussé Félicie une première fois, elle lui fit signe de s'approcher, et, lui pressant la tête de ses deux mains, elle l'embrassa à plusieurs reprises: — Où as-tu été, Félicie? Où as-tu été? J'ai voulu vous punir tout à l'heure pour m'avoir oubliée si longtemps. Bonjour, Alice! viens t'asseoir ici et tu auras un narcisse.

Aucun membre de la famille de Bréval ne fut oublié dans le salut de la malade. Quand vint mon tour, Cécilia avança la main et me montra du doigt à sa mère: elle resta ainsi un moment, les yeux fixés sur moi, la main étendue, un vague sourire dans le regard et sur les lèvres. Son étonnement parut troubler madame de Gersin, car elle rougit beaucoup en m'apercevant.

— Oh! qui est celui-ci? dit Cécilia.

Félicie s'empessa de répondre: — Monsieur est peintre, Cécilia; il te montrera de jolis dessins.

— C'est bien, mais je veux savoir son nom.

— Théophile Renaud, répondis-je.

— Eh bien, Théophile Renaud, tu feras mon portrait un de ces jours.

Pendant qu'elle parlait, la pauvre mère s'était

laissée tomber sur le banc et couvrait ses yeux de son mouchoir. La manière étrange dont sa fille abordait un inconnu, l'humiliait sans doute; peut-être aussi ce portrait, demandé par une mourante, réveillait-il avec plus de force l'idée d'une séparation prochaine.

— Au nom du ciel, ma chère amie, cachez vos larmes, dit madame de Bréval; Cécilia vous regarde.

Madame de Gersin prit un air riant.

Cécilia me tendit la main, et avec cette charmante liberté d'un âge qu'elle n'avait plus, âge où l'on fait si vite connaissance : — Donne-moi ton bras, Théophile, et allons-nous-en. Je m'appuierai encore sur Félicie... Si vous saviez!... Ah! j'ai bien des choses à vous dire!

Nous l'aidâmes à se lever, Félicie et moi, et, la soutenant chacun par un bras, nous nous disposâmes à la conduire. Le colonel et Arthur nous avaient déjà quittés pour nous faire préparer des logements à l'hôtel. Madame de Gersin, madame et mademoiselle de Bréval prirent le devant. Nous les suivîmes.

Félicie marchait en silence, laissant à sa cousine le soin de la conversation, ce dont celle-ci s'acquittait à merveille. Elle s'adressait toujours à moi, et multipliait les questions.

— Quel âge as-tu?... Sais-tu tresser les fleurs?... Aimes-tu ta mère?...

— Si j'avais connu ma mère, je l'aimerais sans

doute; mais je n'avais pas deux ans lorsqu'elle mourut.

— Tu n'as pas de mère!... Comment fais-tu sans elle? Tu n'es donc jamais malade?

— J'ai une sœur, une sœur qui a pris soin de moi, qui m'aime autant...

— Oh! non, ne parle pas d'aimer autant!... Tu vois cette jolie dame? Eh bien! c'est ma mère à moi, c'est elle qui m'a appris la chanson du Bobre. Ta sœur ne sait pas la chanson du Bobre?

— Ma sœur chante aussi de belles chansons; comme vous elle aime les oiseaux et les fleurs, et elle m'aime bien plus que les fleurs et les oiseaux.

— Et ta mère t'aimerait bien plus encore. N'est-ce pas, maman? La mère se détourna, et, sans avoir compris la question, elle répondit par un regard plein de tendresse.

— Ta sœur n'a ni ces yeux, ni ce sourire; elle ne te dit pas à chaque instant : « N'as-tu pas froid? Aimerais-tu ceci? Veux-tu cela? »

La jeune fille s'arrêta un instant, et, élevant un de ses doigts dans une attitude pensive, elle dit : Si tu étais malade, ta mère viendrait.

Ces paroles, toutes de sentiment, me touchèrent : je pressai involontairement contre mon cœur le bras de la malade. Elle ne parut pas s'en apercevoir.

Félicie porta sa main à ses yeux : l'orpheline pleurait. Cécilia continua : — Dis-lui toujours :

Je suis mieux, maman, je suis mieux ! sans cela elle viendra s'asseoir toutes les nuits devant ta lampe, et elle ne dormira plus. Prends garde aussi...

Elle s'interrompit brusquement. Un homme que j'appris être M. de Gersin, venait au-devant de nous. Cécilia devint muette.

Après les politesses d'usage et un baiser glacial à Félicie, M. de Gersin saisit la main de sa fille.

— Monsieur, dit-il en me saluant, je vous demande pardon de la peine qu'on vous a laissé prendre; c'est abuser cruellement de la complaisance d'un étranger.

La mère tressaillit; elle balbutia le nom de Cécilia.

— Elle l'a voulu, reprit le tuteur de Félicie. Je ne vous en fais aucun reproche; mais je suis heureux de pouvoir remplacer monsieur.

Un sourire amer contracta ses lèvres, son front se plissa, une expression chagrine couvrit ses traits. Je ne sais pourquoi je ne me sentis aucune pitié pour le malheur de cet homme, si à plaindre pourtant.

Quand nous eûmes quitté la famille de Gersin et Félicie, la comtesse prit mon bras, et nous nous dirigeâmes vers la porte de l'hôtel où nous étions attendus. Cécilia et sa mère nous avaient attristés; il nous fallut plusieurs heures pour nous remettre de cette rencontre.

J'occupe avec Arthur une chambre à deux lits :

l'ameublement est élégant, presque somptueux; on voit qu'il est destiné à d'autres grandeurs que celle d'Homère. Nos fenêtres donnent sur une jolie promenade, déserte il y a un mois, mais où les malades ont amené la vie et la gaieté. A l'heure où je t'écris, la famille de Bréval se repose des fatigues de la route; moi seul je veille à ton intention, et pour compléter l'histoire du jour de notre arrivée ici, je défends à mes yeux de se fermer avant un quart d'heure.

— Je n'aime pas cet homme, ai-je dit à ce même Arthur qui dort là dans un coin; autant sa femme et sa fille m'intéressent, autant il me déplaît.

— M. de Gersin, a répondu Arthur, n'est pas heureux, et ceux qui l'entourent ne le sont pas plus que lui. Beaucoup de gens attribuent son humeur quasi misanthropique à la maladie de sa fille; mais je lui connais une autre cause, et c'est peut-être la seule véritable : entre ses goûts fastueux et sa cassette, il y a un abîme, un gouffre sur lequel personne autre que le diable ne pourrait construire un pont. Il tourne donc sans cesse autour de l'infranchissable précipice, et consume sa vie en *si j'avais!* et *si je pouvais!* Hélas ! il n'a pas, il ne peut pas; il a beau lire et relire ses titres de propriété, ses baux à ferme, il trouve exactement 5,000 francs de rente. Il faut renoncer à recevoir, vivre dans un quartier retiré, jouer petit jeu ou ne pas jouer du tout, voyager

non dans sa voiture mais dans l'intérieur d'une diligence ! Quelle horrible complication de chagrins !

— Chagrins d'envieux, m'écriai-je, et qui ne méritent aucune commisération.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis. Pour beaucoup d'hommes, ce que vous regardez comme du superflu est le nécessaire. Le confortable est le dieu de notre époque.

— Comme le veau d'or fut celui des Israélites, n'est-il pas vrai ?

— Je veux bien que ce soit une idole ; mais il faudrait être un Moïse pour lui refuser un grain d'encens.

— Il me semble qu'au lieu de se créer des besoins imaginaires, il serait plus sage de chercher à simplifier sa vie en la débarrassant d'un attirail inutile.

— Et de se passer d'écuelles quand l'on peut boire dans ses mains ? demanda Arthur.

— Je n'irai pas jusque-là ; il est d'ailleurs bien des questions sur lesquelles les différentes classes de la société ne seront jamais d'accord.

— Vous pouvez en faire le serment, et pour trouver des idées contradictoires, il n'est pas même nécessaire d'opposer une classe à l'autre ; plus d'un gentilhomme s'accommoderait volontiers de la pauvreté de M. de Gersin.

— Et mademoiselle de Vorlac est-elle plus riche que son tuteur ?

— Moins riche d'un quart.

— En vérité, Arthur, vous parlez avec la précision d'un notaire !

— Cela n'est pas difficile : ma mère eut un moment la pensée de me faire épouser Félicie, ce qui nécessita des informations préalables.

— Vous aimiez Félicie ?

— Mais... mais oui ; on aime toujours.

— Et vous ne l'épouserez pas ?

— Vous oubliez son manque de fortune, les nécessités de ma position.

— Mais vous êtes riche.

— Raison de plus pour que ma femme le soit aussi !

Je ne répliquai rien. O Édouard ! voilà l'amour à cette époque de désenchantement et de matérialisme ! On demande la dot en mariage, et l'on s'oblige à prendre la femme par-dessus le marché.

Et moi, plébéien ; moi, pauvre artiste, j'aurais l'audace d'aimer la sœur du noble Arthur ! J'oublierais assez qui elle est et qui je suis pour traîner ma fierté aux genoux de sa mère !... Non, non, il y a des parchemins et des sacs d'écus dans un des plateaux de la balance ; il faut dans l'autre plateau des sacs d'écus et des parchemins.

TAPAGEAU, RAVAGEAU ET CARNAGEAU.

Oublions ce qu'elle disait sur le bateau à vapeur : — Le talent est le premier des biens; je préférerais à tous les autres hommes celui dont le mérite ne serait pas un caprice de la naissance ou de la fortune. — Elle cherchait à me relever à mes propres yeux; c'était de la politesse et de la bonté, mais une politesse et une bonté menteuses! C'étaient quelques sons en l'air, et sur la Garonne encore! Pouvait-elle prévoir qu'une sotte vanité me ferait croire à ses parolés?... Quelle nouvelle dans les salons de la haute aristocratie! — Mademoiselle de Bréval se marie. — A qui donc? est-ce au vicomte de C...? — Pas du tout. — Au marquis de B...? — Encore moins. — Et après avoir épuisé toutes les formules à la Sévi-

gné sur la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus inouïe, la plus singulière, on en viendrait à cette conclusion : Un peintre! un homme de rien! — Entends-tu, Édouard, le rire inextinguible qui court d'un salon à l'autre!... Non, non, Alice ne donnera pas ce scandale!

Oublions, oublions, ou plutôt revenons aux idées que je t'exprimais dans une de mes premières lettres! aimons dans mademoiselle de Bréval le beau, l'idéal, la muse et non la femme.

Un matin, deux jours après notre arrivée, toute la famille visitait les eaux thermales dont la comtesse prétend avoir grand besoin; j'étais resté seul à l'hôtel sous le prétexte d'écrire à ma sœur, mais réellement pour me livrer aux réflexions que tu viens de lire. Tout en rêvant je regardais ce qui se passait sur la place, dans la rue, autour de moi. Les vapeurs rassemblées la nuit dans les vallons, montaient, tournaient, s'élevaient sur les flancs rocailleux des montagnes, et, parvenues à la cime, s'élançaient en nuage vers le ciel. Des rayons de soleil jouaient dans les allées de tilleuls et de sycomores : tout annonçait une belle journée, et cette journée devait être consacrée à une promenade dans la vallée du Lys. Les jeunes Luchonnaises, enveloppées du capulet blanc, rouge ou noir, et une troupe d'écoliers, le panier à la main, les livres sous le bras, occupaient surtout mon attention. Bientôt,

je ne songeai plus qu'à ces derniers, il y a dans les enfants un charme qui m'attire et repose mon cœur. Le babil des petits Pyrénéens, leurs éclats de rire, la vivacité de leurs gestes, les bourrades qu'ils se donnaient, m'avaient ramené aux souvenirs d'école, les meilleurs des souvenirs. Comme je considérais ces enfants dont la marche capricieuse décrivait mille cercles et annonçait peu d'empressement pour arriver au but, un grand bruit de fouet, de chevaux, de voiture, se fit entendre à l'autre bout de la place. D'un commun accord, les écoliers firent halte à la porte même de notre hôtel, et tous les yeux se fixèrent vers l'endroit où une apparition quelconque ne pouvait manquer de se présenter.

En effet, une voiture élégante, emportée par quatre chevaux, ne tarde pas à se montrer; elle court, elle vole, rapide comme la foudre; là voilà à la porte de l'hôtel. Les enfants attendent, avec impatience, la descente des illustres voyageurs, car l'apparition a tout le charme du mystère, les rideaux sont soigneusement baissés, pas la plus petite issue pour le regard curieux. La voiture s'ouvre enfin... les écoliers tendent le cou, les livres tombent de dessous les bras, les déjeuners sont posés à terre. Le premier étranger s'élance; mais, ô surprise! un cri de désespoir le salue; le malheureux a sauté sur les paniers et les tartines roulent çà et là. Un second voyageur suit le premier, deux beurrées sont

avalées par lui en un instant. Un troisième inconnu se précipite, un enfant est renversé, et tous les autres, saisis de frayeur, suivent à la file comme des capucins de cartes. Cependant, les trois nouveaux venus ne se laissent pas déconcerter pour si peu; ils dévorent tartines sur tartines, tandis que le ruisseau emporte livres et corbeilles, et que les écoliers éperdus gémissent sans oser faire un mouvement. Enfin, une voix réparatrice se fit entendre comme les prières à la suite de l'injure : Ici, Tapageau ! ici, Ravageau ! ici, Carnageau ! — J'étais en pays de connaissance; je me rappelais la lettre de l'ami d'Arthur. Les quatre voyageurs étaient trois levriers et le vicomte Anatole de Chavigny, autrement dit Nemrod.

Le vicomte, il faut en convenir, répara de son mieux le désordre causé par ses chiens : il remit un des bambins sur pied, ce qui persuada aux autres qu'ils étaient encore en vie et les décida à se relever. Des pièces de petite monnaie furent distribuées généreusement pour remplacer livres, paniers et tartines perdus, si bien que les enfants, en s'éloignant du lieu de la scène, disaient entre eux : — Ce monsieur-là est un prince !

Ce monsieur-là est un fou ! pensai-je de mon côté, et, comme l'heure où je devais rejoindre mes compagnons de voyage approchait, je sortis de l'hôtel.

Quand j'arrivai à l'établissement des bains, on

était prêt à se mettre en route. Notre guide, Pierre Argarot, nous avait amené des petits chevaux de montagne; je me gardai bien de parler de l'arrivée de Némrod : — On l'apprendra assez tôt, me disais-je; puisque ce beau sire se donne des airs de prétendu; il nous poursuivra partout dorénavant; volons-lui au moins une promenade. Oui, Édouard, telle fut ma pensée. Je deviens féroce.

Félicie ne voulait pas quitter sa cousine; mais M. de Gersin, qui nous accompagnait, désirait qu'elle fût de la partie. La comtesse promit de passer la journée avec la malade et sa mère. Mademoiselle de Vörlac n'insista plus, et se disposa à monter à cheval.

Le colonel, sa fille, son fils et moi nous étions déjà en selle dans une attitude plus ou moins belliqueuse. M. de Gersin aida Félicie dans une opération qui ne laissait pas d'inquiéter un peu la jeune créole, car elle montait à cheval pour la première fois : — M'avez-vous choisi un cheval bien doux, bien tranquille? demandait-elle au vieux guide; je vous préviens que je déteste les étourdis, qu'ils soient hommes ou bêtes.

— C'est un mouton, un agneau, répondait le montagnard.

— Je crois, monsieur Théophile, dit Félicie, que nous formerons l'arrière-garde. Vous avez un air sérieux qui s'accommoderait difficilement du trot, et quant au galop, il n'y a pas à y penser.

— Vous êtes dans le vrai, mademoiselle; j'en suis comme vous à ma première campagne équestre.

— En avant! cria le colonel.

Et la cavalcade se mit en marche.

En ce moment, je ne sais quel ridicule sentiment de vanité s'empara de la monture de Félicie; prenant un petit trot gaillard, au lieu de rester à l'arrière-garde comme le voulait l'écurière, elle dépassa toute la cavalcade.

— Colonel, dit la jeune fille, j'usurpe vos droits, votre rang; mais vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute. C'est le cheval qui a tout fait.

— Veux-tu abdiquer? demanda Alice.

— Oh! de tout mon cœur, si quelqu'un m'aide à descendre.

Pierre Argarot tenait déjà la bride du cheval.

— Il est pourtant bien paisible, disait-il.

— Oui, sans doute; mais je suis encore plus paisible que lui. J'avais mauvaise opinion de ce cheval; je me souviens de l'avoir regardé de travers; il s'en sera aperçu et il se venge.

— Alors, prenez Cocotte.

— A-t-elle plus d'expérience? plus de gravité?

— Voyez-la plutôt, dit le guide.

Félicie-la considéra attentivement. Par sa robe noire, Cocotte rappelait la magistrature; elle la rappelait aussi par la dignité et le calme qui vont si bien à la toge. L'amie d'Alice en fut satisfaite.

— En avant! répéta le colonel.

Cette fois, les rangs furent conservés.

Voici l'ordre suivi :

D'abord le colonel* et M. de Gersin ; derrière eux Alice et son frère ; ensuite Félicie et moi. Le montagnard papillonnait autour de nous et allait de l'un à l'autre, multipliant ses soins pour tous. Si tu viens jamais à Luchon, prends le vieux Pierre Argarot pour guide. Tu le trouveras à l'entrée de la ville, au bout du pré.

L'arrière-garde était servie au gré de ses désirs : Cocotte et sa sœur, la tête modestement baissée, mettaient de côté toute gloire, et ne se pressaient nullement. Elles avaient beau se voir distancées, elles n'en prenaient point de souci, et ne levaient le pied qu'avec une sorte de dédain. Pleins de reconnaissance pour elles, nous les laissâmes goûter à leur aise les plaisirs de la liberté, et bientôt nous fûmes assez loin derrière la cavalcade. — Le souvenir de mon premier Bayard me met en gaieté, dit Félicie, et tout en me dandinant et en caressant les crins de Cocotte, je ne puis m'empêcher de rire de la figure que je faisais tout à l'heure.

— Celle que nous faisons maintenant n'est pas moins comique, répliquai-je ; un escargot, s'il voulait se piquer d'honneur, nous aurait bientôt devancés.

— Bah ! nous arriverons toujours, et nous aurons mieux vu la route. Tenez, voilà les ruines d'une tour devant lesquelles l'armée du colonel a

fait halte. Je gage qu'en ce moment la tête d'Alice travaille mieux qu'une truëlle. Le château est rebâti ; la fille du baron, à l'étroite fenêtre, salue de la main un chevalier et une dame châtelaine depuis longtemps attendus, et qui font voler leurs coursiers vifs comme l'éclair.

— Sommes-nous cette châtelaine et ce chevalier qui galopent si vite ?

— Pas précisément ; il s'en faut de toute la distance de Bayard à Cocotte.

— La tour de Castel-Vieil ! nous cria le guide.

— Arrivez donc, dit le colonel.

Félicie se pencha à l'oreille de Cocotte :

— Allons, Cocotte, distingue-toi ; on te regarde ! Allons, allons, ventre à terre !

L'ordre de Félicie fut exécuté à la lettre ; Cocotte trébucha, plia les jambes de devant, et se trouva littéralement ventre à terre. Félicie jeta un cri qui fut répété par Alice, les cavaliers accouraient ; mais avant que je fusse débarrassé des étriers, Cocotte s'était relevée tranquillement et cheminait son pas ordinaire.

— J'en suis quitte pour l'affront, dit Félicie, et je vois la vérité de l'adage : « Mieux vaut obéir que commander. » Décidément, je n'ordonne plus rien.

Quand nous eûmes rejoint le colonel et sa troupe, un feu de file de quolibets nous accueillit. Mais mademoiselle de Vorlac soutint bravement le choc, et, s'adressant au vieux

montagnard : — Serait-ce la tour que tous les passants devaient saluer sous peine de prison? dit-elle.

— Non, mademoiselle; vous parlez du donjon de Guran, que l'on voit encore entre Luchon et Cierp.

— Alors, je ne sais plus comment expliquer la révérence de Cocotte devant ces ruines : je l'attribuais à une coutume féodale. Il faut que le salut soit pour toi, ma chère Alice.

— Écoutez, dit le colonel; j'entends un bruit qui annonce un tout autre cavalier que ma chère Félicie... C'est le galop d'un cheval.

— Rangeons-nous et laissons-le passer, reprit Félicie; un cheval qui galope derrière moi, me rappelle toujours la chasse infernale.

— La chasse infernale! s'écria Alice; c'est elle assurément. Voici la meute.

— C'est lui, c'est déjà lui, pensai-je; et je souhaitai je ne sais quoi.

Trois chiens, trois flèches traversèrent la route; un cavalier parut : c'était Nemrod.

Tous les visages prirent une expression différente : celui d'Arthur rayonna; le sourire du colonel me parut un mélange de cordialité et d'ironie; le regard de M. de Gersin devint sombre et presque haineux; Alice baissa les yeux d'un air mécontent; Félicie devint sérieuse, et moi... moi, je maudissais Nemrod, *Tapageau Ravageau* et *Carnageau*.

Les trois intéressants quadrupèdes bondissaient autour de nous et inquiétaient nos montures.

— Descendons de cheval, me dit Alice, après avoir répondu assez froidement aux politesses du vicomte de Chavigny; ces ruines me plaisent : mon père nous permettra de dessiner.

— Nous choisismes une place convenable, et nous nous mîmes à l'œuvre, tandis que le colonel, Arthur et Nemrod causaient des courses de Chantilly. M. de Gersin ne prenait aucune part à la conversation : debout, et la main appuyée sur le dos de son cheval, il paraissait absorbé dans la contemplation de la tour. Félicie vint s'asseoir à côté de nous.

Était-ce la peine de venir au galop, me disais-je, pour s'occuper si peu de mademoiselle de Bréval?... Nemrod s'extasie maintenant sur les incomparables mérites de son trio d'aboyeurs, de ses mangeurs de tartines, et il ne trouve pas un instant pour jeter un regard de ce côté!...

Le croquis achevé, nous continuâmes notre promenade, et pour la première fois de sa vie, peut-être, Nemrod marcha au pas. Toutefois, il prit un peu le devant avec Arthur.

— Ah! cher comte, lui disait le jeune de Bréval, que de plaisirs votre rencontre me promet! chasse à la perdrix rouge, au coq de bruyère, au chat sauvage, au blaireau, au renard!...

Le colonel et M. de Gersin reprirent une discussion sur la politique du jour; Alice, tout en

admirant les beautés de la route, accorda son attention à une histoire du vieux guide, et Félicie et moi nous nous retrouvâmes encore en arrière.

Ce qu'Arthur m'a dit de mademoiselle de Vorlac me la rend cent fois plus aimable. Comme le frère l'a dédaignée, la sœur me dédaignerait sans doute. Quelquefois, je veux me persuader qu'Alice a été sincère; mais, quand cela serait, le comte, la comtesse, Arthur se laisseraient-ils persuader par elle?... de l'or!... Ah! j'en aurai peut-être! mais des parchemins?... Et ce Nemrod est vicomte!... Plains-moi, Édouard; plains Félicie, ou plutôt ne plains que moi. Félicie n'aime point le frère d'Alice.

Nous avons laissé à notre gauche la tour de Castel-Vieil, et suivant un chemin passablement roide, tracé sur le flanc de la montagne, nous entrons dans les forêts. La Pique et le Lys, ces deux rivières amies qui se cherchent, se quittent, jouent ensemble comme deux pensionnaires en vacances, nous accompagnent d'un murmure joyeux. De temps en temps, les clameurs des cascades nous font croire à quelques milliers d'hommes cachés dans l'épaisseur des sureaux, et poussant des acclamations. Partout des ruisseaux jaillissent des rochers et cherchent, à travers cent détours, le lit rocailleux du Gave; partout une végétation luxuriante étonne et ravit les yeux; partout enfin des beautés nouvelles et inattendues. Nous quittons les forêts pour entrer dans

les prairies, où des centaines de granges, de riches troupeaux, des chiens qui ne sont pas des lévriers, et ne rappellent ni tapage, ni ravage, ni carnage, vous donnent une fièvre de houlettes et de panetières. Les grands et sérieux aspects ne manquent pas non plus : là c'est une montagne stérile et comme brûlée par le feu du ciel; ici, des pierres brisées, des arbres broyés dans le torrent, restes d'une effroyable avalanche; ailleurs, un entassement gigantesque de rochers noirs couronnés de sombres sapins, et d'où tombe avec fracas une eau écumante qui roule et tourbillonne dans un gouffre nommé le *Trou d'Enfer*.

Dans cette seconde moitié de la route, Félicie ne montra plus la même gaieté. Je l'avais vue jeter un regard craintif sur son tuteur à l'arrivée de Nemrod, et, depuis, elle était restée pensive et distraite. Elle m'en donna en partie l'explication.

— Mon oncle, dit-elle, a des préventions contre M. de Chavigny; je suis fâchée de cette rencontre.

Je saisis cette occasion pour parler de l'intérêt douloureux que m'avaient inspiré madame de Gersin et sa fille.

— Pauvre Cécilia! reprit Félicie, et elle garda quelques instants le silence.

J'allais lui faire remarquer un des mille accidents du Gave, lorsqu'elle me demanda tout à coup, en fixant sur moi ses yeux vifs et pénétrants :

— Connaissez-vous déjà madame de Gersin?

— Je l'ai vue hier pour la première fois, et je n'en ai entendu parler que par vous et la famille d'Arthur.

— C'est singulier!... Tenez, monsieur, je devrais peut-être me taire et imiter votre réserve mystérieuse, mais je ne le veux pas. Sachez donc que ma tante m'a beaucoup questionnée sur vous hier au soir, et qu'elle m'a dit : « Ne pourrions-nous cacher ce nom de Renaud à M. de Gersin? » Je lui ai répondu qu'à moins d'une demande directe, mon oncle ne le saurait pas, puisque personne ici ne vous appelait autrement que Théophile. Je n'ai parlé ni de l'émotion de votre sœur à ma vue, ni de l'exclamation de la dame au portait; toutefois, je n'oublie rien. Évidemment, il y a entre vous et nous un secret de famille.

— Oui, mademoiselle, il y a un secret, un secret que votre confiance me commande de garder mieux encore. Un jour, peut-être, si je deviens un grand artiste, si je puis me faire un nom glorieux, quand vous serez mariée...

Félicie rougit beaucoup : — S'il s'agit de quelque faute de mon père ou de ma mère, laissez-moi tout ignorer, je ne veux rien savoir.

Et elle me tendit la main. Je la serrai affectueusement, et répondant à sa pensée plutôt qu'à ses paroles : — J'ai pour vous l'amitié d'un frère, lui dis-je.

Elle sourit : — Si je me nommais Félicien, je

répondrais... Eh! mon Dieu, continua-t-elle avec tristesse, quelque chose m'assure que je puis vous promettre l'amitié d'une sœur.

Je ne pouvais répliquer à cette insinuation de mademoiselle de Vorlac sans l'éclairer entièrement. Et pourquoi, diras-tu, ne pas tout apprendre à cette loyale jeune fille? — Pourquoi? son père mourant, sa mère mourante ne l'ont pas voulu; les parents qui l'ont recueillie ne le veulent pas davantage. Ses relations de famille dans la pauvre maison de l'ouvrière, suffiraient peut-être pour nuire à son établissement. Voilà bien des raisons de silence.

Le guide avait fini son histoire; Alice nous attendit, et nous fîmes le reste de la route ensemble. Ses idées poétiques, la chaleur entraînante de ses paroles, animaient tout sur nos pas. Elle disait : « Devant les œuvres de Dieu, il ne faut être ni millionnaire, ni grand seigneur, il faut être artiste. » Et elle ne sentait pas l'importance que j'attachais à ses paroles.

Quand nous arrivâmes au fond de la vallée, devant la cascade d'Enfer, cette chute impétueuse et bruyante, entourée de vapeurs, les mots nous manquèrent pour exprimer notre admiration. Le colonel et M. de Gersin lui-même oublièrent les dissidences politiques et dirent à la fois : « Que c'est beau! » Arthur interrompit une dissertation sur le rôle de genêt et le beeffigue de vigne, et prit une attitude contemplative, et Nemrod...

Nemrod leva un instant les yeux vers le sommet de la montagne d'où tombait la cascade, et pirouettant sur ses talons : « Ah ça! messieurs, êtes-vous bien servis à l'hôtel? »

Oh! Nemrod! Nemrod! sois béni pour cette question gastronomique! Elle te retombera sur la tête comme une lourde pierre. Alice en a frémi d'indignation.

Demain nous nous rendons à Bagnères de Bigorre qui sera notre quartier général. La voiture du colonel emportera M. de Gersin et les dames; M. de Bréval, son fils, moi et les trois lévriers, nous roulerons dans la compagnie de Nemrod.

X

UN MYSTÈRE.

Bagnères de Bigorre, 15 juillet 1836.

En montant dans la voiture de M. Anatole de Chavigny, je m'étais fait un plan de maussaderie systématique. Pourquoi m'avoir préféré M. de Gersin pour accompagner les dames? Est-il plus aimable que moi, mieux disposé à partager l'enthousiasme d'Alice et la douce gaieté de mademoiselle de Vorlac?... Sans vanité, cher Édouard, une telle question n'est pas permise, et si tu la fais sérieusement, un jour ou l'autre, il faudra bien m'en rendre raison. Le bruit de la seconde voiture me parlait des deux jeunes amies, et ma mauvaise humeur s'ingéniait à prêter à tout des intentions hostiles; les roues chuchotaient entre

elles de ma déconvenue, les chevaux trottaient avec une joie insultante, le fouet sifflait mes prétentions; j'étais furieux. J'occupais un des coins; j'avais l'insipide Nemrod auprès de moi, le vilain Carnageau en face. Carnageau et Nemrod au lieu de Félicie et d'Alice!... A cette pensée, une tentation violente me faisait avancer le pied vers le maraudeur de Luchon; j'aurais voulu trouver un prétexte pour le battre et le jeter sur le chemin, mais le prudent animal se tenait sur ses gardes. Que faire? sinon me taire et bâiller, fermer les oreilles pour ne rien entendre et les yeux pour ne rien voir, feindre de dormir? Je pris ce parti.

Et les montagnes, diras-tu, et les beautés pittoresques de la route?... Laisse-moi donc tranquille avec tes beautés pittoresques et tes montagnes! Je m'en souciais bien, ma foi!

Et le colonel? Le colonel, si querelleur dans son ménage, paraissait doué maintenant d'une patience à toute épreuve. A peine quelques remarques légèrement caustiques venaient-elles de temps en temps rappeler son caractère aimable et railleur. Bien mieux, il prit part à une discussion très-animée sur la chasse aux marouettes et au roi de caille, tandis que je boudais dans mon coin.

Qui avait raison, de moi ou du colonel? Je croyais d'abord que c'était moi, à présent je pense que c'était lui : vouloir toujours ramener les au-

tres aux idées qui nous plaisent, et, si nous ne pouvons y réussir, nous ennuyer de parti pris est un manque de bonté, de complaisance et aussi de sagesse. Il faut qu'un homme soit bien stupide pour ne rien donner en échange de l'attention polie qu'on lui prête. C'est un malheur d'être trop exclusif, et les Persans, tout Persans qu'ils sont, n'ont pas tort lorsqu'ils disent, dans une de leurs sentences, que le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Après s'être prêté de bonne grâce aux idées favorites de Nemrod, le colonel eut son tour, et, sans que les jeunes gens s'en aperçussent, il fit prendre à la conversation une tournure moins frivole; il parla avec simplicité et enjouement des devoirs imposés à la jeune noblesse; il dit que notre siècle l'invitait à une nouvelle croisade, croisade plus pacifique, mais aussi glorieuse que les autres, et que, si elle s'y refusait et s'étiolait dans une inaction funeste, c'était fait de son avenir.

« Quand la royauté a perdu ses prestiges, ajouta-t-il, quel gentilhomme serait assez fou pour croire qu'un écusson le dispense du mérite personnel? Les plus grands noms de la monarchie ne sauraient retrouver le bouclier d'Atlant, ce bouclier dont la clarté magique aveuglait tous les yeux. Il ne faut pas que l'ouvrier usé par le travail, le laboureur qui féconde la terre, le valet qui vit et meurt loyalement au service d'un mai-

tre, aient le droit de se demander entre eux s'ils ne sont pas au-dessus de nous. »

J'avais cessé de bâiller ; Arthur et son ami écoutaient attentivement.

— La noblesse, continua le colonel, peut être encore une puissance, et une puissance très-légitime, si elle oppose à l'aristocratie matérielle de l'argent une aristocratie morale ; il y a un prestige qui résiste à toutes les révolutions, c'est celui de l'homme de bien.

— Que la France ait besoin de nous, s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens, et l'on verra si nous nous souvenons de nos pères !

J'ouvris un œil.

— Oui, la France a besoin de vous, répliqua le colonel en serrant la main des deux amis, et je vous dirai bien ce qu'elle réclame. Ce n'est pas seulement votre épée, votre vie, c'est quelque chose de plus important et de plus difficile à obtenir.

— Et ce quelque chose ? demanda le vicomte Anatole.

— C'est l'exemple de l'ordre, de la dignité, du désintéressement, de toutes les vertus chevaleresques, poursuivit M. de Bréval. Voulez-vous réellement vous élever au-dessus de la foule, pensez un peu moins aux chevaux et un peu plus aux hommes. J'ignore si vous pénétrez réellement tous les secrets des races chevalines ; mais vous, mon fils, vous, monsieur de Chavi-

gny, vous ne connaissez certainement pas le peuple, le peuple à qui vous pourriez faire tant de bien.

— J'ai déjà songé à l'établissement d'un hospice de vieillards à Chavigny, répondit l'ami d'Arthur ; il y a beaucoup de pauvres dans nos campagnes, et il est vraiment cruel de voir dans quel abandon on laisse les vieux laboureurs.

J'ouvris l'autre œil.

— A merveille, reprit le colonel, il dépend de vous de dissiper les préventions des classes inférieures, en ce siècle où les flatteurs ont changé de rôle ; mais pour cela, il faut aimer et agir.

— L'hospice sera fondé, foi de gentilhomme ! s'écria Nemrod. Et, après un instant de silence : « Mais convenez, colonel, que mon oncle a eu tort de nommer ses chiens : Tapageau, Ravageau et Carnageau. »

Le colonel en convint, et, un peu revenu sur le compte du sportsman, je daignai enfin ouvrir la bouche pour appuyer la concession de M. de Bréval. Je poussai la condescendance jusqu'à caresser mon voisin Carnageau, qui me répondit par le plus aimable murmure.

La conversation tomba sur M. de Gersin ; le colonel parla dans le même sens que son fils :

— Le malheur de M. de Gersin, dit-il, c'est de ne pas savoir être pauvre.

— Ne me parlez pas de pauvreté, répliqua le vicomte ; ce mot est si odieux ; il donne le frisson,

et je comprends qu'on ne puisse s'y faire. Voilà un homme ami du luxe, et qui voit sa femme éclipsée par des filles de notaires ou de marchands; les plaisirs le séduiraient et il n'ose s'approcher d'une table de jeu, et il refuse la plupart des invitations qui lui sont faites, faute de ceci ou de cela. Quand une souscription se présente, son nom, qu'il voudrait rendre synonyme de générosité, de magnificence; son nom a seulement pour vis-à-vis un modeste chiffre cinq. S'agit-il de récompenser la fidélité de deux servantes vendéennes... cinq francs! Faut-il venir au secours des incendiés... cinq francs! des inondés... cinq francs! Faut-il payer l'amende du journal royaliste... cinq francs! Toujours le même refrain lamentable. Dès que M. de Gersin apparaît sur une liste quelconque, vous pouvez en tirer la conséquence.

— Il y a de quoi enrager, dit Arthur.

— Aussi enrage-t-il. Deux fois mon nom s'est trouvé placé au-dessus du sien, et ce nom avait en regard quatre chiffres? Que devenait la pauvre unité dans un pareil voisinage? C'était tout au plus un petit laquais portant la queue d'une marquise. La charmante duchesse de P... en fit la remarque; M. de Gersin l'entendit, et, depuis, il me déteste cordialement.

— Il a donc épousé une femme sans fortune? demandai-je, assez curieux de mieux connaître les parents de Félicie.

— C'est une histoire un peu embrouillée, répondit Nemrod; M. de Gersin appartient à une famille de province; il a longtemps habité les colonies. Quant à sa femme, nous n'en savons rien, sinon que c'est un ange de douceur, de résignation, et qu'elle paraît trembler devant lui.

Nous fûmes interrompus par M. de Gersin lui-même. Député vers nous par madame de Bréval pour nous prier de faire halte devant une chapelle située sur le haut d'une montagne que nous gravissions péniblement, l'oncle de Félicie marchait depuis quelques instants à côté de notre voiture, et n'avait rien perdu des paroles ironiques de l'ami d'Arthur. Pour le moment, il n'en fit rien paraître et s'acquitta simplement de son message qui, tu n'en saurais douter, fut bien accueilli.

La prière terminée, le colonel, la comtesse, madame de Gersin et Alice sortirent les premiers de la chapelle. Cécilia avait pris mon bras et celui de Félicie. Arthur, le jeune vicomte et M. de Gersin venaient derrière.

— Auriez-vous jamais imaginé pareille figure! dit Nemrod en faisant allusion à la statue du patron de la chapelle que nous venions de visiter.

— Elle est à sa place, répliqua sèchement le père de Cécilia, faite par un artiste de village et destinée au village, cette statue a ce qu'il faut

pour plaire ici. Mais supposez-la à Paris, à Notre-Dame de Lorette.

— Quelle risée! dit Nemrod en commençant par donner l'exemple.

— Il en est des hommes comme des statues, reprit M. de Gersin avec plus d'aigreur encore; malheureusement le hasard nous met souvent là où nous ne devrions pas être. Je voudrais aux hommes médiocres une position humble, et non quatre-vingt mille francs de rente.

Cette allusion à la fortune bien connue du vicomte de Chavigny ne pouvait manquer d'être comprise.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? dit le jeune homme en élevant la voix.

— Qu'as-tu donc, Félicie? dit Cécilia, tu vas me faire tomber.

Je prêtai l'oreille, M. de Gersin continua :

— Si vous connaissez une de ces nullités fastueuses qui se pâment d'orgueil parce que leurs ancêtres ont accumulé quelques écus sous un arbre généalogique, dites-lui ce que vous avez vu dans cette chapelle. La lumière ne convient ni à certains hommes, ni à certaines statues; mis en évidence, ils sont toujours ridicules; à l'écart, dans une position modeste, au contraire, ils ne blessent point les yeux, et les ignorants les admirent.

— Et vous, monsieur, si vous connaissez un de ces envieux sur qui une prospérité étrangère ne

manque jamais de projeter une ombre, un de ces froids égoïstes ne voyant dans la création que ce qui se rapporte à eux, dites-lui qu'Anatole de Chavigny méprise ses insultes.

— Ne lui dirai-je rien de plus? J'aimerais à lui répéter aussi vos paroles si compatissantes de tout à l'heure au sujet des listes de souscription.

— Ajoutez encore, si vous voulez, continua Nemrod, qu'une injure exige une réparation, et que nous nous retrouverons à Bagnères.

— Les armes?

— Les pistolets.

— Le jour?

— Demain.

— Ah! pardon! l'homme que vous voulez désigner est disposé dès à présent à jouer une vie qui lui pèse; mais des affaires importantes... Ce sera donc après-demain.

— Après-demain, soit! Arthur sera mon témoin.

— Et moi, je compte sur monsieur, dit le tuteur de Félicie en approchant sa bouche de mon oreille. Du silence, surtout!

Et avant qu'il me fût possible de répondre, il avait rejoint les dames et il les aidait à monter en voiture.

Tout ce qui précède s'était dit en un instant; Arthur n'avait pas eu le temps d'intervenir. Félicie était pâle, effrayée; Cécilia chantait à demi-voix. Les deux interlocuteurs croyaient avoir

parlé bas; ils se trompaient; Cécilia elle-même, malgré sa chanson, avait presque tout compris, comme tu le verras plus tard.

Je quittai les deux cousines sans échanger une seule parole avec elles sur ce sujet, et je fus bientôt assis à ma première place, à côté de Nemrod et devant Carnageau.

— Chut! dit le jeune vicomte en posant un doigt sur sa bouche, et en jetant sur le colonel un regard significatif.

— Ne craignez rien, murmurai-je, et, m'enfonçant dans un coin, je redevins muet. L'idée de servir de témoin m'affligeait beaucoup. Je me rappelais un mot d'un maître d'armes : « Ce ne sont ni les balles ni les épées, ce sont les témoins qui tuent. » Et ce mot me causait une véritable épouvante.

Le lendemain matin, je saluai le lever du soleil à Bagnères, la reine des eaux, la ville des plaisirs et des amours, comme la nomment toujours ses habitants, et souvent les voyageurs. Ses rues spacieuses où l'Adour si beau, si clair, se glisse, chemine, court comme un passant affairé; ses promenades ravissantes, ses maisons aux chambranles de marbre, ses Thermes, son Frascati, temple de la musique, de la danse, et, ce que quelques-uns apprécient mieux encore, café restaurant digne des vers de Barchoux et de la prose de Brillat-Savarin; toutes ces beautés, toutes ces richesses, dis-je, font oublier Bagnères

de Luchon et assurent à son heureuse rivale de Bigorre la première place dans les souvenirs du beau monde parisien. Pour moi, qui n'appartiens ni au beau monde ni à Paris, je regrette Luchon, la ville des montagnes. Luchon est une bergère dont l'éducation a fait une demoiselle, et qui, à sa naïveté poétique, à sa simplicité touchante, unit des goûts solitaires et un peu romanesques. Bagnères de Bigorre, au contraire, est une petite marquise qu'un caprice entraîne à la campagne; trop coquette pour être rêveuse, elle se sert de la nature sans l'admirer. Si elle se penche sur un ruisseau, ce n'est pas pour y suivre le destin d'une feuille de saule, c'est pour s'y voir, pour s'assurer qu'elle est toujours jolie; si elle aime les allées, les promenades qui l'entourent, c'est parce que les dandys s'y montrent, et qu'elle espère bien se trouver au bout du lorgnon.

Quel bruit, quelle affluence dans cette capitale microscopique! Que de costumes divers, depuis les patronnes de la fashion, les *lionnes*, jusqu'à la jeune fille en capulet noir, énigme ambulante, dont le nez seul n'est pas un mystère! Combien d'équipages, de chaises à porteurs, de cavalcades se croisent autour de vous!... Rien que d'y penser, les yeux se ferment et les oreilles tintent.

On a bien des choses à voir et bien des emplettes à faire à Bagnères de Bigorre. Il y a surtout dans cette ville un magasin de lainage, dont la comtesse se préoccupait beaucoup, et sa première

visite fut pour ce magasin. Le colonel et sa fille l'accompagnaient; Arthur était chez Nemrod, en sorte que je me trouvais seul. J'avais beau vouloir écarter de mon esprit la pensée du duel qui devait avoir lieu le lendemain, je ne pouvais ni dessiner ni écrire : « Il faut me distraire, il faut sortir, » dis-je en me levant du fauteuil où les idées les plus sombres m'obsédaient. Un quart d'heure après, j'étais dans les allées de la fontaine ferrugineuse.

La promenade était à peu près déserte. Je marchais la tête basse, m'arrêtant seulement de temps à autre, pour jouir de la variété de vues que présente le mont Olivet. J'étais plongé dans une de ces contemplations, lorsqu'une voix douce prononça mon nom tout près de moi; je me retournai, et j'aperçus entre sa mère et Félicie la pâle et souriante Cécilia, qui me faisait signe d'approcher. La rencontre de ces trois femmes, en ce moment, me causa une désagréable surprise; cependant, je ne pouvais m'enfuir.

A la manière dont madame de Gersin répondit à mon salut, je vis qu'elle ignorait ce qui s'était passé la veille entre son mari et le jeune vicomte. Cécilia ne lui laissa pas le temps de parler.

— Théophile, dit la malade en posant un doigt sur ses lèvres, il n'est pas mort? Ce n'est pas aujourd'hui?

Et comme je restai tout interdit devant elle, elle continua :

— Surtout, que maman n'en sache rien ! elle se jetterait à ses pieds, vois-tu, elle fermerait la porte, et il ne pourrait pas sortir. Ah ! ah ! elle ne pleurera plus à présent ma bonne mère !

En achevant ces effrayantes paroles, elle poussa un éclat de rire qui me terrifia, et jetant ses bras autour du cou de sa mère, elle l'embrassa avec une tendresse frénétique.

— O Cécilia, s'écria Félicie, Cécilia, que Dieu vous pardonne ! Et, appuyant son visage sur le bras de madame de Gersin, elle pleura.

— Au nom du ciel, que signifient cette joie et cette douleur, ces cris et ces larmes ? dit la mère de Cécilia en promenant sur chacun de nous un regard épouvanté.

— J'ai eu tort de vous le cacher si longtemps, dit Félicie ; mais, avant ce soir, je comptais tout vous apprendre. Il se bat, il se bat demain matin.

— Oui, oui, et vous m'achèterez une robe noire, reprit Cécilia en redoublant ses caresses.

Sa mère s'arracha de ses bras ; elle était pâle, ses lèvres tremblaient ; je crus qu'elle allait s'évanouir. Peu à peu, son émotion se calma, et, fixant sur moi ses yeux pleins de larmes :

— Il se bat, dit-elle, et avec vous !... Ah ! Dieu est juste, mais je suis bien malheureuse.

Je me hâtai de la détromper ; Félicie lui nomma M. de Chavigny.

— Cela devait finir ainsi, répliqua madame de

Gersin; mon mari périra, et c'est moi qui l'aurai tué.

— Vous, madame? mais il s'agit d'une folle querelle où votre nom n'a pas même été prononcé.

— Mon nom est au fond de tous les malheurs, reprit la mère de Cécilia en essuyant la sueur qui ruisselait sur son front. Pauvre enfant, ajouta-t-elle en rapprochant de son sein sa fille qu'elle avait repoussée; tu te réjouis de la mort de ton père; ah! tu es bien ma fille!

L'amertume avec laquelle ces derniers mots furent prononcés me fit reculer d'horreur. Cette femme si intéressante semblait s'accuser d'un crime. Félicie se leva. Un douloureux étonnement parut dans ses yeux encore humides.

Madame de Gersin s'aperçut de l'impression que ses paroles avaient produite : « Je suis folle, dit-elle en se levant aussi, et mes discours sont ceux d'une folle. Félicie, aidez-moi à baisser ce voile; des étrangers viennent de ce côté.

— Ne pourriez-vous parler ce soir à M. de Gersin? demandai-je timidement. Les supplications d'une femme ont tant de puissance!

— Oui, quand cette femme....

Le reste de la réponse se perdit dans un soupir. Je crus comprendre : « Quand cette femme est aimée. » Après un silence de quelques minutes, elle poursuivit :

— Mes prières ne seraient pas écoutées, mon-

sieur, et, vous allez mépriser ma faiblesse, je ne me sens pas le courage de les lui adresser. Il est des mots, des mots horribles qui vous terrassent dès que vous ouvrez la bouche; un de ces mots me jetterait sans voix à ses genoux. D'ailleurs, ne voudrait-il pas savoir qui m'a révélé son secret? Qui nommerais-je? Serait-ce ma pauvre Cécilia ou Félicie?

— Oh! ne me nommez point! s'écria mademoiselle de Vorlac avec un accent qui exprimait toute la frayeur que lui inspirait son oncle.

— Quant à vous, monsieur, une promesse vous engage; vous n'avez point trahi cette promesse, vous ne pouviez la trahir.

— Une seule ressource nous reste, dit Félicie; monsieur Théophile, parlez vous-même à mon oncle; dites-lui, pour prévenir ce malheureux duel, ce que vous inspirera votre cœur.

— Y pensez-vous? balbutia madame de Gersin. Non, monsieur; non, cette démarche est impossible.

— Pardonnez-moi, madame, elle me paraît on ne peut plus facile; ne suis-je pas le témoin....

— De mon mari? interrompit la mère de Cécilia en poussant un cri. Et, sur ma réponse affirmative : — Allez, monsieur, dit-elle; faites ce que vous voudrez. Dieu seul mène tout.

— Attendez que nous soyons rentrées, ajouta mademoiselle de Vorlac.

— Mais comment saurons-nous si vous avez

réussit dit madame de Gersin dans le plus grand trouble; mon mari vous accompagnera sans doute quand vous traverserez le salon, vous ne pourrez nous faire aucun signe.

— Si je réussis, répliquai-je, je m'informerai en sortant si l'on vous verra demain au concert; si j'échoue, je vous demanderai si vous serez ce soir aux Coustous.

— Oh! monsieur, que nous allons prier! Et les trois dames s'éloignèrent. Une heure après, je me rendis à la demeure du duelliste.

Assises dans le salon, près de la table à ouvrage, madame de Gersin et Félicie travaillaient, ou plutôt feignaient de travailler. Cécilia, couchée sur un canapé, la tête appuyée sur un coussin, paraissait dormir. Tandis que mademoiselle de Vorlac m'annonçait à son oncle : « Souvenez-vous, dis-je, souvenez-vous bien, madame! Si je réussis, le concert; si j'échoue, les Coustous. » La malheureuse femme saisit ma main, et, après l'avoir serrée entre les siennes, elle la porta à ses lèvres. Elle essaya de me répondre sans pouvoir y parvenir; les sanglots l'étouffaient.

Je fus introduit dans le cabinet de M. de Gersin. Ce dernier, debout devant un bureau, apposait son cachet sur un paquet assez volumineux; il me fit signe de m'asseoir et s'assit lui-même.

— En homme d'honneur, dit-il, j'ai voulu mettre ordre à mes affaires avant de me préparer

à jouer le dernier acte d'une mauvaise tragédie. Si demain le rideau tombe pour moi, ce dont je voudrais être sûr, Félicie trouvera dans ces papiers mes comptes de tutelle, et elle n'aura aucun reproche à adresser à ma mémoire; madame de Gersin et sa fille y trouveront également les pièces qui leur sont nécessaires, et, en définitive, nous aurons tous gagné à ce duel.

M. de Gersin parlait d'un ton froid et sans aucune émotion; toutefois, son regard me parut plus sombre que de coutume, et un sourire dédaigneux contractait ses lèvres.

— J'ai affaire à un pécheur bien endurci, pensais-je; il me faudrait l'éloquence du Père Bridaine pour remuer cet homme-là.

Cependant, malgré mes doutes sur le succès, je commençai un sermon moitié classique et moitié romantique, espérant que mon auditeur serait l'un ou l'autre.

Il m'écouta très-patiemment, et quand j'eus fini par un morceau pathétique qui eût fendu les rochers mieux que la baguette de Moïse, il me dit avec le plus grand calme :

— Ce sera demain à huit heures, à quelques pas des ruines du château d'Asté. Ne vous faites pas attendre.

Voilà tout l'effet produit par mon chef-d'œuvre oratoire. Je sentis que cet homme méritait la mort.

— Il faut que M. de Chavigny vous ait grave-

ment offensé, repris-je, pour avoir donné lieu à ce qui s'est passé hier.

— Je le hais, répondit le père de Cécilia; je le déteste parce que je le déteste, et c'est peut-être la seule cause qu'il me soit possible de donner de la haine que je lui porte. Oui, monsieur, je ne puis préciser aucun fait important, et néanmoins, en cherchant bien, je trouverais, j'en ai la certitude, une foule de ces vécilles qui, réunies, suffiraient pour vous expliquer ce que j'éprouve. Cet homme se rencontre toujours devant moi pour insulter par son luxe et ses folles dépenses à ma pauvreté humiliante.

— Votre pauvreté? Ah! monsieur, si vous êtes pauvre comparativement à M. de Chavigny, vous êtes riche aux yeux de beaucoup d'autres.

— Vous oubliez ma position, monsieur; tout est relatif en ce monde.

Je me gardai bien de combattre une raison aussi victorieuse. Je me contentai de lui parler de sa femme, de la douleur que sa perte lui causerait. Il ne répondit pas. Je nommai sa fille.

— Ah! oui, dit-il, j'ai le droit d'en être fier, n'est-ce pas?

— Elle est votre enfant, monsieur.

— Elle est l'enfant d'une malédiction, murmura-t-il d'une voix sourde, d'une malédiction qui me suit partout.

Il passa son mouchoir sur son front jaune et ridé, et reprit son sourire amer.

En désespoir de cause, je me mis à faire l'éloge de la vie, et à répéter à ma manière l'optimiste de Collin d'Harleville. M. de Gersin me laissa pérorer tout à mon aise, et quand mon imagination et ma mémoire, comme deux coursiers lancés au galop, tombèrent d'épuisement, il me dit, après un rauque éclat de rire :

— Vous avez vingt ans, monsieur, et vous en êtes encore au roman de la vie. Le monde vous paraît un jardin enchanté où vous n'avez qu'à étendre la main pour cueillir des fleurs sur votre passage. Pauvre enfant! pauvre artiste! attendez l'histoire!... Vous ne possédez, m'a-t-on dit, que vos pinceaux, et vous vous préparez à essayer de Paris; eh bien! je vous remets à un an d'ici, peut-être à six mois, pour la contre-partie de ce que je viens d'entendre.

Je frissonnai à cette prédiction sinistre. On eût dit le croassement d'un corbeau présageant la ruine de mes projets, la mort de mes espérances. Une crainte superstitieuse s'empara de moi. Oui, Édouard, ris si tu veux, mais je suis encore inquiet en songeant à cette sombre prophétie.

— En me servant de témoin vous me rendrez un service, ajouta M. de Gersin en se levant comme pour m'inviter à me retirer; je veux en retour vous donner un conseil : défiez-vous de votre jeunesse, et faites en sorte qu'elle ne vous prépare pas d'inutiles regrets.

Il ouvrit la porte, et me reconduisit dans le

salon où madame de Gersin et Félicie m'attendaient. A l'expression de mes traits, elles durent apprendre le peu de résultat de ma visite. Cependant nous étions convenus d'un signal; et, m'arrêtant devant elles sans oser lever les yeux, je murmurai la triste question : — Serez-vous ce soir aux Coustous? — Oui, non, bégayèrent-elles d'une voix éteinte. — Jamais pareille question et pareille réponse ne furent prononcées d'une façon si lamentable.

Tel est le récit de mon ambassade, cher Édouard; il ne te donnera pas une haute idée de mes talents diplomatiques. — Il y a un mystère dans cette famille, une histoire qui a peut-être quelque rapport avec celle de ma sœur. Madame de Gersin serait-elle, comme Hortense, d'un rang inférieur à celui de son mari? Cette inégalité de conditions causerait-elle les chagrins de l'époux et les peines de la femme?... Il se pourrait donc que cette Hortense, dont la félicité me semblait accuser la justice du ciel, cette sœur dont le sort me paraissait si beau quand je le comparais à celui de Lucile, la pauvre ouvrière de Lormont; il se pourrait que son existence eût été aussi un supplice? Ah! si cette supposition est fondée, madame de Vorlac a bien fait de mourir jeune. — Rien de bon ici-bas sans l'union des cœurs et une estime mutuelle entre ceux qui sont destinés à vivre ensemble.

XI

LE TESTAMENT DE NEMROD.

Même date.

Huit heures venaient de sonner à la pendule du salon. Alice faisait mille efforts pour accorder une mauvaise épinette; Arthur feuilletait un album soi-disant comique, et qui ne l'égayait pas du tout; la comtesse m'infligeait l'histoire de son premier pas dans le monde, pas brillant, pas merveilleux s'il en fut jamais; le colonel riait dans sa barbe, préparait ses épigrammes et commençait à les envoyer en tirailleurs contre les fortifications mal défendues de sa femme quand, à la satisfaction générale, la porte du salon s'ouvrit et Félicie entra.

— Cette chère Félicie, s'écria la comtesse en

courant au-devant de la jeune créole, et en l'embrassant comme si elle arrivait de Bourbon à l'instant même et après une absence de plusieurs années; cette chère enfant, qu'elle est bonne de nous surprendre ainsi!... Mais vous n'êtes pas venue seule?

— Je me suis fait accompagner par la femme de chambre, madame; j'ai témoigné le désir de passer la soirée avec vous, et mon oncle me l'a permis. Je voulais parler au colonel.

Félicie était très-agitée; Arthur vit que tout allait être découvert, et je compris à son geste qu'il connaissait la philosophie du caporal Nym : — Ça ira comme ça pourra.

Félicie, en effet, n'omit rien de ce qu'elle savait, et elle mériterait d'être reniée par toutes les autres femmes si elle n'eût ajouté à son récit un peu de ce qu'elle ne savait pas. La crainte que lui inspirait son tuteur lui avait d'abord fermé la bouche; mais, après le mauvais succès de mon entreprise, le désespoir de madame de Gersin et l'assurance qu'elle avait donnée de ne pas survivre à son mari, il n'était plus permis d'hésiter sur ce qui restait à faire. — Après tout, dit Félicie dont le caractère enjoué ne pouvait entièrement disparaître, même sous l'empire de la peur; après tout M. de Gersin n'est pas Barbe-Bleue, et, quand il le serait, voici toute une armée qui accourrait à mon secours. L'important c'est que personne ne meure.

— Ils ne se battront pas, dit Alice dont les yeux rayonnèrent d'une inspiration soudaine : Madame de Gersin, ma mère, Félicie et moi nous partirons demain avant l'heure du rendez-vous; nous nous cachons dans les ruines du château d'Asté, et, au moment du combat, nous nous jetterons entre eux.

— Bravo, bravo, répéta le colonel en frappant ses mains l'une contre l'autre, ce sera un pendant à l'histoire des Sabines. Tu as des idées sublimes, ma chère enfant.

C'était un seau d'eau froide qui tombait sur le beau feu d'Alice : ce feu s'éteignit.

La comtesse aimait le dramatique, et l'idée de sa fille ne lui paraissait pas si déraisonnable. Peut-être pensait-elle que c'eût été l'occasion de montrer deux ou trois jeux de physionomie dont elle n'avait pas encore trouvé l'emploi, et qu'elle tenait depuis longtemps en réserve. Madame de Bréval fit donc une petite moue à la plaisanterie du comte, et, dans un moment où elle ne se croyait pas observée, je la vis étendre le bras dans une attitude héroïque; en même temps ses yeux se portaient sur le trumeau.

— Ton moyen, tout romanesque qu'il est, ma bonne Alice, reprit le colonel, empêcherait certainement la rencontre de demain.

— Eh bien, mon père, pourquoi ne pas l'employer?

— Parce que la fin du monde n'arrivera pas

probablement demain soir, et qu'après-demain ce serait à recommencer.

— Trouvez donc un moyen plus efficace, méchant railleur, dit la comtesse sans quitter son air d'innocente bouderie.

Le colonel baissa la tête, se croisa les bras et se mit à parcourir le salon d'un air si absorbé, et à si grands pas, qu'à chaque instant je croyais qu'il allait enfoncer l'une des cloisons et disparaître sans même s'apercevoir du dégât occasionné par sa promenade.

— Trouver un moyen ! c'est difficile.... Un gentilhomme ne peut se laisser insulter impunément : M. de Gersin a tort, très-grand tort ; il devrait des excuses à Chavigny, et ces excuses il ne les fera jamais. Ce diable d'homme s'ennuie dans le monde ; mais il devrait songer que Nemrod s'y amuse, et qu'il n'est pas généreux d'échanger avec un adversaire un enjeu aussi disproportionné. Tout d'un côté, rien de l'autre ! ce n'est pas loyal ! non, ma foi, ce n'est pas loyal !

— Colonel, cher colonel, disait Félicie, sauvez ma pauvre tante.

— Oui, oui, il y a toujours une femme, une fille, une sœur, une tante à sauver !... Nous recevons les balles, et ces dames meurent. Les hommes ne seront quelque chose que quand on aura supprimé les femmes.

Et le vieux militaire continuait ses marches et ses contre-marches, réfléchissant, parlant, servant

tour à tour d'interprète à chacun des deux hommes intérieurs dont parle saint Paul.

Tout à coup il parut se décider.

— Arthur, dit-il, mon habit, ma canne, mon chapeau.

Arthur s'empressa d'obéir.

— Ma croix de Saint-Louis !

— Là voici, mon père, dit Alice.

— Maintenant, Arthur, et vous, monsieur Théophile, venez !

— Où allez-vous ? demanda la comtesse.

— Épargner aux Sabines la grande scène dont elles seraient si fières, répliqua le colonel.

Cet infernal Gersin, continua le vieillard, il me met dans une position détestable, et s'il n'y avait pas de femmes à rassurer, je laisserais ces deux fous s'arranger ensemble. Oh ! les femmes !... croyez-moi, mes amis, ne vous mariez jamais : les femmes sont des brassières qui, sous prétexte de nous soutenir, nous empêchent d'avancer, et nous tirent toujours du côté où elles veulent.

Au lieu de prendre la route menant chez M. de Gersin, nous nous dirigeâmes vers la demeure de Nemrod. Le jeune vicomte était chez lui, et, en montant son escalier, nous l'entendîmes chanter à pleine voix cette fin de couplet d'une vieille chanson de chasse.

Retirons-nous, voici venir la brune ;
Appréhendons de gagner le serein,

Car toujours la fraîcheur importune ;
Remettons la partie à demain.

— Oui, chante, et remets la partie à demain, grommela entre ses dents le colonel : je la remets à plus tard, moi. Et ouvrant brusquement la porte : Un vieux soldat vient vous rendre visite, monsieur le vicomte, et il est enchanté de vous trouver de bonne humeur.

— Mais oui, je suis en gaieté, vous êtes bien bon, colonel.

Et tout en saluant, le jeune homme jeta son bonnet sur une boîte de pistolets posée sur le bureau.

— Mettez votre bonnet, je vous en prie, dit le colonel, à qui rien n'échappait ; vous êtes enrhumé, je crois.

— Oh ! monsieur le comte ! dit Nemrod.

— Ne prenez pas garde à mes cheveux blancs... Vous ne voulez pas ? Il faut donc user de violence. — Et là-dessus, il saisit le bonnet, et la boîte se montra découverte.

Le colonel n'insista plus sur le prétendu rhume de Nemrod :

— Ceci ressemble beaucoup à la boîte de Pandore, dit-il ; il en sort plus de mal que de bien.

— Colonel, je... je...

— Épargnez-vous des frais d'imagination, mon cher ; demain vous vous battez en duel, et c'est

peut-être le chant du cygne que nous venons d'entendre.

Nemrod se mordit les lèvres et jeta sur Arthur et sur moi un regard peu amical.

— Je comptais sur la parole de ces messieurs, dit-il.

— Et vous aviez raison ; mais si vous comptiez sur le silence d'une femme, vous aviez tort.

— C'est donc mademoiselle de Vorlac ?

— Elle-même : lui porterai-je un défi de votre part ?

Nemrod se mit à rire.

— J'eusse mieux aimé que cette affaire demeurât secrète, dit-il ; mais enfin, puisque vous en êtes instruit, je ne nierai point ce duel.

Et il passa la main sur la boîte aux pistolets.

— On ne s'avise jamais de tout, dit malignement le colonel ; il eût fallu jeter aussi quelque chose sur ce papier où un aveugle pourrait lire : Ceci est mon testament.

— Ma foi, monsieur le comte, c'est, en effet, mon testament. Je l'ai interrompu tout à l'heure pour me rappeler le vieil air :

Allons, chasseurs, partons, tout est prêt ;

Allons chasser dans la forêt.

Je vous nomme mon exécuteur testamentaire, et je ne vois pas ce qui vous empêcherait de prendre connaissance de mes intentions.

— Si vous le permettez, dit le colonel en es-

suyant le verre de ses lunettes, et prenant le papier qu'il lut à haute voix :

« Ceci est mon testament.

« Au moment de me battre en duel, il me paraît convenable de disposer de mes biens ; la balle de mon adversaire étant de plomb comme la mienne.

« Je n'ai pas d'héritier direct, mon seul parent est un vieil oncle qui n'attend rien de moi.

« Je choisis pour exécuteur testamentaire M. le comte Valnoge de Bréval, ancien colonel... »

Passons aux legs.

« Je donne et lègue à MM. Hyacinthe et Francis de Valfleury, membres du Jockey-Club, mes excellents coureurs, Balaam et Salpêtre ; de plus, toute ma meute, à l'exception de Tapageau, Ravageau et Carnageau.

« Les trois lévriers réservés appartiendront à mon ami Arthur de Bréval, ainsi que Momus, poulain de dix-huit mois, de race anglaise, pur sang, provenant de la vente du haras de M. Rieusec.

Ici Arthur fit un geste sentimental.

« Je mets à la disposition du Jockey-Club, une somme de 100,000 francs pour la fondation d'un prix annuel aux courses de Chantilly.

« Une somme égale de 100,000 francs sera remise à M. le maire de Chavigny pour la fondation d'un hospice destiné aux vieux laboureurs. »

— Bien, mon ami, très-bien ! interrompit le colonel.

« Je prie M. le comte de Bréval d'accepter, pour l'ajouter à la dot de sa fille, mon château de Chavigny. Si le mari de mademoiselle de Bréval y consentait, je désirerais que son fils aîné portât le nom d'Anatole. »

Le testament en était là. Il y avait dans le dernier legs quelque chose de tendre qui me surprit. Le lecteur, le testateur et Arthur échangèrent de vigoureuses poignées de main, et un regard où brillait une larme. J'étais moi-même très-ému.

— Plus tard, j'apprendrai ceci à ma fille, dit le colonel, et, à la grande stupéfaction du vicomte, il déchira le testament en plusieurs morceaux. Alors commença une scène tragi-comique. Le colonel regarda en face Nemrod étonné.

— Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour votre pays, monsieur le vicomte ?

— Pas grand'chose, colonel, grâce à la révolution de Juillet.

— Et vous vous disposez à quitter ce monde sans avoir rien fait pour la France !... Je ne suis pas un théologien, monsieur ; mais je sais qu'il y aura là-haut une grande revue où les mauvais soldats recevront une verte réprimande et un congé définitif. Or, celui qui n'a point payé sa dette au pays, n'est pas un bon soldat.

— Eh bien ! si je suis tué, je serai utile après ma mort par la fondation de cet hospice, et cela me sera compté à la grande revue.

— Avant que le cercueil de Duguesclin prit des

viles; avant que le cœur de La Tour-d'Auvergne gagnât des batailles, le bon connétable et le premier grenadier de France avaient usé leurs jours dans les combats. Non, non, monsieur, les services posthumes ne sont pas assez quand il dépend de nous d'en rendre d'autres.

— Vous êtes militaire, monsieur le comte; puis-je refuser un cartel?

— C'est vous qui l'avez proposé.

— Pouvais-je m'en dispenser? ces messieurs ont entendu M. de Gersin.

— Ils ont entendu un fou; et quand vous lui avez répondu...

— Eh bien?

— Eh, morbleu! ils en ont entendu un autre, car jamais on n'a vu de duel pour un saint de village, et défiguré encore!

Une bruyante hilarité accueillit cette boutade. En présentant le duel du lendemain sous un jour ridicule, le colonel savait ce qu'il faisait. Vous avez ri, vous êtes désarmé, dit-on, et cet adage est rarement trompeur. Cependant Nemrod réprima bientôt sa gaieté, et passa subitement à un accès de colère.

— Puis-je souffrir les injures d'un insolent? s'écria-t-il; me faudra-t-il lui demander de me pardonner l'offense qu'il m'a faite? Ah! par exemple, nous n'en sommes pas là. Avant que ma bouche adresse un mot d'excuse à ce drôle, j'arracherai ma langue et la lui jetterai à la figure.

— Que voulez-vous qu'il en fasse? demanda le colonel; et prenant les mains du jeune homme entre les siennes: Anatole, ajouta-t-il avec effusion, je vous aime comme si vous étiez mon fils. J'ai blâmé souvent votre légèreté, vos occupations futiles, sans m'être permis le moindre doute sur l'élévation de vos sentiments et la bonté de votre cœur. Écoutez-moi! Je voudrais avoir le regard et l'accent de votre père pour que vous m'écoutiez.

— Mon père! dit le vicomte, et il serra la main du colonel.

— Mon ami, reprit celui-ci, avez-vous songé à la femme et à la fille de votre adversaire!... Votre vie n'appartient qu'à vous; mais il n'en est pas de même de celle de M. de Gersin; vous risquez bien peu auprès de lui.

— Cela est vrai, dit le vicomte.

— Et de plus, vous êtes meilleur tireur, dit le colonel; il serait plus généreux de ne pas abuser de vos avantages et de pardonner.

Nemrod chancelait; le comte vit qu'il avait touché la corde sensible, et il appuya de toutes ses forces. Il finit par convaincre le jeune homme.

— Un époux, un père, disait M. de Bréval, au moment de jouer sa vie pour une cause aussi frivole, ne saurait se défendre d'une vive émotion, d'une émotion qui vous le livrerait à vous, qui ne hasardez que votre personne. Avec votre

supériorité comme tireur, ce serait presque un assassinat.

— Vous m'épouvantez ! si je pouvais éviter ce duel sans forfaire à l'honneur, je le ferais volontiers maintenant.

— Vous le pouvez, mon ami ; seulement, contentez-vous d'avoir rendu injure pour injure, et n'exigez pas d'excuses de M. de Gersin.

— S'il ne faut que cela, colonel, je vous autorise à signer la paix en mon nom.

Une chaude embrassade suivit ces paroles conciliatrices. Nemrod nous reconduisit sur l'escalier, et nous n'étions pas encore sortis, qu'il entonnait un autre couplet de sa chanson.

— On juge peut-être trop sévèrement cette folle jeunesse, me dit le comte ; chez quelques-uns au moins, si la tête est une plume, le cœur est un diamant.

Arthur se frotta les mains : jamais son père n'en avait dit autant de la jeunesse dorée.

— Nous allons voir un homme bien inférieur à Nemrod, dit le comte ; cependant il faut le plaindre, car il n'est pas heureux.

— Ici votre tâche sera plus difficile, répondez-je, tout froissé encore du mauvais succès de mon ambassade.

— Pas du tout, dit le colonel, mettez un peu d'amour-propre au bout de l'hameçon, et pas un poisson qui n'y morde.

Il ne se trompait pas, Édouard, une heure

après le poisson avait mordu. Le pêcheur s'était contenté de dire qu'un homme dégoûté de la vie ne hasardait rien dans un combat, et qu'il avait toutes les chances favorables contre son ennemi jeune et plein de jours : s'il est tué, il est délivré d'un fardeau ; s'il tue, il satisfait sa vengeance.

— Ce n'est pas M. de Gersin, déclarait hautement le colonel ; non, ce n'est pas M. de Gersin, le loyal gentilhomme, qui voudrait laisser des doutes sur ses nobles sentiments. M. de Chavigny vous a dit que sa fortune jetait une ombre sur la vôtre, et vous ne méritez pas plus cette injure qu'il ne mérite le reproche que vous lui adressiez ; cependant, si le sort vous favorise, mille voix s'élèveront pour répéter cette assertion irréflectie.

— Moi lui envier sa fortune ! répondit le père de Cécilia ; ah ! qu'il la conserve et sa précieuse vie également !... La mienne, en effet, est trop peu de chose pour que le monde y attache aucun prix. Allez le trouver, cher comte ; rendez-lui sa parole ; qu'il sache bien que son faste ne m'a jamais occupé. Dites-lui de vivre longtemps et d'éblouir le plus possible.

Un rire intérieur et ironique contracta les lèvres de M. de Gersin.

— Un mot avant de nous quitter, dit gravement le colonel : croyez-vous au courage de M. de Chavigny ? Croyez-vous qu'aucun motif

honteux ne le porte à me charger pour vous de propositions paisibles ?

— Il est homme d'honneur, répliqua sèchement M. de Gersin.

— Cela suffit, dit le colonel, la paix est signée.

Je ne te dirai pas combien le récit de notre mission intéressa et charma la comtesse et les deux jeunes filles. Félicie était bien un peu inquiète, par rapport à elle, sur les suites de son indiscretion ; mais, comme elle l'avait fait observer, le tuteur n'était pas tout à fait Barbe-Bleue. Ainsi, pendant la nuit suivante, je ne sache pas qu'aucun sabre ou coutelas ait été aiguisé, ni que personne ait entendu le cri célèbre : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE.

DÉDICACE.	5
UNE PASSION FUNESTE.	9
I. Le Manoir de Kaniblek.	41
II. Rogard le charbonnier.	32
III. La Chanson du caqueux.	55
IV. Le vallon de l'Enfer.	78
LA NIÈCE DU MAJOR.	105
THÉOPHILE RENAUD.	141
I. La Veuve du négociant.	143
II. La Famille de Bréval.	154
III. Alice et Félicie.	167
IV. Artistes et Ouvrières.	179
V. Nemrod.	189

VI. Visite à Lormont.	200
VII. Le bateau à Vapeur.	214
VIII. Cécilia.	230
IX. Tapageau, Ravageau et Carnageau.	242
X. Un Mystère.	257
XI. Le Testament de Nemrod.	277

LE GUIDE DU CHRÉTIEN dans les voies du salut, contenant :

1^o les Considérations sur les grandes vérités de la Religion, par Mgr CHALLONER; 2^o le Chemin du ciel aplani, par le R. P. PINAMONTI, S. J.; 3^o les Instructions et Prières pour sanctifier la journée, bien entendre la Messe, et recevoir avec fruit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, du R. P. SANADON, S. J.; suivi des Vêpres du dimanche, des prières liturgiques le plus usitées, et publié par M. l'abbé F. LAGRANGE. 1 fort vol. in-18 raisin. 3 fr.

L'ecclésiastique, aussi pieux qu'éclairé, qui a présidé à la composition de ce volume ne s'est pas proposé d'offrir aux fidèles un nouveau formulaire complet de prières, un de ces recueils qui effleurent tous les sujets de piété sans en approfondir aucun, plus propres souvent à distraire qu'à instruire. Le *Guide du Chrétien* renferme trois parties distinctes, dont chacune a été traitée à fond par un auteur consommé dans la science du salut, et qui se complètent l'une par l'autre. Ce livre, solide et substantiel, est destiné à éclairer les âmes, à les faire entrer et à les affermir dans la bonne voie; il sera le *vade mecum* de beaucoup de chrétiens, heureux de marcher sous la conduite de tels guides.

MÉDITATIONS SUR LES VÉRITÉS ET LES DEVOIRS DU CHRISTIANISME pour tous les jours de l'année, par Mgr CHALLONER; traduites de l'anglais par M. l'abbé VIGNONET. 3 forts volumes grand in-18 anglais. 6 fr.

« Cet ouvrage mérite toute l'estime des pieux fidèles. La doctrine en est saine et propre à développer dans les âmes les sentiments de la plus solide dévotion. Je regarde ce livre comme très-utile parce qu'il est complet et qu'il présente, dans tout leur ensemble et avec leurs conséquences pratiques, les vérités de notre sainte religion. Tout cela est exposé d'un style simple et précis, d'une façon méthodique et lumineuse, avec des accents pleins de foi qui trouvent le chemin du cœur et y portent une émotion salutaire. » (Approbation de Mgr l'Archevêque de Paris.)

LE MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE médité au pied des saints autels; par M. l'abbé A. JOIRON. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

(Cet ouvrage est approuvé par neuf archevêques et évêques.)

S. Em. le cardinal Morlot, Archevêque de Paris, a daigné approuver ce livre en ces termes :

« Nous avons lu avec un intérêt soutenu et une véritable édification le *Mystère de l'Eucharistie*, par M. l'abbé Joiron, prêtre de notre diocèse. Nous pensons que ce livre est propre à éclairer de plus en plus les fidèles sur l'adorable mystère qui en est le sujet; à fortifier leur foi, à exciter leur piété et à leur rendre plus profitable de jour en jour les admirables inventions du divin Sauveur, toujours immolé et toujours présent sur nos autels par amour pour nous. Nous avons la confiance que Dieu bénira cette pieuse entreprise, et nous faisons des vœux pour qu'elle tourne à sa plus grande gloire. »

Mgr Pie recommande aux fidèles et au clergé de son diocèse « ce traité complet d'une doctrine très-solide et très-pieuse sur le plus excellent de nos mystères. »

UN RAYON DE MIEL, ou Doctrine spirituelle du vénérable **LOUIS DE BLOIS**, recueillie de ses œuvres ascétiques et distribué en quatre livres par le P. **STEYRER**, de l'Ordre de Saint-Benoît; traduite du latin par M. l'abbé **M. ROZE**. 1 v. in-18 ang. 3 fr.

Louis de Blois a été proclamé par son siècle la *lumière de la vie spirituelle*. Saint Ignace de Loyola ne cessait de lire ses écrits et d'en recommander la lecture. « J'ai lu l'*Institution spirituelle* de Blossius, écrivait saint François de Sales, et l'ai goûtée incroyablement; je vous prie, lisez-la et la savourez, car elle le vaut. »

Le R. P. Steyrer, à qui nous devons ce précieux recueil, a écrit au frontispice : « Ce livre tout d'or (*opusculum plane aureum*) convient non-seulement aux religieux, mais encore aux laïques qui ont à cœur leur salut; tous ceux qui en feront leur lecture habituelle en retireront les plus grands fruits. »

LE CULTE DE MARIE, Origines, Explications, Beautés, contenant un Précis historique, des Notices sur toutes les Fêtes, les Offices complets latin-français, de nombreuses Prières, toutes les Dévotions à la sainte Vierge, Confréries, Pèlerinages, Neuvaines, Indulgences, etc.; par M. J.-B. GERGERES, auteur de la *Conversion du pianiste Hermann*. 2^e édition, corrigée et augmentée. 1 fort vol. grand in-18. 3 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin glacé. 4 fr.

Cet ouvrage est approuvé par S. Em le cardinal Donnet.

« Ce livre est certainement remarquable entre tous ceux qu'on a publiés dans ces derniers temps sur le culte rendu à la Mère de Dieu. L'auteur a compris les beautés et les charmes d'un pareil sujet, et nous pouvons dire en toute sincérité qu'il les a fait connaître et surtout aimer. Des explications précises, complètes dans leur brièveté, exactes dans leurs détails, révèlent au lecteur l'origine, l'esprit et la grandeur des solennités. » (*Correspondant*.)

L'ARBRE DE VIE, ou les douze Vertus fruits de la Foi, suivi du *Confit intérieur*, ou Vie militante du Chrétien; par saint **LAURENT JUSTINIEN**; traduits du latin pour la première fois par M. Louis **CAILLET**, professeur de l'institution Notre-Dame d'Auteuil. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

L'*Arbre de Vie* offre un traité complet, solide et pratique, des vertus chrétiennes; il sera très-utile non-seulement aux personnes qui, prenant à cœur leur titre de chrétien, désirent sincèrement en remplir tous les devoirs, mais encore à tous ceux qui sont chargés de diriger les âmes dans les voies du salut et de la perfection. Le *Confit intérieur* nous fait connaître les ennemis de notre salut et les moyens de les vaincre.

MÉDITATIONS SUR L'EUCCHARISTIE, par Mgr **DE LA BOUILLERIE**, évêque de Carcassonne. 1 vol. in-32. 1 fr. 50

— Ou 1 vol. grand in-32, papier vélin glacé. 2 fr.

Cette 17^e édition, augmentée de quatre nouvelles méditations du même auteur, de l'Office du Saint-Sacrement, d'Exercices pour la Messe et la Communion, de Prières, etc., forme un Manuel complet de la dévotion au Dieu présent dans l'Eucharistie

OUVRAGES DU R. P. FABER,

Traduits par M. DE BERNHARDT.

La presse religieuse en France et à l'étranger est unanime pour mettre le R. P. Faber à la tête des auteurs de ce siècle qui ont écrit sur la vie spirituelle, et pour lui marquer sa place à la suite de saint François de Sales et de Fénelon. Sa science, aussi profonde qu'étendue, puisée dans l'étude des Pères, des théologiens et des auteurs ascétiques les plus autorisés, sa grande expérience dans la direction des consciences, les lumières dont le Seigneur a favorisé cette âme si droite, si pieuse, si zélée pour le salut de ses frères, son style piquant, original, plein de chaleur et de poésie, voilà le secret de l'accueil si bienveillant dont ses livres ont été l'objet.

LE SAINT-SACREMENT, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite de *Tout pour Jésus*. 3^e édition. 2 vol. in-18 angl. 6 fr.

— Abrégé du même ouvrage. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

PROGRÈS DE L'ÂME dans la vie spirituelle. 2^e édition. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr.

— Ou en 2 beaux vol. in-18 anglais. 5 fr.

TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'Amour divin. 7^e édition très-complète. 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait du P. Faber. 3 fr.

— Le même ouvrage, à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes. 1 vol. in-18 raisin. 1 fr. 60

LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE, ou Merveilles de l'Amour divin. 2 vol. in-18 anglais. 5 fr.

— Ou 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, précédé d'une introduction sur le Jansénisme; par le R. P. **DALGAIKINS**, de l'Oratoire, traduit par l'abbé **POULIDE**; suivi d'un Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie, par le R. P. **DE MAC CARTHY**. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

Ce traité, complet au point de vue historique et théologique, est plein d'aperçus nouveaux, et renferme des chapitres admirables sur l'amour du cœur de Jésus-Christ pour les hommes, en particulier pour les pécheurs, et les âmes pieuses.

ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, à l'usage des personnes pieuses vivant dans le monde; par M. l'abbé **C.-J. BUSSON**. 1 vol. in-12 de 500 pages. 2 fr. 50

Ce livre, d'un mérite incontesté, sera un manuel précieux pour les âmes pieuses. Elles y trouveront des instructions solides, des conseils sages et appropriés à leurs besoins, dans un langage simple, onctueux.

CHOIX DES LETTRES DE SAINT BERNARD les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde; mises en ordre par le R. P. **MÉLOT**, dominicain. 1 beau vol. in-42. 1 fr. 25

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon et protecteur de l'Orient; accompagnée de Notes et suivie de nouveaux Documents et d'un Rapport du R. P. ARTOLA, S. J., sur l'état actuel du château de Xavier et du crucifix miraculeux de sa chapelle; par J.-M.-S. DAURIGNAC. 2 beaux vol. in-18 angl. avec portrait. 6 fr.

« L'auteur a laissé le plus souvent qu'il a pu le récit pour le dialogue; il a mis en scène le plus grand apôtre des Indes. Par là, il l'a rendu encore plus aimable que ne l'ont fait tous ses précédents historiens. Ce livre saura séduire le lecteur, mais il le séduira pour lui faire aimer tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, le courage, la foi, la charité, l'immolation de soi-même... »
(Extrait du *Spectateur*.)

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, et fondatrice de la Visitation, par J.-M.-S. DAURIGNAC, auteur de l'*Histoire de saint François Xavier*. 1 beau vol. in-18 anglais. 3 fr.

VIE DE SAINT CLAIRE D'ASSISE, suivie de notices sur les principales Saintes de son ordre; 2^e édition revue et augmentée du *Récit de l'invention du corps de Sainte Claire* en 1850; par M. l'abbé F. DÉMORE, chanoine honoraire de Marseille. 1 vol. in-8. 6 fr.

— Le même ouvrage sans les notices. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.
Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'évêque de Marseille.

VIE DE SAINT VINCENT FERRIER, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, par M. l'abbé BAYLE, suivie du *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent Ferrer; avec l'approbation de Mgr l'évêque de Tripoli. 1 vol. in-8. 6 fr.

— Le même ouvrage, sans le Traité. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

MANUEL DE SAINT AUGUSTIN, suivi des *Méditations* de saint BERNARD; traduction nouvelle, par M. A. DE GROZELIER. 1 beau vol. in-12. 1 fr. 50

DE BABYLONE A JÉRUSALEM, par M^{me} la comtesse de HAHN-HAHN, histoire et motifs de sa conversion au catholicisme; traduit de l'allemand par M. LÉON BESSY. 1 beau vol. in-18 anglais. 3 fr.

UNE VOIX DE JÉRUSALEM, considérations d'une néophyte sur la vie catholique, MÊME AUTEUR et MÊME TRADUCTEUR. 1 beau vol. in-18 anglais, avec portrait. 2 fr. 50

Ces ouvrages de M^{me} de Hahn-Hahn rappellent sans cesse les *Confessions* de saint Augustin; c'est la même élévation de sentiments, la même humilité d'aveux, le même élan vers le ciel, le même charme de style... La traduction est aussi fidèle qu'élégante. (Extraits de la *Bibliographie catholique*, qui fait le plus grand éloge de ces deux ouvrages.)